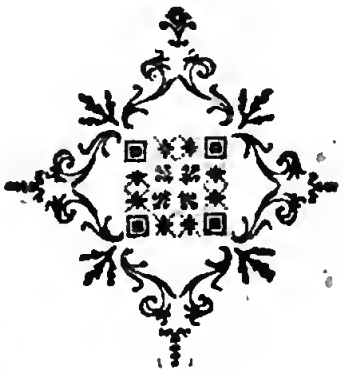
7
16-E
51

7 - 16 E - 51

HISTOIRE
DE
CHRISTINE,
REINE DE SUEDE.

HISTOIRE
DE
CHRISTINE,
REINE
DE SUEDE.

Par M. LACOMBE, Avocat.



BIBLIOTECA NAZ
ROMA
VITTORIO EMANUELE

A STOCKHOLM,

Et se trouve,

A PARIS,

Chez { La Ve. DAMONNEVILLE & MUSIER, FILS, Quai des Augustins, près de la rue pavée.
DE HANSY, Pont au Change, à Saint Nicolas.

M. DCC. LXII.

AVERTISSEMENT.

BIBLIOTECA NAZ. VITTORIO EMANUELE ROMA

L'HISTOIRE a pour but d'intéreſſer, d'amuſer & d'inſtruire. C'eſt ce qui en rend la lecture propre à toutes ſortes de perſonnes, & convenable à tous les genres d'eſprit & de caractère. Le Solitaire, qui cherche à s'éviter dans ſa retraite, & à paſſer des heures trop lentes au gré de ſes deſirs, s'oubliera bientôt, & ſe croira tranſporté au milieu du tumulte & de l'agitation, s'il fixe ſes regards ſur le ſpectacle mobile & varié des actions humaines : le Savant

trouvera, dans cette eſpece d'occupation, à faire briller ſes lumieres, & à exercer une critique utile ſur l'ordre des choſes & des tems : le Bel-Eſprit vient puiſer dans cette ſource des traits toujours nouveaux, pour charmer & pour plaire. Mais c'eſt au Philoſophe qu'il appartient d'étudier dans l'Hiſtoire la ſcience de l'homme, & d'y découvrir, ſous le voile impoſant de la Politique, les reſſorts véritables & les machines ſecrettes que les paſſions font mouvoir. En vain le Pyrrhonien a-t-il eſſayé d'étendre ſon incertitude juſque ſur la réalité des objets qui nous ſont préſentés par l'Hiſtoire, & de faire paſſer les Ecrivains en ce genre

pour des Romanciers : le témoignage des Contemporains, la vraiſemblance du récit, l'authenticité inconteſtable du fond des choſes, la croyance établie des faits, ſuffiſent pour appuyer l'autorité de l'Hiſtoire, & pour en faire regarder la lecture comme eſſentielle & néceſſaire à une bonne éducation.

Il y a pluſieurs genres d'Hiſtoire. Celle qui eſt générale & commune à tout un peuple, confond, dans ſa vaſte ordonnance, les faits & les noms ; elle peint à grands traits : toujours entraînée par la rapidité de ſa marche, elle ne peut nuancer ni finir aucun objet particulier. C'eſt pourquoi il faut détacher de ces

grandes compoſitions les perſonnages célebres que l'on veut faire connoître à part, & qui méritent d'être conſidérés de plus près. De laborieux Compilateurs recherchent avec ſoin, diſcutent avec ſagacité, & raſſemblent avec exactitude, dans des Mémoires détaillés, tout ce qui peut faciliter & perfectionner l'exécution de ces Hiſtoires particulieres. Mais il eſt, comme on l'a dit, un *vulgaire* de Rois, de Princes & de noms ordinaires, qui ne méritent qu'une attention générale : l'Hiſtoire ne doit s'arrêter qu'à ces génies rares & ſinguliers, qui ſont modeles, ou qui ſe ſont élevés au-deſſus de leur ſphere. Or, parmi ces perſonnages diſ-

tingués, il n'en eſt aucun qui puiſſe exciter davantage la curioſité, que la célebre Chriſtine, Reine de Suede. C'eſt le tableau de ſa vie que je me ſuis propoſé de préſenter au Public; j'oſe me flatter qu'il le verra avec complaiſance. Je dois en même tems avouer les obligations que j'ai à M. Arckenholtz. On ne peut deſirer des Mémoires plus complets que ceux de ce ſavant Suédois. Il a lu & raſſemblé tout ce qui concerne Chriſtine; il n'a rien négligé pour faire un Recueil exact & raiſonné de ce que les Bibliotheques publiques & les Cabinets particuliers en Suede & en Italie, renferment d'authentique ſur le Regne & la Vie de cette

Héroïne. Ses immenſes recherches forment quatre gros volumes *in* 4°. dont ce petit Ouvrage eſt le réſultat. Cependant je n'ai omis aucune circonſtance remarquable, & je me ſuis principalement attaché à faire connoître la Reine de Suede par les traits répandus dans ſes lettres & dans ſes autres écrits. J'ai emprunté, autant qu'il m'a été poſſible, ſes couleurs & ſes pinceaux.

Un Ecrivain célebre a donné dans ſes *Mêlanges de Littérature*, quelques Anedotes du regne & de la vie de Chriſtine ; mais, comme il ſemble que ſon objet a été ſeulement de nous faire part de ſes réflexions ſur le caractere de cette Princeſſe, j'ai cru que

ces Anecdotes, loin de ſuppléer à une Hiſtoire particuliere, devoient au contraire la faire deſirer.

Je dois encore avertir que l'on trouvera des différences eſſentielles entre les Lettres originales de Chriſtine, citées ou rapportées dans cette Hiſtoire, & les prétendues Lettres de cette Reine que M. *Lacombe* d'*Avignon* a publiées en 1759. Je prie le Lecteur de diſtinguer mon ouvrage de celui de cet Editeur; n'y ayant de conformité entre nous, que la reſſemblance des noms.

HISTOIRE

HISTOIRE
DE
CHRISTINE,
REINE DE SUEDE.

LA Suede eſt cette partie ſeptentrionale de l'Europe, nommée par les Anciens *la Scandinavie.* Elle eſt ſituée entre la Ruſſie, la Laponie, le golphe de Finlande, la Mer Baltique & la Norwege. C'eſt un climat rigoureux, où le long froid de l'hiver, & la chaleur d'un été court, mais vif, ſe ſuccedent rapidement, ſans printems & ſans automne. Cependant les habitans y jouiſſent d'un

ciel ſerein, d'un air pur & d'une égalité de ſaiſons, qui les rendent ſains & vigoureux. Ce Royaume a été pluſieurs fois uni au Danemarck & à la Norwege. Un même Souverain n'a pu retenir longtems ces trois couronnes. La Suede eſt gouvernée actuellement par un Roi, par un Sénat & par des Etats : les différens Ordres qui ſont convoqués en certains tems, pour délibérer des affaires les plus importantes, ſont la Nobleſſe, le Clergé, les Bourgeois & les Payſans. Cette Monarchie eſt la ſeule où l'on accorde à cette derniere portion de Citoyens la conſidération qui lui eſt dûe à tant de titres. La Nation Suédoiſe a toujours été fort belliqueuſe ; elle dérive de ces Goths qui ſe rendirent autrefois ſi redoutables dans la décadence de l'Empire Romain. Les Suédois parlent une Langue qui participe de la Teutone & de la Da-

noiſe. Le Chriſtianiſme s'introduiſit en Suede vers le commencement du neuvieme Siecle ; & la réformation y fut reçue auſſitôt que les pays voiſins d'Allemagne eurent embraſſé les ſentimens de Luther. La Suede, toujours malheureuſe dans ſon union avec le Danemarck, combattit longtems pour s'affranchir d'un joug étranger, pour rétablir l'ancienne forme de ſon gouvernement, & pour recouvrer le droit d'élire ſes Souverains : elle dépoſa pluſieurs de ſes Rois ; elle créa, dans les tems de trouble, des Adminiſtrateurs pareils aux Dictateurs de l'ancienne Rome : ainſi elle ſe donna ſouvent des tyrans domeſtiques, plus cruels que les deſpotes dont elle vouloit ſe délivrer.

La célebre Marguerite, fille de 1395.
Waldemar, mérita d'être appellée *la Sémiramis* du Nord : elle réunit, au-

tant par ſa politique, que par ſes armes, la Suede aux Royaumes de Danemarck & de Norwege, dont elle avoit hérité. Elle gouverna ſans doute avec éclat, mais elle traita la Suede comme un pays conquis, & la retint dans la dépendance du Danemarck. L'union des trois Couronnes, qu'elle avoit fait ratifier dans la fameuſe aſſemblée des Députés des trois Nations à Calmar, devint une ſource de diſcorde, & ne put ſubſiſter.

1415. Eric, neveu & ſucceſſeur de Marguerite, ſe conduiſit imprudemment, & fut dépoſé.

1448. Charles Canutſon, Citoyen ambitieux, ſe fit élire Roi, & ne ſut pas régner.

1471. Les Steen-ſture opprimerent leur Patrie ſous le titre d'*Adminiſtrateurs*.

1520. Chriſtiern, Souverain de Danemarck, devint le Néron de la Suede,

& en horreur à tous ſes ſujets, qui le rejetterent comme un monſtre ſouillé de crimes, & couvert de ſang.

Guſtave Vaſa, jeune Gentilhomme Suédois, proſcrit par le Tyran, échappé de ſes fers, ayant à venger le meurtre de ſa famille & la honte de ſes concitoyens, ſe fit chef de parti. Il eut le bonheur de vaincre & de chaſſer l'oppreſſeur de ſon pays. Les Suédois reconnoiſſans le nommerent leur libérateur, leur Roi. Guſtave fut digne de ce titre; il régna longtems & avec gloire. Les Etats conſentirent à rendre héréditaire, dans la famille de ce héros, la Couronne qui étoit auparavant élective. Ce fut lui qui introduiſit la Religion Luthérienne en Suede, pour dépouiller le Clergé de ſes richeſſes & de ſon pouvoir. 1523.

Eric XIV ne méritoit point d'hériter du trône de Guſtave, ſon pere. 1560.

Les injuſtices & les cruautés de ce Prince ſouleverent contre lui ſa famille & ſa Nation.

1568. Jean, Duc de Finlande, ſon frere, l'aſſiégea dans Stockholm, le fit priſonnier, lui arracha la Couronne, & lui ôta la vie.

1592. Le Roi Jean eut pour ſucceſſeur Sigiſmond, ſon fils, qui régnoit en Pologne. Sigiſmond confia la Régence de la Suede à Charles de Sudermanie, ſon oncle, frere de ſon pere. Il voulut rétablir avec trop de précipitation & de violence la Religion Catholique Romaine dans ce Royaume: il traita les Suédois ſans ménagement; il les ſouleva par la fierté & l'inflexibilité de ſon caractere.

1604. Enfin les Etats le dépoſerent, & donnerent la Couronne au Régent de Suede, à Charles IX, qui s'étoit rendu agréable à tout le peuple par ſon affa-

bilité & par ſon attachement aux uſages & à la Religion de ſon pays. Ce Roi ſe conduiſit en bon politique ; il gouverna avec ſageſſe, avec modération : les Etats ne purent lui refuſer d'aſſurer la couronne dans ſa famille, & de la rendre même héréditaire, au défaut d'enfans mâles, en faveur des filles qui naîtroient de lui & de ſes ſucceſſeurs.

Guſtave Adolphe monta ſur le trône de Suede après la mort de ſon pere. Ses travaux, ſes victoires, ſon talent pour la guerre, ſon génie pour l'adminiſtration, les vertus de ſon cœur, les qualités de ſon eſprit, lui firent accorder par toutes les Nations de l'Europe, le nom de *Grand*. Guſtave parvint à la Couronne, n'ayant pas encore dix-huit ans accomplis, qui eſt l'âge de majorité des Rois de Suede. Cependant le Conſeil de tu- 1611.

telle, la Régence & les Etats remirent entre ſes mains les rênes du gouvernement. Ce Prince eut au commencement de ſon regne, trois guerres à ſoutenir contre le Danemarck, la Pologne & la Moſcovie : ſes premieres armes ne furent pas heureuſes; mais ce Roi ne fit point de grandes pertes, & il apprit à combattre.

1613. Les Danois conſentirent à la paix, & à céder leurs conquêtes, moyennant un million d'écus. Il y eut une treve avec la Pologne. La guerre continua contre les Moſcovites, qui ne voulurent point recevoir le Prince Charles Philippe, frere du Roi, après l'avoir demandé pour leur Souverain.

1615. Le Monarque Suédois porta ſes armes dans la Ruſſie, au-delà de Narva. Il ſe fit céder la ville de Kexholm & la province d'Ingermanie : il éleva dès-lors un rempart entre la Moſco-

vie & les Provinces frontieres de son royaume. Ce fut tout le prix que Gustave mit au traité d'union conclu avec le Grand Duc Michel Fœderowitz Romanow, qui venoit d'être élu.

Le Roi avoit été couronné à Upsal, on desiroit encore de le voir se marier. Il donna cette satisfaction à ses Sujets, en choisissant Marie Eléonore, fille aînée de Jean Sigismond, Electeur de Brandebourg. Elle étoit le parti le plus digne de ce Souverain parmi les Princesses protestantes auxquelles la Religion attachoit son choix: la politique avoit aussi conseillé une telle union. Ces noces furent le préliminaire & le signal de la guerre contre les Polonois. La treve étoit expirée : Gustave vouloit forcer Sigismond, Roi de Pologne, de renoncer à ses prétentions sur la couronne de Suede. Il étoit sur-tout animé par l'es-

1617.

1620.

prit de conquête & par la passion des armes. Il força la Pologne, après une multitude de combats & de victoires, à demander la paix & à lui abandonner la Livonie, avec une partie considérable de la Prusse.

Marie-Eléonore de Brandebourg, que Gustave épousa, avoit toutes les vertus & les bonnes qualités de son sexe : elle joignoit à une figure aimable & assez belle, un caractere doux, tendre & complaisant. Elle eut toujours beaucoup d'attachement pour le Roi, & ne témoigna jamais aucun mécontentement, quoiqu'il lui fût souvent infidele : elle mit au monde une Princesse du nom de Christine,
1624. qui mourut en 1624.

Elle devint enceinte d'un fils qui périt par un accident arrivé à sa mere, avant que de voir le jour. On craignoit que la Reine ne devînt stérile,

& que le Roi ne laiſſât aucune poſtérité ; mais cette appréhenſion ceſſa dans un voyage que ces époux firent en Finlande. Comme ils ne deſiroient rien tant que d'avoir un ſucceſſeur, tout ſembloit leur annoncer l'accompliſſement de leurs ſouhaits : le Roi & la Reine eurent des ſonges qu'ils crurent myſtérieux, & qu'ils interprétèrent ſuivant leur eſpérance : l'eſprit aime à être ſéduit dans ce qui l'intéreſſe beaucoup ; le génie même le plus éclairé devient quelquefois crédule ſur des apparences légeres, & ſe plaît à prendre pour un bon augure les ſignes les plus indifférens & les plus trompeurs. Les Aſtrologues, eſpece de flateurs qui liſent dans les aſtres tout ce que leur preſcrivent l'intérêt & le préjugé, prédirent la naiſſance d'un Prince deſtiné à ſoutenir la gloire de Guſtave. Alors le

Roi étoit dangereuſement malade ; on faiſoit appréhender pour ſa vie, pour celle de la Reine & de l'enfant ; la conjonction des planetes le marquoit ainſi : enfin la Reine accoucha
1626. le 18 de Décembre 1626, & elle accoucha d'une fille. Guſtave recouvra promptement la ſanté, la Reine ſe rétablit heureuſement, & l'enfant vécut. Jamais l'Aſtrologie ne fut plus en défaut. Chriſtine naquit coeffée depuis la tête juſqu'aux genoux, n'ayant que le viſage, les bras & les jambes de libres : elle étoit toute velue ; elle avoit une voix forte & ſombre ; on y fut trompé. Les femmes répandirent dans le palais que c'étoit un garçon, & remplirent ainſi le Roi d'une fauſſe joie. L'erreur ne fut pas de longue durée. La Princeſſe Catherine ſe chargea du ſoin de déſabuſer le Roi ſon frere : il ne témoigna au-

cune ſurpriſe ni aucune triſteſſe ; il dit tranquillement : *Remercions Dieu, ma ſœur ; j'eſpere que cette fille me vaudra bien un garçon : je prie le ciel qu'il me la conſerve, puiſqu'il me l'a donnée.* Il ajouta, en riant : *Cette fille ſera habile ; car elle nous a tous trompés.* Il ordonna des réjouiſſances publiques, & les fêtes accoutumées à la naiſſance de l'héritier préſomptif de la couronne. Guſtave parut toujours très ſatisfait ; au contraire, la Reine fut inconſolable de n'avoir pas eu un fils : elle trouva ſa fille laide, ayant un teint baſanné, des traits mâles & durs : elle rebuta cet enfant. Chriſtine, dans la ſuite, ne rendit que trop à ſa mere l'indifférence qu'elle lui avoit témoignée, mais elle conſerva durant toute ſa vie un tendre ſouvenir de ſon pere.

Quelques jours après la naiſſance de cette Princeſſe, une poutre tomba

près du lit où elle dormoit, ſans lui donner aucune atteinte : ſes femmes lui firent faire pluſieurs chûtes dangereuſes, ſoit par imprudence, ſoit peut-être par des attentats contre ſa vie, comme Chriſtine le certifie dans ſes Mémoires; mais il ne lui reſta de tous ces accidens qu'un peu d'irrégularité dans la taille; elle avoit une épaule plus haute que l'autre, défaut qu'elle ſut cacher par la maniere de s'habiller.

Les Etats Généraux furent convoqués, & vinrent rendre leurs hommages à la fille de Guſtave, qui repoſoit, ainſi que Chriſtine le dit elle-même, ſur les palmes & les lauriers, au milieu de la fortune & de la victoire, badinant avec elle dans ſon berceau.

Le Roi avoit un attachement très-vif pour le ſeul rejetton dans lequel il

ſe voyoit reproduit. La jeune Chriſtine étant attaquée d'une maladie mortelle, dans le tems qu'il étoit aux mines, loin de Stokholm, il partit auſſitôt qu'il fut informé de cette triſte nouvelle, & vint tout allarmé, avec plus de diligence que ne fit jamais aucun courier. Cet auguſte enfant recouvra bientôt la ſanté, & Guſtave ordonna une fête ſolemnelle, à cauſe de ſon rétabliſſement. Il promenoit ſa fille avec lui dans ſes voyages; elle n'avoit pas encore deux ans qu'il la conduiſit à Calmar. Le Gouverneur de la place demanda s'il falloit faire à l'arrivée de Sa Majeſté les ſalves accoutumées de la garniſon & des canons de la forteresſe, parceque l'on craignoit d'effrayer la jeune Chriſtine, dont la ſanté étoit ſi précieuſe au Roi & à l'Etat. Guſtave héſita d'abord ſur ſa réponſe; mais après un moment

de ſilence, *faites*; *tirez*, dit-il, *elle eſt fille d'un ſoldat, il faut qu'elle s'y accoutume.* L'enfant, loin de s'épouvanter de ce bruit militaire, rioit, battoit des mains, & demandoit par ſes geſtes & par ſa joie, qu'on redoublât. Ces circonſtances ſont peu importantes ſans doute ; mais elles peuvent ſervir à caractériſer l'inſtinct de l'enfance de cette Princeſſe. Guſtave, qui étoit pere, ne s'y méprit pas ; il recueillit avec complaiſance les marques de l'intrépidité naturelle de ſa fille. Depuis ce moment, il la mena voir faire la revue de ſes troupes ; & remarquant le plaiſir qu'elle prenoit à cet appareil martial, il lui diſoit : *Allez, laiſſez-moi faire, je vous menerai un jour en des lieux où vous aurez contentement.* » Mais pour mon » malheur, s'écrie cette Princeſſe » en rapportant ce fait, la mort l'em-

» pêcha de me tenir parole, & je n'eus
» pas le bonheur de faire mon ap-
» prentiſſage ſous un ſi bon maître ! »
En effet, Chriſtine témoigna, tout le tems de ſa vie, du regret de ne s'être point trouvée dans une bataille, à la tête d'une armée. Elle avoit le cœur & les ſentimens d'une Amazone.

L'Allemagne étoit entrée comme auxiliaire dans la guerre de Pologne : La Suede avoit à ſe venger de l'Empire, & à défendre les Princes Proteſtans qui l'appelloient à leur ſecours, contre l'oppreſſion de la Maiſon d'Autriche : les Catholiques deſiroient auſſi d'arrêter dans ſon cours cette puiſſance formidable qui menaçoit l'Europe. Tous les Souverains confédérés jetterent les yeux ſur Guſtave, promettant de lui fournir des troupes & de l'argent. Il ne falloit pas

tant de motifs pour faire reprendre les armes à ce Roi guerrier.

Cette guerre devoit être longue, & avoir néceſſairement de grandes ſuites : le Roi prévit tous les événemens avec ſageſſe, & n'enviſagea que trop véritablement le malheur même qui l'attendoit dans cette expédition. Il ordonna, il diſpoſa tout comme ne devant plus revenir dans ſa capitale. La Princeſſe Catherine, ſa ſœur, & le Prince Palatin, ſon beau-frere, furent chargés de la direction des finances, ſur-tout de la conſervation & de l'éducation de ſa chere Chriſtine. Ce Monarque fit reconnoître ſa fille par les Etats & par les armées, pour ſon unique héritiere & pour Reine de Suede, s'il venoit à mourir. Il mit les cinq grands Officiers du Royaume à la tête des Conſeils de Tutelle & de Régence durant ſon abſence, ou pen-

dant la minorité de Chriſtine. Il en exclut expreſſément la Reine, ayant remarqué l'averſion de cette Princeſſe contre la Suede, & l'inclination qu'elle avoit à favoriſer les Etrangers, & à les introduire dans les affaires du Gouvernement. Il laiſſa le ſoin aux Etats de fixer le tems de la majorité de leur jeune Souveraine, ſuivant la prématurité & la capacité de ſon génie. Le Grand Chancelier Axel Oxenſtiern, le favori & le premier Miniſtre de Guſtave, étoit regardé comme l'oracle de la Suede, & l'étoit en effet. Ce Roi lui écrivit une fois que, *s'il ne connoiſſoit point la ſupériorité des lumieres de ſon Chancelier, il aimeroit mieux réſigner la couronne, que de continuer à régner.* Ce fut dans le cœur de ce grand homme, que le Souverain dépoſa ſes ſecrets, ſes deſſeins, ſes craintes & ſes

eſpérances : il lui donna des inſtructions particulieres pour maintenir le bon ordre, & ſoutenir la gloire du Gouvernement. Le Sénat s'aſſembla : Guſtave vint y préſider ; il preſcrivit le plan d'adminiſtration que l'on devoit ſuivre, & lui recommanda ſa fille, la tenant par la main ; il fit en même tems un diſcours pathétique, dicté par la tendreſſe paternelle & par l'amour du bien public : enfin il ſe diſpoſa pour ſon grand voyage, dans lequel la Reine l'accompagna. On avoit appris à la petite Chriſtine un compliment qu'elle récitoit pour ſes adieux : le Roi, diſtrait par ſes affaires, marquoit peu d'attention ; mais l'enfant le tira par ſon habit, & fit tourner vers elle ce pere qui, attendri & pénétré de chagrin, la prit entre ſes bras, & l'arroſa de ſes larmes : c'étoit Hector quittant Aſtia-

nax. On aime à voir ces héros & ces guerriers d'un ordre ſupérieur, donner l'exemple de l'humanité la plus ſenſible. Chriſtine fut inconſolable de l'abſence de ſon pere; elle pleura pluſieurs jours au point que l'on appréhendoit pour ſa vue qui étoit très foible, comme celle du Roi. Ces larmes parurent d'un mauvais préſage; & la crainte du peuple toujours crédule, ſouvent ſuperſtitieux, conſulta d'autres augures, qui annoncerent un grand malheur trop confirmé par l'événement.

Guſtave ſurpaſſa les eſpérances que l'on avoit conçues de ſa valeur & de ſon habileté: il combattit les Impériaux avec avantage; il les força d'évacuer la Poméranie; il s'empara de pluſieurs places fortes, où les ennemis avoient leurs magaſins. L'Empereur rappella ſes Généraux, pour op- 1630

BIBLIOTECA NAZ ROMA

poſer aux progrès de ce Roi conquérant, le célebre Tilly, Bavarois, homme âgé, d'une expérience conſommée, d'un bonheur ſans égal, & qui n'avoit jamais été vaincu. La fortune de Tilly ne put tenir devant celle du Roi de Suede, qui prit ſur lui un aſcendant continuel, prévoyant les projets les plus cachés de ce Général, le devançant par une activité preſqu'incroyable, & oppoſant à ſes efforts une intrépidité invincible. Enfin la bataille de Léipſic éleva Guſtave au comble de la gloire : Tilly fut obligé de fuir, après un grand carnage & une déroute de ſes troupes. Cette action fortifia le parti du vainqueur, de tous les Princes qui vouloient auparavant conſerver la neutralité.

L'Empereur Ferdinand II, tremblant dans Vienne, rendit ſa con-

fiance à Walenſtein, vieux Général, homme magnifique, aſſez riche pour lever une armée à ſes frais, aimé des ſoldats, le ſeul en un mot qui pouvoit ranimer le courage des Impériaux. Walenſtein mit bientôt ſur pied des troupes nombreuſes. Cependant les Suédois pourſuivoient l'ennemi; ils ſe rendirent maîtres des places fortes qui ſont des deux côtés du Danube, juſqu'aux environs d'Ulm. Tilly reçut dans un combat, des bleſſures dont il mourut peu de jours après. Guſtave pénétra dans la Baviere, il s'empara d'Auſbourg & de pluſieurs villes importantes de la haute Suabe.

Walenſtein ouvrit la campagne par 1632.
quelques avantages qui lui firent eſpérer de rétablir les affaires de l'Empereur: il diſoit hautement qu'il forceroit les Princes Proteſtans à rentrer

ſous le joug. Dans ce deſſein, il vouloit aſſiéger la ville de Nuremberg, & la punir d'avoir favoriſé le parti de Guſtave ; mais ce Roi avoit placé ſon camp aux environs, dans un lieu très fortifié. Le Général de l'Empire vint le bloquer : le Roi lui préſenta le combat, & l'alla forcer juſques dans ſes retranchemens. L'action dura dix heures, ſans être déciſive, parceque les Impériaux ne voulurent jamais ſortir de leurs lignes. Le Roi s'éloigna de Nuremberg, après avoir fortifié cette ville : Walenſtein quitta en même tems ſon poſte, & prit ſa route vers la Miſnie, pour aller attaquer les Saxons. Guſtave ne voulut point laiſſer ſon allié en péril, quelques plaintes qu'il eut à faire contre l'Electeur, & quelqu'intérêt qu'il eut perſonnellement de ne point abandonner les Provinces héréditaires de l'Empereur ;

l'Empereur. Ce fut alors que ſe donna la bataille de Lutzen, dans la haute Saxe, le 16 de Novembre. Guſtave, ayant mis en déſordre les ennemis, s'étant emparé de toute leur artillerie, & ſe préparant à pourſuivre les fuyards, fut tué, à la fleur de ſon âge, au milieu des ſiens, ſans qu'on ait jamais ſû d'où partoit le coup qui lui donna la mort. Les Suédois devinrent furieux à la vue du cadavre ſanglant de leur Roi : ils pourſuivirent les Impériaux avec acharnement, & en firent un grand carnage.

Guſtave fut un Roi bienfaiſant, juſte, affable, généreux, connoiſſant ſes devoirs, & en rempliſſant toute l'étendue : il donna de bonnes loix à ſon peuple, & les fit exécuter ; il corrigea beaucoup d'abus dans la forme du Gouvernement ; il anima, il éclaira l'induſtrie de ſes Sujets ; il ac-

cueillit le mérite & les talens utiles ; il cultiva & honora les Belles Lettres, les Sciences & les Arts : l'étude de l'Hiſtoire, de la Tactique & de l'Art Militaire, formoit ſon plus cher amuſement ; il ſe plaiſoit ſur-tout à méditer le *Traité du Droit de la Guerre & de la Paix* de Grotius : Ce Prince étoit éloquent, aimoit à haranguer, & parloit avec facilité pluſieurs Langues. Qui mieux que lui eut le talent de commander & de ſe faire obéir, de s'attacher ſes Officiers & ſes troupes, d'encourager une armée, de préſider à tous les mouvemens de ce grand corps, d'en être l'ame & le chef ! Il apprécioit le caractere, les vices & les talens de ſes ennemis ; il étudioit les intérêts & les projets de ſes alliés. Ce coup d'œil du génie lui donnoit un aſcendant auquel rien ne pouvoit réſiſter. Perſonne n'eut dans un plus

haut degré la ſcience des hommes, & l'art de les employer. La gloire étoit ſa paſſion dominante, & c'étoit dans les combats qu'il la cherchoit avec une ivreſſe de courage & une témérité blamable ſans doute dans un Général & dans un Roi. Il avoit le corps couvert de bleſſures, comme un ſoldat expoſé à tout le feu de l'action ; c'eſt qu'il étoit ſoldat lui-même, & il en prenoit le nom. Ses campagnes & ſes victoires le placent au rang des plus fameux guerriers. On nous repréſente ce Héros ayant une phyſionomie majeſtueuſe & martiale, de grands traits ſans être durs, un air riant & familier. Il étoit d'une taille moyenne, mais d'une groſſeur prodigieuſe ; il étoit cependant très vif & très agile. Il aimoit à railler, & il avoit ce malheureux talent. On lui a reproché de ſe livrer trop à ſon pen-

chant pour les femmes, de ſe mettre facilement en colere, & de ſacrifier au défaut de ſon tems & de ſon pays pour le vin, ſans en avoir pourtant la paſſion. Lorſque ſon corps fut ouvert, on lui trouva un cœur beaucoup plus grand (1) qu'il ne devoit l'être ſuivant les loix ordinaires de la nature. Ce Prince avoit preſſenti ſon malheur avant que de livrer la bataille de Lutzen : il écrivit une lettre au grand Chancelier, dans laquelle il traça ſes dernieres volontés, ſe regardant, quoiqu'en parfaite ſanté, près du terme fatal de ſa vie. Guſtave recommandoit à ſon Miniſtre de veiller aux intérêts de Chriſtine, de faire rendre à la Reine ſon épouſe, tous les honneurs & les égards qui lui étoient dûs, mais de l'écarter des af-

(1) Son cœur fut peſé, & ſe trouva être du poids d'une livre & dix onces.

faires, & de l'empêcher ſur-tout de prendre aucune part à l'éducation de ſa fille.

On rendit au Roi les derniers devoirs, avec une pompe digne de ſon rang. Il fut embaumé, malgré l'ordre qu'il avoit donné de ne point ouvrir ſon corps après ſon trépas. C'étoit un peu de foibleſſe de la part de ce grand Homme: elle lui étoit alors commune avec toute ſa Nation, & l'effet d'un reſpect ſuperſtitieux pour les morts. Guſtave fut tranſporté en Suede. La Reine Mere ne quitta point le cercueil de ſon mari: jamais Veuve ne donna des preuves plus grandes & plus ſinceres de ſon amour & de ſa douleur. Le tems aigriſſoit encore ſes maux: elle étoit toujours renfermée dans une chambre ardente, nourriſſant ſon chagrin du ſpectacle le plus lugubre. Elle montra, depuis la mort

de Guſtave, beaucoup plus d'affection pour Chriſtine, parcequ'elle la regardoit comme l'image vivante de ſon mari, dont cet enfant avoit en effet beaucoup de traits. Cette mere, dans les tranſports de ſa tendreſſe & de ſa douleur, ſerroit ſa fille entre ſes bras, & l'arroſoit de ſes larmes. Elle retint pendant l'eſpace de deux ans cette jeune Reine dans ſa triſte ſolitude. *Je veux être*, diſoit-elle, *ſa gouvernante, & former ſon enfance.* Quelquefois, pour la divertir, on lui donnoit la compagnie des bouffons & des nains que les Cours de l'Europe, & ſur-tout celles d'Allemagne, entretenoient autrefois; le goût n'étant pas encore alors aſſez perfectionné, pour s'intéreſſer aux ſpectacles préparés par le génie & les beaux-Arts. Mais Chriſtine déteſtoit & fuyoit ces vils & inſipides amuſe-

mens, & ſe déroboit, autant qu'elle le pouvoit, à tant de contrainte, ſous prétexte de ſe livrer à l'étude. Ce fut là l'origine & la cauſe de la paſſion qu'elle prit pour le travail & pour la lecture.

Le Roi défunt laiſſoit un fils naturel nommé Guſtave Guſtaf-ſon, qu'il avoit eu de Marguerite, fille d'Abraham Cabélian, Directeur général du commerce de Suede. Ce Prince, âgé de 16 ans, apprenant la mort de Guſtave, accourut, ſe fit ouvrir, par ſes inſtances, le tombeau de ſon pere, & voyant ſon cadavre, il s'écria, les larmes aux yeux » Hélas! » c'en eſt donc fait! il faut que je » tâche de parvenir, avec l'aide de » Dieu..., ou de perdre la vie! » Il entra dès-lors dans l'armée de Weimar, où il ſe diſtingua par ſa valeur. Chriſtine lui donna dans la ſuite la

dignité de Comte de Waſaborg, pour déſigner qu'il tiroit ſon origine de la maiſon de Waſa.

1633. Les ennemis de la Suede avoient fait des réjouiſſances publiques de la mort du grand Guſtave ; ils reprenoient courage, ils eſpéroient qu'aucun obſtacle ne pourroit déſormais les arrêter dans le cours de leurs entrepriſes. La gloire & la fortune des Suédois, ſi brillantes ſous les auſpices de ce Héros, étoient ſur le point de s'éclipſer avec lui ; la ligue des Princes Proteſtans, dont il étoit l'ame & le chef, tendoit à ſe diviſer ; chacun ne conſultoit plus que ſes intérêts particuliers ; les méfiances & les méſintelligences rompoient toute union ; tout annonçoit les malheurs de l'anarchie, & les horreurs des guerres civiles & étrangeres. Au milieu de ces allarmes publiques, Chriſtine ;

âgée de ſix ans, étoit l'unique eſpérance de la Patrie, & le ſeul rejetton ſubſiſtant du mariage de Guſtave avec Marie Eléonore de Brandebourg.

Cependant les Etats de Suede s'aſſemblerent. Le Maréchal de la Diete fit valoir le Decret qui avoit déclaré les filles de la poſtérité de Charles IX, ayeul de Chriſtine, capables de ſuccéder au trône. En conſéquence il propoſa de couronner Chriſtine. Auſſi-tôt un Membre de l'Ordre des Payſans, nommé Larſſon, l'interrompant, lui demanda : » Quelle eſt cette » fille de Guſtave ? Nous ne la con» noiſſons pas, qu'on nous la mon» tre ! » Toute la Communauté ſe mit en même tems à murmurer & à répéter la même choſe. Le Land-Maréchal, pour appaiſer ces plaintes, va chercher Chriſtine, l'apporte entre

ſes bras, la produit au milieu de l'aſſemblée; alors le payſan s'approche, la conſidere attentivement, & s'écrie: » Oui, c'eſt elle-même! Voilà le nez, » les yeux, le front de Guſtave Adolphe; nous la voulons pour notre » Souveraine! Elle fut auſſi-tôt inſtallée ſur le trône, & proclamée » *Roi.* »

Les Etats s'empreſſerent de nommer l'héritiere du Royaume, pour ôter toute eſpérance au Roi de Pologne & à ſa famille, qui avoient des droits apparens ſur la ſucceſſion de Guſtave, en vertu des ſermens par leſquels la Nation s'étoit engagée autrefois de décerner la couronne aux enfans mâles de Guſtave Waſa, grand-pere de Sigiſmond. On déclara en même tems criminels de leze-Majeſté les Suedois qui voudroient parler ou agir en faveur des Princes Etrangers.

Le nom de Chriſtine étoit devenu le cri de guerre dans les armées Suédoiſes ; & les Chefs lui avoient déja prêté ſerment de fidélité. L'on vint dépoſer à ſes pieds les trophées remportés ſur les ennemis à la fatale journée de Lutzen. Cet auguſte enfant aimoit à repréſenter. La Ruſſie, ayant envoyé des Ambaſſadeurs pour faire ratifier ſon alliance avec la Suede, on craignoit que ces Moſcovites, qui étoient en grand nombre, & qui avoient de longues barbes, de grands habits, un cérémonial ſingulier, & quelque choſe de barbare, même dans leur politeſſe, n'effrayaſſent Chriſtine ; mais elle ſe fit au contraire une fête de cette entrevue, qu'on lui repréſentoit comme bien terrible. Chriſtine, élevée ſur un trône, ſoutint ſon perſonnage avec beaucoup de fermeté & de dignité, & elle en impoſa à ces

Ambaſſadeurs, qui ne purent méconnoître la fille d'un Roi & d'un Héros. C'eſt elle-même qui rappelle avec complaiſance cette anecdote dans ſes Mémoires.

La vigilance du Sénat, l'union de tous les Ordres, & les conſeils du Chancelier Oxenſtiern, ſauverent l'Etat dans les tems toujours orageux d'une minorité, & lorſque l'Allemagne, la Pologne, le Danemarck & d'autres Puiſſances jalouſes de l'agrandiſſement & de la gloire de la Suede, cherchoient l'occaſion d'y exciter les haines domeſtiques, & de lui ſuſciter des ennemis au dehors. La Ruſſie rendit ſur-tout un ſervice important à la Suede ſon alliée, en occupant alors toutes les forces de la Pologne par une guerre très vive, qu'elle lui déclara, quand Sigiſmond ſe préparoit déja à faire valoir ſes

prétentions les armes à la main.

Les Etats, conformément aux vues de Guſtave, nommerent un Conſeil de Régence & de Tutelle, compoſé de cinq Sénateurs, grands Officiers du Royaume, qui étoient le Grand Bailli, le Maréchal, l'Amiral, le Chancelier & le Tréſorier de la Couronne. Toutes les voix ſe réunirent pour déférer la direction générale des affaires étrangeres, & principalement celles d'Allemagne au Chancelier Oxenſtiern, avec un pouvoir illimité de régler ce qui concernoit la paix & la guerre. La Nation devoit cette entiere confiance au génie patriotique & à l'habileté de cet homme célebre.

Le Grand Chancelier convoqua, au nom de la jeune Reine, une aſſemblée générale à Hailbron, où les Princes intéreſſés ſe trouverent en

perſonnes, ou par leurs députés. Ce Miniſtre Suédois, comme chef de la confédération, ſtipula les intérêts de ſa Souveraine & du parti proteſtant. Il renouvella les alliances de la France, de l'Angleterre, de la Hollande avec la Suede, & fit confirmer l'union de tous les Etats de l'Empire ligués pour la même cauſe, juſqu'à la fin de la guerre. Les alliés s'engagerent d'entretenir à leurs dépens, ſous le commandement des Généraux Suédois, une armée de ſoixante mille hommes, & de l'augmenter ſuivant les occurrences & les intérêts de la confédération. En même temps que les alliés d'accord avec la Suede, donnerent au Grand Chancelier la conduite des affaires qui regardoient la cauſe commune, on nomma, pour l'aider, un comité appellé *Conſilium formatum*. Oxenſtiern fit un

coup d'autorité dans l'assemblée de Hailbron, en rétablissant les enfans de Frédéric, Comte Palatin, dans leurs terres & dans la dignité Electorale. Il vouloit, par cette conduite, attacher d'autant plus à la confédération le Brandebourg & la Maison Palatine; & contenir l'Electeur de Saxe, qui traitoit en secret avec l'Empereur, pour abandonner le parti des alliés. Il falloit tout le zele & l'art politique de ce grand homme pour se charger ainsi de négocier avec les Electeurs d'Allemagne, dont les intérêts & les caracteres étoient si différens, & pour concilier les Généraux étrangers, malgré leurs vues opposées, & malgré leur jalousie & leur rivalité. Oxenstiern parvint pourtant à sortir avec honneur de ce labyrinthe; il sut ranimer le courage & fortifier l'union des anciens amis de la Suede, il

rompit les meſures de ſes ennemis, il conſerva à ſa Patrie la principale direction des affaires, & preſque la même faveur & la même autorité dont elle jouiſſoit durant la vie de Guſtave. Toute l'Europe s'accorda à louer la ſageſſe & l'adreſſe de ce Miniſtre.

Le Prince Palatin remit au Conſeil de Tutelle la direction des Finances dont il avoit été chargé par le feu Roi ; mais la Princeſſe Catherine, ſon épouſe, tante de Chriſtine, reſta auprès de ſa niece, pour veiller particulierement à ſa conſervation. Le Sénat ne bornoit point ſon attention à aſſurer le repos du Royaume, à conſerver ſes conquêtes, à défendre les places priſes en Allemagne ſur les bords de la Mer Baltique, à combiner les moyens de continuer la guerre, & de parvenir à une paix ho-

norable : il ſentoit encore l'avantage ineſtimable de former l'enfance de ſa Souveraine, & de remplir ſon eſprit & ſon cœur des vertus & des qualités propres à relever l'éclat de la Couronne, & à rendre ſon regne heureux & floriſſant. » Un enfant qui » naît pour le trône, eſt un bien uni- » verſel, d'où dépendent la gloire de » l'Etat & la félicité des particuliers. » Ceux qui croient que l'unique » tems, dans lequel la vérité appro- » che des Princes, eſt leur enfance, » ſe trompent; car on les craint & » on les flatte juſques dans leur ber- » ceau. Les hommes redoutent au- » tant la mémoire des Princes, que » leur pouvoir; ils les manient comme » de petits lions qui égratignent tou- » jours, quoiqu'ils ne dévorent pas » encore «. Ce ſont les réflexions de Chriſtine même. Le Sénat plaça au-

tour de cette Princeſſe des modeles de toutes les vertus, & des précepteurs de toutes les connoiſſances utiles & agréables. Les Etats eurent ſoin de tracer eux-mêmes le plan de ſon éducation, & de la faire inſtruire du grand art de régner. Chriſtine montra, dès ſa plus tendre jeuneſſe, une conception aiſée & une ardeur incroyable pour l'étude de la Politique, des Sciences & des Langues. Elle apprenoit l'Hiſtoire ancienne dans les originaux; elle faiſoit particulierement ſa lecture de Polybe & de Thucydide.

Guſtave Adolphe avoit donné pour Gouverneur à ſa fille Axel Banier, Sénateur & Grand-Maître de la Maiſon royale. C'étoit un favori de ce Monarque, le confident de ſes amours & le compagnon de ſes plaiſirs. Il étoit bon courtiſan, peu inſtruit,

aimant les exercices d'un Gentilhomme, dominé par ſes paſſions, mais plein d'honneur. Le ſous-Gouverneur, choiſi pareillement par le Roi, étoit Guſtave Horn, Sénateur, neveu du Maréchal de ce nom. Ce Seigneur avoit voyagé dans les Cours les plus policées de l'Europe, & s'étoit inſtruit à l'école des Nations. Il aimoit les Belles-Lettres, il parloit facilement pluſieurs Langues; il étoit bon politique & très propre à former l'enfance d'un Souverain. Mais Chriſtine s'attacha principalement à Jean Matthiæ, que ſon pere lui avoit nommé pour précepteur: elle s'en loue en pluſieurs endroits de ſes Mémoires: elle lui rend la juſtice d'aimer la vertu, de l'inſpirer & de la pratiquer. L'étude des Sciences & de la Littérature lui étoit familiere: il avoit beaucoup de diſ-

crétion, de douceur, une profonde érudition, & l'art d'enſeigner ſans pédanterie.

Le Roi avoit recommandé que l'on inſpirât à ſa fille l'honnêteté & la modeſtie, comme les principales vertus de ſon ſexe ; mais que d'ailleurs on lui donnât une éducation toute virile, non ſeulement pour les exercices d'eſprit, mais encore pour ceux du corps. Elle ſeconda merveilleuſement les intentions de ce Prince. Chriſtine fit voir dès ſon enfance, *une antipathie invincible pour tout ce que font & diſent les femmes* (ce ſont ſes termes). Elle étoit d'une maladreſſe étonnante dans les petits ouvrages de main. Au contraire elle montroit des diſpoſitions ſingulieres, non ſeulement pour les études les plus abſtraites, mais encore de l'inclination pour les travaux & les exer-

cices les plus fatigants d'une éducation mâle & vigoureuſe. Le Grand Chancelier Oxenſtiern prit auſſi un ſoin particulier d'éclairer cette jeune Princeſſe des lumieres de ſon génie & de ſon expérience ; il la forma au grand art de régner, & l'informa de ſes hautes deſtinées, & des moyens de les remplir avec gloire.

Tandis que Chriſtine croiſſoit & ſe formoit ſous la direction de ces hommes recommandables, les Suédois & leurs alliés ſoutenoient encore la ſupériorité de leurs armes : le Général Horn avoit réduit l'Alſace & battu la Cavalerie de Baviere, près de Kempten. Le Duc Georges de Lunebourg s'étoit rendu maître de pluſieurs places dans la Weſtphalie, après une victoire remportée contre le Comte de Mansfeld. Une grande partie du pays de Munſter reconnoiſſoit

la domination du Landgrave Guillaume. Mais en Siléſie, la jalouſie diviſa les Généraux Suédois & Saxons, & arrêta leurs progrès. On eut à craindre de plus grands malheurs par la ſédition des Officiers Suédois, qui vouloient ſe faire payer de leurs appointemens, & exiger des récompenſes de leurs ſervices. Le Duc Bernard excitoit en ſecret ces troubles, pour s'attribuer le commandement abſolu des armées alliées, & afin de ſe faire céder le Duché de Franconie, de Wurtzbourg & de Bamberg. Oxenſtiern, pénétrant ſes vues, lui abandonna la Franconie, & le fit déſiſter de ſes autres prétentions.

Les Alliés formoient pluſieurs corps d'armée, qui agiſſoient en différens endroits : les Impériaux, ſupérieurs en nombre, chaſſerent de Saxe les Suédois, mais ces derniers eurent l'a-

vantage en Franconie & dans le Palatinat. Le Landgrave Guillaume s'empara de Paderborn. Le Duc Georges de Lunébourg fit le ſiege de Hamelen, & prit cette place, après avoir défait quinze mille hommes, qui étoient venus au ſecours des aſſiégés. La ville d'Oſnabruck ne put reſiſter aux efforts des Alliés. Dans le même temps Chriſtian, de la branche Palatine des Comtes de Birkenfeld, défit les Lorrains dans la Baſſe Alſace, & s'ouvrit le paſſage de la Suabe. Alors arriva d'Italie le Duc Feria, avec quatorze mille hommes qu'il joignit à l'armée d'Altringer, un des Généraux de l'Empire. Guſtave Horn, Suédois, ſerra de ſi près ce corps de troupes, qu'il le força de ſe ſauver en Baviere, après lui avoir cauſé pluſieurs pertes. Le Duc Feria, avide de ſuccès,

animé par la paſſion de la gloire, & vantant déja l'éclat de ſes exploits, la ſupériorité ſes armes, ſes reſſources & ſon expérience, ne put ſurvivre à la honte de ſes diſgraces; il mourut de chagrin & de déſeſpoir. Le Duc Bernard ſut donner le change à Jean de Wert, célebre Officier des Impériaux, en feignant de vouloir attaquer Munich, & marcha en effet avec diligence vers Ratiſbonne; il s'empara de cette place importante, & de pluſieurs autres, & fit beaucoup de dégât dans la Baviere: mais il fut forcé de rebrouſſer chemin, vers le Danube, parceque Walenstein, Général de l'Empire, venoit pour l'attaquer. Les Suédois, le plus ſouvent vainqueurs des Impériaux, recevoient auſſi quelques échecs. Cette alternative continuelle de ſuccès & de diſgraces, la mauvaiſe union des

Chefs

Chefs d'un même parti, le défaut d'harmonie entre tous les membres du corps d'alliance, ne faiſoient que compenſer de part & d'autre les avantages & les pertes, & rendre incertains l'objet & le ſuccès de la guerre.

Walenſtein, à la tête des Impé- 1634
riaux, venoit de les faire triompher des Suédois, près de Steinau. Ce Général rappelloit la victoire ſous ſes étendarts: il avoit la confiance des ſoldats; mais ſon faſte, ſon caractere dur & fier, ſon amour de l'indépendance lui attirerent beaucoup d'ennemis & d'envieux, qui le perdirent auprès de l'Empereur dont il avoit été l'ami, le conſeil & l'appui. On le ſoupçonna de trahiſon & de projets ambitieux, qu'il tenta en effet de réaliſer. Il propoſa à la France, & aux autres Puiſſances ennemies de l'Empire, de paſſer de leur côté avec

ſon armée, ſi l'on vouloit le ſeconder dans la conquête du Royaume de Bohême. On craignit que ces promeſſes ne fuſſent un piege, concerté entre l'Empereur & ſon Général pour anéantir plus ſûrement le parti des Alliés. Walenſtein vit avorter tous ſes projets d'agrandiſſement, ſoit réels, ſoit fictifs, & ſuccomba enfin ſous le crédit de ſes rivaux. Il fut rappellé. L'Empereur donna le commandement de ſes armées à ſon fils aîné l'Archiduc Ferdinand, Roi de Hongrie & de Bohême. Peu de jours après ſa diſgrace, Walenſtein fut aſſaſſiné à Egra, par trois Officiers Ecoſſois.

Les forces des Impériaux & des Alliés ſe balancerent encore quelque tems ſans aucun avantage déciſif. Cependant le Roi de Hongrie cherchoit l'occaſion de ſignaler ſes armes. Il aſſiégea Ratiſbonne, & s'empara

de cette place forte. Les Alliés étoient venus trop tard au ſecours de la Ville, ils ſe retirerent aux environs de Ropfingen, dans un poſte avantageux. L'impatience, qui eſt ſi ſouvent imprudente, porta les Officiers Généraux Suédois à combattre les Impériaux fortifiés alors par un corps de troupes Eſpagnoles. Ce n'étoit point l'avis du Général Horn : ſa prévoyance fut traitée de foibleſſe ; il fallut céder. La bataille ſe donna près de Nordlingen. La plus grande partie de l'Infanterie Suédoiſe fut maſſacrée : il y eut grand nombre de priſonniers Suédois, parmi leſquels étoit Guſtave Horn, qui avoit fait des prodiges de valeur, & qui étoit bien plus recommandable encore par ſon expérience, malheureuſement trop peu conſultée. La Ligue proteſtante fut accablée par ce coup dont les ſuites ne

pouvoient être que très funeſtes. L'Electeur de Saxe ne ſuivit jamais que ſon intérêt perſonnel dans la cauſe commune, il rompit le premier l'union des Alliés, & ſe rangea du côté qui reprenoit l'aſcendant. Cependant les Impériaux profitoient de leur victoire, ils s'étoient rendu maîtres de pluſieurs places importantes, & pourſuivoient leurs ennemis. Dans cette extrêmité les Suédois eurent recours à la France, & lui céderent Philisbourg & la province d'Alſace, pour prix des ſervices qu'ils en attendoient.

Le Grand Chancelier vint lui-même à Paris, pour obtenir un traité qui le mît en état de ſoutenir les affaires chancelantes de la Suede. Ce Miniſtre reçut, du Roi & de tous les Grands du Royaume, les honneurs dûs à ſon rang & plus encore à ſon mérite. Il s'en loue lui-même en plus d'une

occaſion. Ce fameux Jean de Wert, qui avoit fait beaucoup de mal à la France par ſes incurſions, & dont le nom étoit devenu ſi terrible aux habitans de Paris, & depuis ſi familier qu'il étoit paſſé en quelque ſorte en proverbe ; ce Jean de Wert fut pris enfin par les Suédois, & remis entre les mains des François. Lorſque le Général Horn fut au pouvoir des ennemis Impériaux, le Chancelier Oxenſtiern, beau-frere du malheureux Suédois, propoſa de l'échanger avec l'Officier des Impériaux ; mais il éprouva beaucoup de difficulté & de lenteur de la part d'une Nation qui ne vouloit point rendre la liberté à ſon redoutable ennemi. Les ſollicitations de la Reine, de la Régence & du Grand Chancelier, ne purent empêcher que le Feld-Maréchal Horn ne demeurât près de huit ans de ſuite dans la captivité.

1635. Les Impériaux ſurprirent Philisbourg, où les François avoient de grands magaſins ; ils s'emparerent d'autres villes, & mirent la Suede dans la néceſſité d'offrir une partie de ſes conquêtes, afin de gagner du tems, & de n'être point tout d'un coup accablée. Elle fut obligée d'abandonner la Pruſſe à la Pologne, pour déſarmer cette puiſſance, & obtenir d'elle que la treve, qui étoit près d'expirer, fût continuée. C'étoit de l'Electeur de Saxe que les Suédois avoient en effet le plus à craindre. Rien ne pouvoit l'arrêter, il pourſuivoit ſes anciens Alliés avec acharnement, & il employoit, pour les perdre, autant l'artifice que la force ouverte. Ses préſens & ſes promeſſes avoient déja débauché une partie des Officiers Suédois, dont les mauvais ſuccès & le défaut de paiement af-

foiblissoient le zele & l'attachement pour l'Etat.

Deux hommes faisoient alors les destins & tout le salut de la Suede. Le Chancelier Oxenstiern, le plus adroit & le plus actif des politiques, négocioit; le Général Banier, le plus courageux & le plus habile des Guerriers de son tems, agissoit. Banier avoit été obligé de passer dans le pays de Brunswick, afin de rompre les intelligences que l'Electeur de Saxe entretenoit dans son armée. Les Saxons profiterent de sa retraite, pour s'étendre sur les deux côtés de l'Elbe. A la nouvelle de leur arrivée, le Général Suédois ordonne une marche forcée, surprend l'armée ennemie, en massacre une partie, & fait beaucoup de prisonniers. Cette victoire fut suivie de plusieurs autres avantages, dont le principal fut de ranimer le

courage des troupes, & de retenir dans l'obéiſſance les Suédois mécontens.

1636. 1637. La Ligue proteſtante s'étoit entiérement diviſée. Les Suédois n'avoient pu retenir de tous leurs confédérés en Allemagne que le Landgrave de Heſſe : mais ce Prince, environné d'ennemis, étoit dans l'impuiſſance d'agir. La Hollande, l'Angleterre, la France, refuſoient de ſe déclarer ouvertement contre l'Allemagne, & ſe contentoient de faire des vœux ſecrets pour la Suede. Cependant, réduite à ſes propres forces, mais commandée par des Généraux habiles & pleins de zele, cette Nation remportoit des avantages fréquens ſur les Saxons & les Impériaux.

Les Suédois ne vouloient que ſe défendre, & n'enviſagoient la victoire que comme un moyen plus sûr

pour parvenir à une paix honorable. Ils touchoient à leur but, lorſqu'un Gentilhomme de Poméranie conduiſit dans cette Province Gallas, Général de l'Empire, & ſon armée, par un chemin détourné. Les affaires changerent auſſi-tôt de face. Cette irruption mit les Impériaux en poſſeſſion de pluſieurs places conſidérables, & leur rendit la ſupériorité des armes en Poméranie, en Saxe, dans la Haute Allemagne, en Weſtphalie.

Une telle alternative de ſuccès & de défaites prolongeoit les maux de la guerre, & rendoit les négociations d'autant plus difficiles, que chaque parti vouloit trop ſe prévaloir de ſes avantages, ou trop attendre du tems & de la fortune. Le Duc Bernard remit ſur pied une armée, il défit en pluſieurs occaſions les Impériaux, & leur enleva quelques places. Il vint 1638. 1639.

enſuite trouver le Général Banier, afin de combiner enſemble leurs opérations. Ces deux grands hommes agirent de concert pour porter tous les feux de la guerre dans le ſein même des Etats héréditaires de l'Empereur. C'eſt ſouvent le ſeul moyen de réduire un ennemi puiſſant, que de le forcer de trembler pour ſon propre pays, lorſqu'il fait ſentir au loin la terreur de ſes armes. Banier ſuivit ce projet dans toute ſon étendue. Il ſe multiplioit par une activité incroyable, il trouvoit à chaque pas à combattre, & tous ſes combats étoient autant de victoires.

Les Suédois reprirent leur ſupériorité : leurs Généraux triompherent en tous lieux. L'Empire s'allarma, & crut ne pouvoir jamais oppoſer aſſez de troupes pour arrêter ſes ennemis. Déja le Duc Bernard s'étoit frayé le

chemin de la Baviere, il alloit y faire une invaſion ; mais la mort l'arrêta au milieu de ſa courſe, & remit la confuſion dans les affaires.

L'armée du Duc Bernard, qu'on appelloit auſſi l'armée de Weimar, ſe trouva ſans chef & ſans Souverain. PluſieursPuiſſances prétendirent avoir des droits ſur ces troupes. L'Electeur Palatin leur envoya des Députés pour traiter avec elles, & lui-même il partit d'Angleterre, prenant ſa route par la France, pour ſe rendre en Allemagne ; mais quand il fut à Moulins, on l'arrêta priſonnier : on le conduiſit au Château de Vincennes, parcequ'il n'avoit pas donné connoiſſance de ſon voyage au Roi, avant que de paſſer par ſes Etats. C'eſt que les François vouloient empêcher ce Prince d'agir, ayant eux-mêmes des vues ſur l'armée vacante : en effet ils

réuſſirent à gagner par promeſſes & & par argent Erlac, le premier Officier du Duc Bernard, & parvinrent à diſpoſer de cette armée & de ſes conquêtes, principalement de la ville de Briſac. Le Comte de Guebriant eut le commandement de ces troupes.

1640. Les Suédois remporterent pluſieurs nouveaux avantages contre les Impériaux; mais ils ne purent encore les forcer d'accepter la paix. Il falloit frapper de plus grands coups. Le Général Banier réveilla le zele des Alliés, il joignit ſon armée à celle de Weimar, de Heſſe, de Lunebourg. Il forma un corps redoutable, & capable de donner la loi aux ennemis, s'il eût été mis en mouvement par un chef habile. L'orgueil des Généraux, qui prétendirent alors à l'honneur du commandement, devint le

plus grand obſtacle que cette armée eut à ſurmonter, &, comme il arrive toujours en pareille occaſion, l'intérêt particulier nuiſit à l'intérêt commun; on fut obligé de ſe diviſer & d'agir ſéparément.

Les Chefs de la Régence éloignés des opérations des armées, lents dans leurs déciſions, ayant ſouvent des ſentimens oppoſés, apportoient un nouvel embarras dans les affaires. Jaloux de leur autorité, ils écartoient ceux qui pouvoient la balancer: la Reine Douairiere, mere de Chriſtine, ne put obtenir aucune part au gouvernement, & ſe vit en quelque ſorte contrainte de faire ſon ſéjour au château de Gripsholm, dans la province de Sudermanie; de plus elle ſe détermina à quitter la Suede, dont elle étoit mécontente: elle entretint des liaiſons ſecrettes dans le Dane-

marck, & trouvant le Roi de cet Etat disposé à favoriser son évasion, elle se sauva sur un esquif qui la transporta dans l'isle de Gothland, où deux vaisseaux de guerre vinrent à sa rencontre. Cette Reine monta sur l'un d'eux, & fut conduite en triomphe en Danemarck. La Suede témoigna son ressentiment, & fit bientôt éclater sa vengeance.

Le Comte Davaux & le P. Bougeant ont traité cette évasion d'aventure galante. Le premier, en apprenant cet événement à la Duchesse de Savoie, le raconte en ces termes : » Un Roi & une Reine du Septen- » trion, séparés par un bras de mer » qui sert de frontiere à leurs Royau- » mes, ont souhaité se rapprocher » davantage. Leur bonne intelligence » a commencé par de secrettes am- » bassades, qui ont été commises à

» la dextérité d'une femme d'eſprit,
» qui en ſait aſſurément plus que
» tous nous autres Ambaſſadeurs...
» Un beau matin, avant jour, la belle
» Princeſſe, ſuivie ſeulement d'une
» Dame & d'un Cavalier, monte à
» cheval; & par des bois & des ro-
» chers inconnus, ſe rend au bord
» de la mer, & paſſe le détroit dans
» une méchante chaloupe, plus cou-
» rageuſement que ne fit Léandre.
» Mais au milieu de ſa courſe, elle
» eſt rencontrée par un Amiral, qui
» la reçoit à ſon bord, au bruit de
» toute ſon artillerie, faiſant ainſi
» retentir de tous côtés un myſtere
» qu'on avoit juſqu'alors caché avec
» tant de ſoin. Les vaiſſeaux deſtinés
» à recevoir la Reine étoient ma-
» gnifiquement ornés & chargés de
» mets les plus exquis. On y avoit
» fait monter des Muſiciens, afin

» que rien ne manquât à une fête ſi
» galante. Dans cet appareil, la Reine
» veuve de Guſtave a été conduite
» dans une iſle de Danemarck, où
» Chriſtian IV, qui ſe peut dire à
» préſent heureuſement régnant, eſt
» allé la recevoir. «

Il eſt à croire que le Roi de Danemarck ſe flattoit de pouvoir faire épouſer à ſon fils Frédéric la Reine Chriſtine, & que c'étoit dans cette vue qu'il avoit favoriſé l'évaſion de la Reine mere. Cette Princeſſe ſe retira enſuite dans les Etats de l'Electeur de Brandebourg, & y demeura juſqu'à ce que la Reine ſa fille fût en âge de prendre les rênes du gouvernement. Cependant le Sénat lui fit tenir une penſion pour ſoutenir la dignité de ſon rang. Cette Reine fugitive revint en Suede en 1648, & fit une entrée à Stokholm, avec beau-

coup de magnificence. Chriſtine, étant allée au devant d'elle, pour la recevoir à Dahleroen, fut ſurpriſe par une tempête qui lui permit à peine de gagner le rivage ſur une petite chaloupe.

Un des principaux Chefs de la Ré- 1641.
gence mourut au commencement de cette année : les Sénateurs déférerent la nomination de ſon ſucceſſeur à la jeune Reine, qui approchoit de l'âge de majorité. On eut lieu de louer, dans cette occaſion délicate, ſa prudence, pour ne point marquer de prédilection, & pour prévenir les plaintes de la jalouſie. Elle écrivit au Prince Palatin Jean Caſimir, ſon oncle, les raiſons qui la déterminoient à ne point appeller nommément à la Régence Charles Guſtave, fils de ce Prince, malgré la liaiſon du ſang & de l'amitié, & parcequ'en effet il étoit

à craindre de l'approcher trop près du Trône ſur lequel il pouvoit avoir des vues. Chriſtine ſe fit déſigner tous ceux qui avoient droit de prétendre à la dignité vacante, & elle en laiſſa la déciſion au ſort, qui ſe déclara en faveur du Comte de Brahé. Peu de temps après, le Sénat invita la jeune Reine à venir préſider à ſes aſſemblées : elle y fut très aſſidue. Elle quittoit avec joie ſes amuſemens, pour ſe livrer à la diſcuſſion des affaires les plus graves & les plus épineuſes, avec de vieux & ſages Conſeillers & des politiques profonds, qu'elle raviſſoit par la vivacité de ſon eſprit, & la pénétration de ſon jugement.

Cependant Banier tenta une entrepriſe auſſi hardie que difficile. Il ſe mit à la tête de l'avant-garde de ſon armée, & s'approcha de Ratisbonne, où l'Empereur & les Etats de l'Em-

pire étoient assemblés. Il vouloit les surprendre, & finir cette guerre par un coup d'éclat. Les troupes Impériales étoient disperſées & en quartier d'hyver, le Danube étoit glacé; tout concouroit en apparence pour faciliter ce grand deſſein. Mais un dégel ſubit arrêta le Général Suédois, lorſqu'il étoit ſur le point de traverſer le fleuve; & la grande quantité des glaçons empêcha de conſtruire un pont de bateaux. Le Comte de Guébriant ſe ſépara en même tems avec ſes troupes, de l'armée Suédoiſe, & ſe retira vers le Mein, quelques inſtances que lui fît Banier de ne point l'abandonner. L'alarme ſe répandit dans Ratiſbonne. On eut le temps de raſſembler les troupes. Les Suédois furent dans un preſſant danger, environnés d'ennemis, & menacés d'être accablés par le nombre. Banier

prit la fuite par la forêt de Bohême. Les Impériaux s'amuſerent imprudemment au ſiege de Ratiſbonne, & laiſſerent ainſi échapper l'occaſion de ſe venger. L'Armée Suédoiſe prévint heureuſement d'une demi-heure Picolomini qui, à la tête de l'infanterie des Impériaux, accouroit pour ſurprendre les Suédois au paſſage de Prieſnitz : il fut arrêté lui-même, & forcé de ſe retirer.

La Suede perdit un puiſſant allié par la mort de Georges de Lunebourg. Les Miniſtres de ſa maiſon ne ſuivirent point ſon plan, ils conſulterent plus leurs intérêts particuliers, que ceux de la cauſe commune.

Le Landgrave de Heſſe, le Comte de Schaumbourg, périrent vers le même tems ; mais aucune perte ne ſe fit ſentir plus vivement que celle du Général Banier. Ce grand homme,

l'éleve de Guſtave, ſon ami & ſon confident, lui reſſembloit parfaitement pour l'extérieur de la perſonne, & plus encore par les qualités du cœur, & par l'étendue & la vivacité du génie. Il avoit perfectionné l'art de la guerre; il réuniſſoit la prudence avec la valeur, & la ſageſſe du conſeil avec l'activité de l'exécution. On admiroit le plan de ſes campagnes; il ſembloit lire dans l'avenir; il ſavoit amener & préparer les événemens. Il n'y eut jamais de citoyen plus zélé pour la gloire de ſa patrie. Chriſtine, toute jeune qu'elle étoit, connoiſſoit mieux que ſa cour, combien ſon trône pouvoit être ébranlé par la chûte de ce Général. Elle écrivit au Prince Charles Guſtave: » Je viens d'apprendre la triſte & » accablante nouvelle de la maladie » de Banier. On m'aſſure qu'il n'en

» réchappera pas. Ici on ne ſe ſoucie
» guere de cette nouvelle, & l'on
» s'imagine de trouver dans peu un
» pareil homme. Mais de tels per-
» ſonnages ſont rares ; ſi Banier
» meurt, les affaires iront toujours en
» décadence. «

Les malheurs que cette Reine avoit prévus arriverent. Le déſordre ſe mit dans l'armée Suédoiſe. Les alliés ſe diviſerent; les Impériaux profiterent de l'alarme de leurs ennemis, ils remporterent un avantage conſidérable près de Quedlinbourg ; ils rentrerent en poſſeſſion des principales places de la Siléſie. Léonard Torſtenſon, ſucceſſeur de Banier dans le commandement des troupes, tomba malade, & fut contraint de reſter longtems dans l'inaction.

1642. Mais ce Général, ayant recouvré la ſanté, ouvrit la campagne avec éclat,

& ſe ſignala par ſon activité & par la rapidité de ſes ſuccès. Il traverſa toutes les démarches des Impériaux, & les ſurprit dans leurs propres pieges. Les Suédois, animés par un chef vif & entreprenant, reprirent leur ancienne ſupériorité : leur courage, dirigé par la prudence, fixa la victoire ſous leurs étendarts. Ils triompherent en Weſtphalie ; ils reprirent leur revanche près de Quedlinbourg. Torſtenſon les conduiſit vainqueurs en Siléſie, & reprit d'aſſaut les principales places. Il défit la cavalerie de François Albert, Duc de Saxe Lawenbourg, qui voloit au ſecours des Impériaux. Ce Prince fut lui-même obligé de ſe rendre priſonnier, & mourut peu de tems après de ſes bleſſures. La Weſtphalie, la Moravie, la Saxe, devinrent ſucceſſivement les théatres des exploits des Suédois.

Les Impériaux raſſemblerent toutes leurs forces, pour arrêter ce torrent qui ne connoiſſoit plus de digue. L'Archiduc Léopold Guillaume & le Général Picolomini ayant confondu leurs armées, firent une marche forcée, ſe fiant ſur le nombre ſupérieur de leurs troupes. Les deux nations ennemies ſe trouverent en préſence, dans une plaine, près de Breitenfeld, déja fameuſe par une victoire du Grand Guſtave. L'action commença par une décharge de la groſſe artillerie. On remarqua alors qu'un même boulet de canon tua les chevaux ſur leſquels Torſtenſon & deux autres Officiers étoient montés, ſans qu'aucun des cavaliers fût bleſſé. Les Suédois firent des prodiges de valeur, ils combattoient dans les champs déja témoins de leur gloire: ils laiſſerent ſur la place cinq mille Impériaux,

ils

ils firent deux mille cinq cens priſonniers, & ne perdirent que deux mille hommes. Cette journée, ſi glorieuſe pour la Suede, fut ſuivie de la priſe de Léipſic & de pluſieurs avantages conſidérables remportés par les troupes de Heſſe & de Weimar, qui s'ouvrirent un paſſage dans le pays de Cologne & de Juliers.

Souveraine d'un Royaume floriſſant & d'une nation belliqueuſe, Chriſtine, à peine ſortie de l'enfance, réuniſſoit aux graces délicates de ſon ſexe la mâle vigueur du génie & toutes les qualités d'une ame forte & ſublime. La fille de Guſtave ajoutoit encore à la gloire de ſon origine; ſon mérite étoit ſupérieur à ſa naiſſance. Tant d'avantages étoient relevés par l'éclat d'une couronne dont elle pouvoit diſpoſer avec le don de ſa main. Les jeunes Souverains de l'Europe &

pluſieurs Princes devinrent ſes amans; ils ambitionnerent tous la gloire de captiver ce cœur ſuperbe. Les deux Princes Frédéric & Ulric, fils du Roi de Danemarck, & rivaux d'amour, aſpirerent des premiers au mariage de la jeune Reine de Suede. La Reine mere favoriſoit principalement le Prince Ulric : mais le Sénat rejetta le projet de cette alliance, craignant de voir renaître un jour les maux dont la Suede avoit été accablée, lorſqu'elle étoit ſous une même domination avec le Danemarck.

L'Electeur Palatin ſe mit auſſi ſur les rangs ; mais celui de tous les prétendans, qui pouvoit ſe flatter le plus du ſuccès, étoit le jeune Electeur Frédéric Guillaume de Brandebourg. Le grand Guſtave l'avoit lui-même déſigné pour époux à ſa fille ; il vouloit, par cette union

politique, augmenter la puiſſance de la Suede dans l'Allemagne, en joignant les conquêtes de la Nation aux Etats de l'Electeur. Ce mariage, qui pouvoit mettre la Suede dans un tel degré de force & de grandeur, étoit enviſagé avec jalouſie & même avec crainte par les différentes Cours de l'Europe. Le Danemarck & la Pologne voyoient dans l'Electeur un voiſin redoutable : la maiſon d'Autriche ſentoit que ſes forces pourroient être balancées & diminuées par l'Electeur de Brandebourg, devenu Roi de Suede. La France & l'Italie avoient lieu d'appréhender qu'un Prince Proteſtant fût ſi puiſſant. Ce mariage auroit ſans doute été formé, ſi Guſtave Adolphe eût aſſez vécu. Les premieres propoſitions qui furent faites de ſon vivant, avoient excité la joie de l'armée Suédoiſe & du peu-

ple ; mais les Régens du Royaume & le Sénat éloignerent les demandes de l'Electeur : ils avoient des droits & des privileges à conſerver ; & ils les auroient crus en péril ſous l'autorité d'un Prince étranger. Le grand Chancelier Oxenſtiern traverſa principalement les deſirs de l'Electeur, en faiſant conſidérer que ce Prince rempliroit la Suede d'Allemands, & qu'il leur donneroit les dignités & les principales charges du Royaume : il y avoit d'autres motifs dans la conduite du Grand Chancelier, il ſe flattoit en ſecret de pouvoir faire agréer ſon fils Elric pour époux de la Reine ; mais la faveur de ce Miniſtre diminua, & il ne crut point devoir faire connoître ſon deſſein.

On compte auſſi parmi les partis qui furent propoſés à Chriſtine, le Roi Jean de Portugal, & Philippe,

Roi d'Eſpagne, La différence des Religions mettoit un trop grand obſtacle dans ces projets ; d'ailleurs quelle apparence que la Suede pût être gouvernée par un Souverain d'Eſpagne & de Portugal.

Il y avoit encore quelque raiſon de croire que l'Empereur faiſoit ſolliciter en ſecret le mariage du Roi des Romains, ſon fils, avec Chriſtine. Cette Princeſſe, avide d'honneurs, & digne des plus grands, pouvoit être flattée d'ajouter un jour à ſa qualité de Reine le titre d'Impératrice. L'Agent d'Eſpagne Dom Pimentel, négociateur adroit, inſinuant, & qui étoit dans le plus grand crédit auprès de la Reine, tâchoit de faire réuſſir cette affaire, pour donner un nouvel accroiſſement à la Maiſon d'Autriche, pour rétablir l'Empereur dans les Etats conquis en Allemagne

par les Suédois, & pour élever un nouveau rempart contre la puiſſance de la France. Il y avoit auſſi à préſumer que le Comte de Montécuculi, Italien, Général de l'Empire, qui étoit venu à la Cour de Suede, étoit chargé de s'aſſurer en ſecret du conſentement de la Reine, avant que de faire connoître au Sénat l'objet principal de ſes négociations.

Dom Jean d'Autriche ſe mit au nombre des aſpirans, ainſi que Sigiſmond Rakocci, Comte & Général de Caſſovie. La Reine Mere & le Roi de France chargerent M. Chanut, Ambaſſadeur en Suede, de propoſer à la Reine le Prince Jean Caſimir, qui, après avoir été Jéſuite & Cardinal, parvint au trône de Pologne. Ladiſlas, Roi, frere aîné de Caſimir, eût pareillement deſiré cette union recherchée par tant de Princes,

& toujours rejettée ; mais il ne fut pas plus heureux que ſes concurrens.

La Politique, la diverſité & l'oppoſition de Religion, de mœurs, d'intérêts, étoient les prétextes dont la Reine ſe ſervoit pour motiver ſes refus ; mais c'eſt qu'en effet elle avoit, dès ſa plus grande jeuneſſe, conçu de l'averſion pour le mariage. On verra bientôt un nouveau prétendant ſe mettre ſur les rangs, & c'étoit celui qui ſembloit avoir le plus de droit & d'eſpérance d'obtenir le conſentement de la Reine de Suede.

Les Suédois firent une irruption ſubite dans le Holſtein ; ils trouverent les Danois ſans défenſe ; ils ſe rendirent maîtres en peu de tems des principales places de ce Duché, & pénétrerent juſque dans la preſqu'iſle de Jutland. L'infanterie Danoiſe, forte d'environ quatre mille cinq cens hom- 1643. 1644.

mes, fut obligée de ſe rendre à diſcrétion. La guerre s'alluma de plus en plus entre les deux Nations rivales. Il y eut de part & d'autre des actions très vives ſur terre & ſur mer. Les Suédois, ayant reçu un ſecours de vaiſſeaux Hollandois, eurent l'avantage dans ces combats, ſans pourtant avoir fait aucun coup déciſif. Torſtenſon pourſuivit avec plus de ſuccès les Impériaux; il parvint à détruire les troupes commandées par Gallas, & à les réduire à mille hommes de pied : triſtes reſtes d'une armée floriſſante, que ce Général eut beaucoup de peine à ramener avec lui en Bohême, à la fin de la campagne.

Chriſtine, ayant eu dix-huit ans accomplis le 18 de Décembre 1644, prit les rênes du Gouvernement avec les cérémonies uſitées en pareille occaſion. Elle ſe mit, dès ce moment,

à la tête des affaires : elle fut à elle-même ſon premier Miniſtre ; elle expédioit ſes ordres, & donnoit des inſtructions détaillées à ſes Miniſtres. » Il eſt incroyable [dit M. Cha-» nut, Ambaſſadeur de France] com-» bien Chriſtine eſt puiſſante dans » ſon conſeil ; car elle ajoute à la qua-» lité de Reine, la grace, le crédit, » les bienfaits, & la force de perſua-» der : juſques-là que les Sénateurs » même s'étonnent du pouvoir qu'elle » a ſur leurs ſentimens, lorſqu'ils » ſont aſſemblés. » Aucune Souveraine n'eut, dans l'âge des plaiſirs & de la diſſipation, plus de goût & de talent pour le travail du cabinet. Les ſoins du Gouvernement faiſoient ſon occupation ; & elle varioit ſes amuſemens, comme elle le diſoit elle-même, en variant ſes études.

Les hoſtilités continuoient entre 1645.

la Suede & le Danemarck ; cependant il y avoit des négociations de paix entre ces deux Puiſſances. La Reine Chriſtine preſſa ſon Chancelier de terminer ce grand ouvrage ; cette jeune Souveraine lui écrivit à ce ſujet pluſieurs lettres qui ont été conſervées comme des monumens de ſa politique & de ſa pudence conſommées. Enfin cette paix tant deſirée ſe termina au gré de Chriſtine, par les ſoins d'Oxenſtiern & par la médiation de la France & de la Hollande.

La Reine témoigna ſon contentement & ſa reconnoiſſance à ſon Chancelier, en lui faiſant don d'une terre conſidérable qu'elle érigea en Comté ; & pour répandre encore plus d'éclat ſur la nouvelle dignité dont elle honoroit ce Miniſtre, elle compoſa & prononça elle-même l'éloge d'Oxenſtiern,

au milieu des principaux citoyens de l'Etat. Chriſtine, parfaitement inſtruite de la langue, des mœurs, des uſages & de l'Hiſtoire des Grecs & des Romains, s'étoit laiſſé ſaiſir du génie de ces peuples fameux, & vouloit, en quelque ſorte, les imiter. Quel ſpectacle pour les Sénateurs de Suede, de voir au milieu d'eux une jeune Reine de dix-neuf ans, la fille du grand Guſtave, les haranguer avec majeſté, & rendre au mérite un témoignage ſolemnel!

Grotius, cet homme célebre par ſa vaſte érudition & par ſon traité du Droit de la Guerre & de la Paix, après s'être échappé en Hollande, des priſons où la faction des Gomariſtes l'avoit fait enfermer, après avoir éprouvé en France des bienfaits & des diſgraces de la part du Cardinal de Richelieu, étoit entré au ſervice

de Suede, attiré par la protection que Guſtave Adolphe lui accorda. Grotius parvint aux plus grands honneurs ſous le regne de Chriſtine. Il fut envoyé à la Cour de France, où il traita d'égal avec le Cardinal Miniſtre, qui avoit fait éprouver ſes hauteurs & ſes mépris à l'homme de Lettres, & qui fut forcé, peu de tems après, de reſpecter en lui la qualité d'Ambaſſadeur, & de rendre hommage à ſa profonde politique & à ſon talent pour la négociation. Le terme de l'Ambaſſade de ce Savant fut celui de ſa vie. Il mourut au moment que Chriſtine lui accordoit une retraite honorable, avec les récompenſes dûes à ſon mérite. La Reine écrivit à la veuve de Grotius, pour l'aſſurer de ſa protection généreuſe, & pour lui demander les Ouvrages de ſon mari, marquant avec les plus

grands éloges l'eſtime qu'elle avoit toujours faite de ſa perſonne & de ſes écrits.

La paix conclue avec le Danemarck permit à la Suede de tourner toutes ſes forces contre les Impériaux. Torſtenſon couronna ſes exploits par une nouvelle victoire qu'il remporta contre l'armée de l'Empire, & qui lui ouvrit le chemin de la Moravie & de l'Autriche. Ce grand Capitaine ſe vit arrêté dans la carriere de la gloire par la maladie. Il demanda à quitter le ſervice. Chriſtine, qui ne manquoit jamais l'occaſion d'honorer le mérite, écrivit à cet illuſtre Guerrier une lettre où elle lui donna les témoignages les plus éclatans de ſa reconnoiſſance & de ſon admiration. Le Comte de Torſtenſon étoit digne des éloges de ſa Souveraine, par l'importance & le ſuccès de ſes ſer-

vices. Jamais Général ne poſſéda dans un plus haut degré l'art de diſcipliner les troupes, de s'en faire obéir, & de leur commander: il étoit dans un camp, comme un pere de famille dans ſa maiſon. C'eſt l'ordre & la ſubordination qui font, comme il l'obſervoit, la principale force des armées, le ſuccès des campagnes, & l'honneur du commandement. Le Vicomte de Turenne étudia ſous ce Suédois la ſcience militaire. Le Héros François avouoit lui devoir cette belle diſcipline, qu'il ſut dans la ſuite introduire & entretenir dans ſes armées.

1646. 1647. Charles Guſtave Wrangel, qui s'étoit déja beaucoup diſtingué, ſur-tout dans la derniere expédition contre le Danemarck, fut nommé Généraliſſime des armées Suédoiſes. Wrangel ſoutint la gloire des armes de ſa Na-

tion, il s'avança vers le Weſer, & ſur ſa route, il ſe rendit maître de pluſieurs places conſidérables. Il concerta ſes campagnes avec le Vicomte de Turenne. Ces deux grands Capitaines agirent d'intelligence, & remporterent pluſieurs avantages ſignalés contre les Impériaux & les Bavarois.

L'Empereur, allarmé des ſuccès continuels des Suédois, vint animer ſes troupes par ſa préſence. L'armée Impériale campa ſur une hauteur dans le voiſinage de la ville d'Eger, enſorte qu'elle n'étoit ſéparée des Suédois que par une riviere. Wrangel ſe met à la tête de quelques eſcadrons de cavalerie, il répand l'allarme dans le camp ennemi, il pénetre juſqu'à la tente de l'Empereur, & va pour s'emparer de ſa perſonne. Le garde-du-corps, qui faiſoit ſentinelle, eſt tué; mais le détachement Suédois eſt

auſſi-tôt enveloppé : l'Empereur a le tems de ſe retirer, & Wrangel a lui-même beaucoup de peine à ſe retirer, après avoir perdu un grand nombre des ſiens. Les Impériaux, reſſerrés dans leur camp, & manquant de vivres, ſe replierent du côté du Haut Palatinat, toujours pourſuivis par les Suédois, qui les combattoient en détail, ne pouvant leur faire accepter une bataille générale, quoique ces premiers fuſſent bien ſupérieurs en nombre, & dans leur pays.

Chriſtine étant avec les principaux Seigneurs de ſa Cour, dans la Chapelle du Château de Stockolm, pour aſſiſter à l'Office divin & à la prédication, un furieux vint à elle dans le deſſein de l'aſſaſſiner. Cet homme, précepteur de college, & dans la force de l'âge, choiſit le moment que l'aſſemblée étoit dans le recueillement ;

il s'élance au travèrs de la foule, & ſe jette dans une baluſtrade un peu élevée, où la Reine étoit à genoux. Le Comte Brahé, Drotſet ou grand Juge de Suede, pouſſe un cri d'effroi; les gardes croiſent leurs pertuiſannes, pour arrêter ce forcené; mais il les heurte avec roideur, ſaute pardeſſus la barriere qui lui eſt oppoſée, & dans un inſtant il ſe trouve auprès de la Reine, & va pour la frapper d'un couteau ſans gaîne, qu'il tenoit caché dans ſa manche. La Reine évite le coup, & pouſſe ſon Capitaine des Gardes, qui ſe précipite auſſi-tôt ſur l'aſſaſſin, & le ſaiſit par les cheveux. Tout cela eſt l'ouvrage d'un moment. On reconnut que ce malheureux étoit un frénétique, & qu'il n'avoit point de complices. On ſe contenta de l'enfermer. Chriſtine ſe mit en prieres. Le preſſant danger

qu'elle venoit d'encourir ne lui cauſa qu'une émotion qui fut inſenſible aux yeux des ſpectateurs beaucoup plus effrayés qu'elle-même.

La jeune Reine, épriſe de toutes les grandes réputations, étoit attentive à conſidérer ceux qui ſe diſtinguoient dans la carriere de l'honneur chez les Nations policées; & comme ſi elle en eût été établie juge, elle ſe faiſoit un devoir de diſpenſer elle-même la gloire à ceux qu'elle en jugeoit dignes. La lecture échauffoit encore ſon imagination; elle y avoit puiſé un certain goût de chevalerie qui la paſſionnoit au récit des hauts faits de bravoure. Le Grand Condé, qui, ſous le nom de Duc d'Enguien, s'étoit déja rendu célebre par ſon intrépidité & par ſes autres qualités guerrieres, fut toujours ſon héros, ou plutôt ſon Chevalier. Chriſtine lui

fit tenir, par ſon Ambaſſadeur, une lettre où elle exalte ſes vertus & ſes victoires, principalement celle que ce Prince venoit de remporter près de Nortlinguen ſur l'armée de Baviere.

Le Comte Magnus de la Gardie fut envoyé en France en qualité d'Ambaſſadeur. Il étoit fils du Connétable de Suede, & allié à ſa Souveraine, ayant épouſé la Princeſſe Marie, couſine paternelle de Chriſtine. Son ayeul étoit François, & d'une médiocre naiſſance. » Le Comte de la Gardie, » dit Madame de Motteville dans » ſes Mémoires, étoit bien fait, il » avoit la mine haute, & reſſembloit » à un favori. Il parloit de ſa Reine » en des termes ſi paſſionnés & ſi » reſpectueux, qu'il étoit facile de » le ſoupçonner de quelque tendreſſe » plus grande que celle qu'il lui de-

» voit par la qualité de ſujet. » Cet Ambaſſadeur vint en France, pour travailler à l'union de cette Puiſſance avec la Suede. Il plut beaucoup, & il eut une réception très brillante. On n'ignoroit point le crédit qu'il avoit ſur l'eſprit de la Reine, & l'on vouloit obtenir par lui que la Suede ſacrifiât de ſes prétentions & ménageât les intérêts de la France dans la négociation qui ſe faiſoit alors pour la paix. Le Cardinal Mazarin ne ſe trompoit point dans ſes vues; il agiſſoit en bon politique, qui connoiſſoit le reſſort ſecret des Cours, & les moyens ſûrs de faire réuſſir ſes négociations.

Chriſtine avoit encore élevé dans la plus haute faveur Adler Salvius, né de parens fort pauvres, mais qui avoit montré, dès ſa jeuneſſe, beaucoup de talent pour la Politique, &

de génie pour l'adminiſtration. Salvius étoit Chancelier de la Cour ; ce fut lui que la Reine nomma pour ſon ſecond Ambaſſadeur au Congrès de la Paix, & qu'elle oppoſa à Jean Oxenſtiern, fils du Grand Chancelier, & à cette famille puiſſante, qui vouloit dominer & trop ſe prévaloir de ſes ſervices paſſés. Elle écrivit à Salvius : » Je vous exhorte à tenir la » bride haute à ce cheval rétif, de » peur qu'il ne ſaute par-deſſus le ti- » mon. » Ces Miniſtres, rivaux de fortune, ne pouvoient point s'accorder. Salvius, ſuivant les intentions de la Reine, preſſoit la Paix : Oxenſtiern au contraire faiſoit naître mille difficultés ; il preſſentoit que ſon crédit finiroit avec la guerre. Chriſtine, jalouſe de gouverner par elle-même, affectoit d'humilier ceux qui avoient eu juſqu'alors le plus d'influence dans

les affaires, & donnoit ſa confiance à de nouveaux Miniſtres, ſes créatures, qu'elle étoit bien aiſe de trouver dociles à toutes ſes volontés. Les intentions ſecrettes, que cette jeune Reine traçoit elle-même dans ſes lettres à Salvius, annoncent un eſprit fin & un caractere ferme & indépendant, qui ſe développerent de plus en plus dans tout le cours de ſa vie.

La concluſion de la paix étoit encore retardée par le peu d'union qu'il y avoit entre les Comtes d'Avaux & Servien, Plénipotentiaires de la France. Le premier étoit ſoutenu par la Reine Mere, & le dernier par le Cardinal Mazarin. Chriſtine avoit une eſtime particuliere pour le Comte d'Avaux, & s'adreſſa ſouvent à lui, pour le conſulter ſur ſes projets & ſur ſes intérêts les plus ſecrets. Elle ménagea le Comte de Servien com-

me le favori du premier Miniſtre de la France. » Il faut, écrivoit cette » Princeſſe à Salvius, que j'entre- » tienne avec M. Servien une bonne » correſpondance ; car vous devez » conſidérer qu'il eſt créature du » Cardinal. Je connois fort bien » d'ailleurs les manieres des Fran- » çois, & que la plus grande partie » de leurs mœurs conſiſte en com- » plimens. Cependant par la civilité » on ne perd rien, & on les paie de » la même monnoie qu'ils paient les » autres. » On voit combien cette jeune Souveraine étoit attentive à tous les devoirs de la Royauté : elle entroit dans les moindres détails, elle étudioit le caractere & les mœurs des Nations, & ſondoit le génie des Miniſtres étrangers, pour mettre en œuvre leurs défauts & leurs vertus. La paix faiſoit l'objet de ſes vœux. Cette

Princeſſe née au milieu des troubles de la guerre, toujours agitée par les viciſſitudes journalieres & par le tumulte des armes, éprouvoit la difficulté de ſuivre dans des tems auſſi orageux le plan d'une ſage adminiſtration. Auſſi toutes ſes vues, toutes ſes démarches, tendoient à rendre la tranquillité à l'Europe.

1648. Les Ambaſſadeurs de Suede, & ceux de la plûpart des Etats Proteſtans, tenoient leur conférence à Oſnabrug; les Plénipotentaires de l'Empire, de France, d'Eſpagne, de Hollande, & le Nonce du Pape, avec les Miniſtres de la plûpart des Etats Catholiques, étoient à Munſter. On avoit choiſi deux lieux différens, pour éviter les difficultés que la préſence auroit pu faire naître entre les Puiſſances contractantes : mais il fut arrêté en même tems que les Traités conclus dans ces deux

deux places ſeroient tenus pour un ſeul. Jamais il n'y eut une aſſemblée plus ſolemnelle & plus conſidérable. Les Miniſtres de preſque tous les Potentats de l'Europe développerent, en cette occaſion, toutes les reſſources de la plus fine politique ; mais il y avoit tant d'intérêts divers à concilier, que ces négociations traînoient en longueur depuis pluſieurs années, ſurtout par la déſunion des principaux Miniſtres.

Cependant les François commandés par le Maréchal de Turenne, & les Suédois, ſoutenoient l'éclat de leurs armes contre les Impériaux. La Ville de Prague tomba au pouvoir des Suédois, par la trahiſon d'un Lieutenant Colonel diſgracié de l'Empereur. Cette ville fut miſe à contribution, & l'on y fit beaucoup de priſonniers de marque. Charles

Guſtave, Duc de Deux Ponts, de la branche de Baviere Palatine, fils de la ſœur du Grand Guſtave, & couſin germain de Chriſtine, étoit venu en Suede, dans l'eſpérance de plaire à la jeune Reine, & de l'épouſer; mais il trouva en elle un goût décidé pour l'indépendance, & une averſion abſolue pour le mariage : c'eſt pourquoi déſeſpérant de la rendre ſenſible, il retourna en Allemagne, où il eut le commandement en chef des troupes de Suede, & où il ſe ſignala par ſon expérience & par ſa valeur. Ce jeune Prince avoit appris le métier de la guerre avec le Vicomte de Turenne, ſous le célebre Torſtenſon. Le ſuccès conſtant des armes Suédoiſes rendit Chriſtine l'arbitre de la paix. Cette paix tant déſirée fut enfin terminée au mois d'Octobre 1648. On céda à perpétuité à la Couronne de Suede

toute la Poméranie citérieure, l'Iſle de Rugen, Stettin & quelques autres places dans la Poméranie ultérieure, les embouchures de l'Oder, Wiſmar, l'Archevêché de Bremen, l'Evêché de Ferden, outre cinq millions d'écus pour les frais de la guerre. Les intérêts de la France ne furent point oubliés ; Chriſtine étoit attachée d'inclination à cette Nation, & ne voulut rien conclure, que ſes Alliés ne fuſſent ſatisfaits. Ces Traités négociés par les plus grands Miniſtres furent regardés comme le code politique d'une partie de l'Europe.

Chriſtine attribua l'honneur de cette grande affaire à Salvius, ſon Chancelier & ſon favori. Elle crut ne pouvoir mieux le récompenſer qu'en l'élevant au rang de Sénateur, dignité qui eſt, en Suede, la plus diſtinguée. » Quand il eſt queſtion, dit la Reine

» au Sénat, de bons avis & de ſages
» conſeils, on ne demande point les
» ſeize quartiers; mais ce qu'il faut
» faire. Il ne manque à Salvius, que
» d'être d'une grande famille; & il
» peut compter pour un avantage
» qu'on n'ait autre choſe à lui repro-
» cher: il m'importe d'avoir des gens
» capables. »

Ce Miniſtre vint s'aſſeoir parmi la premiere Nobleſſe de la Suede, apportant pour ſes titres la protection de ſa Souveraine, & les ſervices qu'il venoit de rendre à ſa Patrie & à l'Europe.

L'éxécution ſuivit de près la concluſion du Traité de paix, par les ſoins du Prince Charles, Généraliſſime des troupes, qui ne voulut point quitter les armes avant que la Suede eût obtenu une entiere ſatisfaction, telle qu'elle l'avoit arrêtée.

1649. 1650. Les Etats, voyant le calme rétabli,

ſongerent à aſſurer leur bonheur, en priant la Reine de ſe choiſir un époux, & de nommer leur Roi. Ils lui préſenterent les vœux de la Nation en faveur de Charles Guſtave, Prince Palatin, pour qui la Reine paroiſſoit avoir le plus d'inclination, ou plutôt le moins d'éloignement. En effet Chriſtine, étant toute jeune & jouant avec ce Prince, lui avoit promis de l'épouſer; elle avoit toujours entretenu cette liaiſon intime, lui marquant une eſtime particuliere, qu'il méritoit par les qualités de l'eſprit & du cœur, par les graces de ſa perſonne, & par la réputation qu'il s'étoit acquiſe dans les armes. D'ailleurs Guſtave étoit né & avoit été élevé en Suede; il ſembloit devoir l'emporter ſur tous les Princes Etrangers qui avoient brigué l'honneur d'obtenir la couronne & la main de

Chriſtine. Mais trop fiere pour s'aſſujettir, cette Souveraine dédaigna conſtamment les hommages que l'ambition & l'amour purent lui offrir : elle étoit encore ſoutenue dans ces ſentimens par Magnus de la Gardie, ſon favori, qui plus d'une fois l'arrêta, lorſqu'elle étoit ſur le point de céder aux inſtances du Sénat, & ſurtout à l'inclination naturelle qu'elle avoit pour le Prince Charles Guſtave. Ce favori craignoit que le mariage de la Reine ne diminuât ſon crédit : il ſe flattoit de régner un jour ſous ſon nom ; mais il ne parvint jamais à ſon but : il tomba même dans la diſgrace, lorſqu'il voulut dominer.

Cependant Chriſtine de plus en plus ſollicitée, répondit aux Etats qui la preſſoient de ſe décider : » J'aime » mieux vous déſigner un bon Prince » & un ſucceſſeur capable de tenir

» avec gloire les rênes du Gouver-
» ment. Ne me forcez donc point
» de me marier ; il pourroit auſſi fa-
» cilement naître de moi un Néron
» qu'un Auguſte ». En conſéquence de cette réſolution, le Sénat & les Députés des Etats de Suede s'aſſemblerent, ils voulurent faire de nouvelles répréſentations à la Reine ; mais enfin, obligés d'acquieſcer à ſes volontés, ils confirmerent l'élection du Prince Palatin, pour ſuccéder à la couronne de Suede. Ce Prince eut, dès ce moment, le titre d'Alteſſe Royale, & jura que lui & les ſiens rendroient une parfaite obéiſſance à la Reine, & la ſerviroient comme leur légitime Souveraine ; qu'il n'entreprendroit aucune affaire importante concernant l'adminiſtration, qu'au ſu & à la volonté de la Reine & du Sénat, & qu'avec ordre & pou-

voir de Sa Majeſté ; que dans le cas de ſon avénement à la couronne, il maintiendroit tous les Ordres du Royaume, & chaque Sujet en particulier dans leurs droits, privileges & libertés.

Cette élection fut ſuivie du Couronnement de la Reine, qui ſe fit à Stockholm, avec une magnificence extraordinaire, digne de l'éclat de ce regne, & de la gloire dont la Suede jouiſſoit. La Reine monta, en ſortant de l'Egliſe, dans un ſuperbe char traîné par quatre chevaux blancs, & devant elle marchoit ſon Tréſorier, jettant au peuple des médailles d'or & d'argent. Chriſtine vouloit-elle ſe comparer aux Triomphateurs Romains, & retracer aux yeux de la Nation une pompe qui ne convenoit qu'à des Guerriers couronnés des lauriers de la victoire ? Elle méritoit

ſans doute les honneurs du triomphe, après avoir rendu la paix à l'Europe, & après avoir impoſé des loix aux Nations les plus belliqueuſes.

Le Chancelier Oxenſtiern obſerva, en cette occaſion, que Chriſtine, étant la premiere de ſon ſexe qui gouvernât la Suede, on devoit la regarder & la traiter comme Roi. C'eſt depuis cette époque, que les femmes régnantes en Suede ſont proclamées, à leur ſacre, *Rois* & non pas *Reines*.

La France étoit, dans ce temps, 1651. agitée par des troubles, & expoſée 1652. aux horreurs des guerres civiles. Le Cardinal Mazarin tenoit alors le timon des affaires; il gouvernoit avec une autorité qui ſouleva tous les Ordres de l'Etat, les Parlemens & les Princes du Sang. Ce premier Miniſtre fut aſſez puiſſant & aſſez hardi pour faire enfermer le Prince de

Condé, le Prince de Conti & le Duc de Longueville. La Reine Chriſtine prit part à ces événemens : elle écrivit au Roi de France, pour l'engager à rétablir le calme dans ſes Etats ; & lorſque le Grand Condé, ſon Héros, recouvra la liberté, elle n'oublia point de l'en féliciter. » Monſieur mon Couſin, lui écrivit-elle » entr'autres choſes, j'oſe dire que, » parmi l'allegreſſe publique de la » France, & parmi tant de perſonnes qui vous ſont attachées, peu » ont pris plus de part au bien de » votre liberté que moi. Je ſuis ſi intéreſſée dans ce qui touche les avantages & le repos de votre pays, que » je n'ai pu m'empêcher de faire éclater ma joie, lorſque j'ai ſu qu'on » alloit ouvrir la priſon & rompre » les chaînes au gagneur de batailles, » pour rendre à jamais la Régence

» de la Reine, ma ſœur, glorieuſe » & triomphante ».

Les malheurs de la France continuerent, & Chriſtine ne ceſſa d'offrir ſa médiation pour les terminer. Son zele pour les intérêts d'une Nation qu'elle aimoit ſincérement, ne lui permit de négliger aucun moyen capable d'y rétablir la tranquillité. Elle s'adreſſa à la Reine Mere, aux Princes du Sang, au Parlement, au Cardinal de Retz, au Duc de Longueville, à Mademoiſelle de Montpenſier. Elle chargea même ſon Réſident de France de négocier de ſa part auprès des Partis oppoſés, & de tâcher de les concilier; mais cette Souveraine ne faiſoit que repréſenter les malheurs de la diſcorde, & exhorter à la paix; elle ne pouvoit découvrir ces haines cachées, ces reſſorts ſecrets de l'envie & de l'ambition, & tous ces in-

térêts particuliers qui cauſoient les malheurs publics, & qu'il falloit détruire dans leur ſource. Cependant elle fit préſent à la Reine d'un bon vaiſſeau de guerre appellé *Anne*, & d'un autre nommé *Jules*, au Cardinal Mazarin. On vit avec peine à la Cour de France une Princeſſe étrangere offrir ſes ſecours dans ces querelles domeſtiques ; & les ſoins empreſſés qu'elle marquoit ne firent qu'aigrir davantage les eſprits. Le Cardinal Mazarin s'apperçut qu'on vouloit le ſacrifier : ce premier Miniſtre, fier de l'aſcendant qu'il avoit ſur l'eſprit de la Reine Mere, ne ſe rendit que plus difficile pour un accommodement. Chriſtine ceſſa donc ſes négociations, & laiſſa au tems de remédier aux maux de la Nation ſon Alliée, qu'elle plaignit ſans pouvoir la ſoulager.

Cette Reine devoit toute ſa vigi-

lance aux diſſentions qui ſurvinrent entre les différens Ordres de ſon Royaume. La Nobleſſe ſe plaignoit hautement de la prodigalité de Chriſtine envers ſes favoris. Les Nobles regardoient les premiers emplois de l'Etat & les avantages qui y ſont attachés, comme leur patrimoine en quelque ſorte, dont on ne pouvoit les priver ſans injuſtice. Le Clergé n'étoit pas moins mécontent du peu de part qu'on lui laiſſoit au Gouvernement; le peuple ſurtout ſe récrioit contre le faſte de la Cour, & ſouffroit impatiemment qu'on l'accablât pour enrichir des particuliers. La Reine profita habilement de cette déſunion pour augmenter ſon autorité. Elle naturaliſa, elle ennoblit, elle enrichit un grand nombre de familles étrangeres, la plûpart Allemandes, qui s'étoient diſtinguées par les ſer-

vices qu'elles avoient rendus à la Suede. Cependant les finances & les reſſources de l'Etat étoient épuiſées; une grande partie des Domaines étoit aliénée, & la profuſion augmentoit. Chriſtine ne mettoit aucune borne à ſes bienfaits; elle vouloit ſe faire des partiſans & des créatures aux dépens de l'Etat, ayant déja formé le deſſein de remettre inceſſamment le fardeau des affaires au Prince héréditaire. Chanut, Ambaſſadeur de France en Suede, fut le premier qui s'apperçut du projet que la Reine avoit formé d'abdiquer la couronne. Il lui répréſenta, avec beaucoup de liberté & de force, tous les inconvéniens de cette démarche. Il n'omit rien pour la détourner d'un parti auſſi extraordinaire; mais Chriſtine demeura ferme dans ſon deſſein. Elle en fit part au Grand Maréchal, au Chancelier de

Suede, leur enjoignant de communiquer ſon projet au Prince Charles, & de l'engager à venir prendre poſſeſſion du Gouvernement.

Charles Guſtave, d'un caractere modéré, & cachant ſes deſirs pour la couronne ſous le voile de la prudence, s'étoit retiré dans une maiſon de campagne, dans l'Iſle d'Oeland. Il paſſoit ſon tems à la chaſſe, il évitoit de paroître prendre part aux affaires; & s'il ſe montroit quelquefois à Stockholm, il n'y faiſoit qu'un ſéjour très court, évitant ſur-tout aucune liaiſon avec les perſonnes chargées de l'adminiſtration. Cependant il ne négligeoit rien pour s'attirer l'affection des Grands & du Peuple. Lorſqu'il fut informé de la volonté de la Reine, il ne marqua aucun empreſſement pour monter ſur le trône qu'elle lui offroit; il demeura dans

ſa retraite ; il écrivit au Sénat de faire ſes efforts pour perſuader à cette Souveraine de ne point quitter le Gouvernement qui avoit été ſi glorieux & ſi floriſſant durant ſon regne ; & il proteſta à Chriſtine qu'il vouloit avoir toujours pour elle une profonde ſoumiſſion, une entiere obéiſſance, & une fidélité inviolable, comme ſon Sujet, ſans deſirer jamais autre choſe.

Cette réſiſtance, ſoit ſincere, ſoit politique, ne fit qu'irriter d'autant plus le deſir que la Reine avoit conçu pour la vie privée. Elle fit aſſembler le Sénat, & lui dit, » qu'après avoir mû-
» rement réfléchi ſur une affaire de
» cette importance, elle n'avoit point
» trouvé de meilleur moyen que ſon
» abdication, afin de pourvoir à la sû-
» reté de l'Etat, & au repos des Peu-
» ples; que comme elle étoit ferme-
» ment réſolue à ne jamais ſe marier,

» le Prince, étant une fois déclaré
» Roi, il ſeroit obligé de prendre
» une femme, & que les enfans qui
» naîtroient, tireroient la Nation de
» la crainte qu'elle avoit des maux
» qui accompagnent ordinairement
» les élections des Rois. »

Les principaux Sénateurs firent tout ce qu'ils purent pour déterminer la Reine à changer de réſolution ; mais la trouvant toujours ferme dans ſes ſentimens, ils envoyerent leur délibération à l'aſſemblée des Etats. Cependant Chriſtine, ayant reçu de nouvelles repréſentations de la part de la Nobleſſe & des Députés des différens Ordres, parut céder aux vœux & aux prieres de ſon peuple. Elle promit de retenir l'adminiſtration, mais à condition qu'on ne lui parleroit jamais de mariage. Sa propoſition fut reçue avec acclamation, & le Prince

Charles ne manqua pas de témoigner ſa ſatisfaction à la Reine, ajoutant, » qu'il prioit Dieu qu'elle lui ſurvé- » cût, & l'aſſurant qu'il n'accepte- » roit jamais le Gouvernement de » ſon vivant. » Chriſtine perſiſtoit en ſecret dans ſon deſſein, comme elle le confia à l'Ambaſſadeur de France : elle ne conſentit intérieurement qu'à en différer l'exécution. Le peuple crut n'avoir plus à craindre la retraite d'une Reine qu'il aimoit & qu'il eſtimoit. Il ſe livra ſans réſerve au plaiſir des fêtes qui furent célébrées pour l'anniverſaire de la naiſſance de Chriſtine. Toute la jeune Nobleſſe vint faire briller ſon adreſſe aux yeux de ſa Souveraine, dans des tournois, des carrouſels, des courſes de bagues, des combats à la barriere. La Reine diſpenſoit elle-même les prix aux vainqueurs ; elle ſe plaiſoit à renouveller

ces jeux guerriers avec toute la pompe décrite dans les Poetes & les Romanciers : on exécutoit auſſi des ballets dans leſquels Chriſtine repréſentoit & danſoit.

Un accident fâcheux troubla la joie publique. Chriſtine s'étant rendue ſur les quatre heures du matin, au port de Stockholm, pour viſiter la flotte qu'elle faiſoit conſtruire, s'avança imprudemment, avec l'Amiral Flemming, ſur une planche étroite. L'Amiral perdit pied, & entraîna avec lui la Reine dans l'eau, qui avoit en cet endroit plus de trente braſſes de profondeur. Heureuſement Antoine Steinberg, premier Ecuyer de cette Princeſſe, ſe jetta aſſez promptement dans la mer, pour ſaiſir le bout de la robe de Sa Majeſté; & avec l'aide de pluſieurs autres perſonnes, il prit la Reine par le bras, & lui ſauva la

vie. Chriſtine eut encore aſſez de préſence d'eſprit, en ſortant de l'eau, pour faire ſecourir l'Amiral. Elle ne témoigna aucune émotion, & ce même jour, elle dîna en public, racontant avec une ſorte de ſatisfaction ſon aventure. Cette fermeté d'ame caractériſoit bien la fille de Guſtave ; elle avoit quelque choſe de guerrier dans les mœurs & dans la figure. Son eſprit avoit auſſi une mâle vigueur, & les études les plus épineuſes faiſoient ſes délices.

Le célebre Blaiſe Paſcal ambitionna l'approbation de cette Reine. Il lui envoya ſa machine de la Roulette, qu'on peut regarder comme un chef d'œuvre de génie. Il accompagna ſon préſent d'une lettre où il exalte prodigieuſement le mérite & la réputation de cette Souveraine. On ne peut rendre avec plus de force la haute

idée qu'il en avoit & qu'il en vouloit donner. Il lui disoit : » Régnez, in-
» comparable Princesse, d'une ma-
» niere toute nouvelle ; que votre
» génie vous assujettisse tout ce qui
» n'est pas soumis à vos armes. Ré-
» gnez par le droit de la naissance,
» pendant une longue suite d'années
» sur tant de triomphantes Provin-
» ces ; mais régnez toujours par la
» force de votre mérite, sur toute
» l'étendue de la terre. Pour moi,
» n'étant pas né sous le premier de
» vos Empires, je veux que tout le
» monde sache que je fais gloire de
» vivre sous le second ; & c'est pour
» le témoigner, que j'ose lever les
» yeux jusqu'à ma Reine, en lui don-
» nant cette premiere preuve de ma
» dépendance. » Ainsi elle étoit en correspondance avec les hommes célebres de l'Europe. Souvent elle les

prévenoit par des lettres & des préſents. Les Muſes ne furent pas ingrates. Jamais Souveraine ne fut autant célébrée dans preſque toutes les Langues anciennes & modernes. Les Hommes de Lettres preſque toujours exceſſifs dans leurs hommages & dans leurs louanges, épuiſerent pour elle la métaphore & l'hyperbole. Pluſieurs Etrangers des plus illuſtres, attirés par ſes bienfaits & par ſes invitations, ſe rendirent en Suede, non moins conſidérés à ſa Cour que les Philoſophes l'étoient autrefois dans le Palais de l'Empereur Julien. Chriſtine ne donnoit que cinq ou ſix heures au ſommeil. Elle paſſoit une partie du jour, & ſouvent des nuits entieres dans la lecture d'ouvrages profonds, & dans l'entretien des Savans qui l'environnoient. Tout ce qui portoit le ſceau de la docte antiquité

excitoit ſes deſirs. Elle avoit chargé pluſieurs Savans de lui acheter d'anciens manuſcrits, des livres rares en toutes les Langues, des bibliotheques renommées, des médailles curieuſes, des antiques, des tableaux de prix. Elle dépenſa des ſommes immenſes, & dérangea ſes finances, pour ſatisfaire ſa bibliomanie. Elle parvint en effet, à force d'argent & de ſoins, à ſe procurer en peu de tems la plus rare collection dans les Arts & dans les Sciences. Bochart, dans une Epigramme Latine, qu'il fit à l'honneur de cette Reine, la compare à la Reine de Saba. Il finit, en diſant, » que » l'envie de s'inſtruire engagea l'an- » cienne Reine à quitter ſon pays » pour venir entendre Salomon; que » ce ſont au contraire les Savans qui » ſe rendent de toutes parts auprès » de la nouvelle Reine, pour s'enri-

» chir de ſes connoiſſances (1). »

Deſcartes, la gloire & la lumiere de ſon ſiecle, ſe laiſſa engager par l'appas des honneurs & des récompenſes; il quitta la vie paiſible d'un Philoſophe, pour ſe livrer à la vie inquiete & agitée d'un Courtiſan. Chriſtine lui donna rendez-vous tous les jours à cinq heures du matin, dans ſa bibliotheque, pour s'entretenir avec lui. Cette Reine, remarquant la profondeur de ſon génie, le conſulta ſur ſes propres intérêts & ſur les affaires du Gouvernement; mais elle témoigna peu d'inclination pour la Philoſophie, étant préoccupée par l'étude des Langues & des Auteurs anciens. Son goût dominant étoit celui d'un érudit & d'un ſcholiaſte. Elle aimoit beaucoup le Grec & les Auteurs qui en ont parlé. Elle voulut même faire

(1) Illa docenda ſuis Salomonem invisit ab oris;
Undique ad hanc Docti, quò doceantur, eunt.

repréſenter

repréſenter des Comédies en cette Langue. Cependant l'arrivée de Deſcartes cauſa beaucoup de jalouſie aux Savans qui étoient à la Cour de Suede: ils formerent une ligue contre le grand homme dont ils étoient jaloux : ils tâcherent de le décrier dans l'eſprit de la Reine, & parvinrent en effet à diminuer l'eſtime & la confiance qu'elle lui portoit. C'eſt à la honte de l'humanité, que, plus la raiſon eſt ſupérieure & éclairée par l'étude, plus elle ſemble être en proie à toutes les petites foibleſſes qui agitent le vulgaire. Trop philoſophe pour employer ſon génie à cabaler, mais trop ſenſible aux atteintes de l'envie, &, comme il le témoigna dans une de ſes lettres, au froid accueil que la Reine fit à ſon nouveau ſyſtême & à ſes préceptes, Deſcartes fut attaqué d'une inflammation de poumon, & d'une fievre

violente, qui l'emporterent dans le tombeau, au bout du troiſieme jour de ſa maladie. Il y avoit à peine deux mois que ce Philoſophe étoit arrivé en Suede. On ſoupçonna qu'il avoit été empoiſonné : le véritable poiſon qui lui donna la mort fut le changement de vie & de climat, & principalement le chagrin. On a dit encore que le Philoſophe fit ſentir imprudemment que la Princeſſe Palatine, ſa premiere diſciple, avoit plus de ſagacité & de profondeur dans l'eſprit, que Chriſtine, pour les Sciences abſtraites & pour les myſteres de la Philoſophie. La Reine fut vivement offenſée de cette préférence, & ne put diſſimuler ſon mécontentement & ſa jalouſie ; ce qui devint un nouveau ſujet de peine pour Deſcartes. Chriſtine avoit eu deſſein de fonder dans ſes Etats une Académie des

Sciences, & d'en donner la direction à Deſcartes. Ce projet ne put avoir lieu; mais il s'établit en Suede & dans tout le monde policé une nouvelle Ecole de Philoſophie, à laquelle le génie de ce grand homme préſida en quelque ſorte, & qui abolit les erreurs & les abſurdités de l'ancienne Scholaſtique.

Saumaiſe, fameux Critique, fut 1653.
dans la plus grande recommendation auprès de Chriſtine. Cette Reine le logea dans ſon palais, afin d'être plus à portée de le voir & de s'entretenir de littérature. Elle lui rendit même de fréquentes viſites dans une maladie qui le retint au lit. Elle le ſurprit un jour, cachant avec précipitation un livre qu'il ne vouloit pas laiſſer appercevoir par reſpect. Chriſtine lui demanda ce que c'étoit; Saumaiſe avoua qu'il liſoit des contes un

peu libres, pour ſe réjouir. La Reine prit le livre, parcourut des yeux, en ſouriant, quelques endroits libertins; après quoi, pour s'amuſer, adreſſant la parole à la Comteſſe de Sparre, ſa favorite, qui entendoit le François: » Viens, Sparre, s'écria-t-elle, viens » voir un beau livre de dévotion, » intitulé le Moyen de parvenir,... » tiens, lis-moi cette page tout » haut. » La belle Comteſſe n'eut pas lu trois lignes, qu'arrêtée par la licence des expreſſions, elle ſe tut en rougiſſant; mais la Reine, qui éclatoit de rire, lui ayant ordonné de continuer, il n'y eut pudeur qui tînt, il fallut que cette Demoiſelle lut tout ce qui amuſoit ſa Souveraine.

Saumaiſe ſortit de Suede au bout d'une année, pour retourner à Leyde. La Reine le combla de préſens; elle eut avec lui une correſpondance de let-

tres, & l'honora encore après ſa mort, par la protection qu'elle accorda à ſa Veuve & à ſes enfans. Saumaiſe employa l'aſcendant qu'il avoit ſur l'eſprit de la Reine, pour mettre dans ſa faveur un François, fils d'un Barbier de Sens, qui ſe nommoit Michon, & qui prit enſuite le nom de Bourdelot, avec le titre de Médecin. Cet homme avoit un eſprit vif & plaiſant, il chantoit agréablement, & jouoit de la guitarre : il avoit les talens d'un courtiſan, l'art de ſe faire valoir, & de ſe rendre néceſſaire ; mais il étoit peu inſtruit dans les Sciences & dans les Lettres : c'eſt pourquoi il s'attacha à perſuader à Chriſtine que l'application qu'elle donnoit à l'étude pouvoit déranger ſa ſanté, & lui cauſer une maladie dangereuſe ; que d'ailleurs ſon ſexe & ſon rang demandoient d'autres plai-

ſirs & d'autres occupations ; qu'il lui ſuffiſoit de s'orner l'eſprit, en effleurant toutes choſes, & qu'enfin il n'appartenoit qu'à des Savans de profeſſion de s'abîmer dans la lecture : il fit plus, il jetta du ridicule ſur l'érudition, en expoſant les érudits eux-mêmes à la raillerie. Meibom venoit de donner ſes recherches ſur la Muſique des Anciens, & Naudé avoit écrit ſur les danſes Grecques & Romaines. Chriſtine admiroit leurs Ouvrages ; mais à la perſuaſion de Bourdelot, elle obligea ces fameux interprêtes de l'Antiquité de rendre leurs opinions plus ſenſibles, en les réaliſant, & joignant la pratique à la théorie. Rien ne fut plus inſipide & plus extravagant, que d'entendre Meibom chanter d'une voix ſombre & tremblante, à la Grecque ; & que de voir Naudé exécuter des pas lourds & traî-

nans, à la Romaine. On s'amuſa beaucoup de l'embarras de ces célebres Diſſertateurs; mais un tel plaiſir étoit barbare & deshonorant pour ceux qui y prenoient part. Ce ne fut point le ſeul tort que Bourdelot eut en Suede. Il n'épargna dans ſes railleries, ni la Religion, ni la dignité, ni la nobleſſe. La Reine Mere porta des plaintes à ſa fille contre cet indigne favori, & ne reçut que des réponſes dures & affligeantes. Cependant Chriſtine ſe livra aux conſeils de ſon agréable ignorant, ſuivant ſon expreſſion: elle prit plus de diſſipation, & s'applaudit de ce nouveau genre de vie. Bourdelot fit éloigner de la Cour les Naudé, les Voſſius, les Bochart, les Heinſius, les Courtins & tous ceux dont il craignoit le parallele. Il ſe rendit tellement maître de l'eſprit de Chriſtine, qui croyoit lui devoir ſa

ſanté & ſon bonheur, qu'il fut le diſpenſateur des graces. On n'avoit plus d'accès auprès de la Reine que par ſon crédit ; il parvint même à l'emporter ſur le Comte Magnus de la Gardie, & à le faire tomber dans la diſgrace. La Nobleſſe s'indigna de ſe voir dominer par cet étranger : on rendit ſa conduite ſuſpecte à la Cour de France, l'accuſant de mal ſervir ſa Patrie, & de ſe lier étroitement avec les Miniſtres de la Cour d'Eſpagne & du Danemarck. Chriſtine recevoit des repréſentations continuelles contre ſon favori ; il étoit chargé de la haine publique, & les murmures tomboient juſques ſur la perſonne de la Reine : enfin elle ſe détermina à éloigner de Suede cet objet de diſcorde ; elle envoya Bourdelot en France, mais en lui donnant de nouvelles preuves de con-

fiance, par les affaires ſecrettes qui furent commiſes à ſa diſcrétion & à ſes négociations. Il emporta de groſſes ſommes d'argent & des préſens conſidérables. Tout lui annonçoit encore ſa faveur & ſon crédit. A peine Bourdelot fut-il abſent qu'il fut oublié. Chriſtine ne lui accorda qu'un eſprit ſuperficiel & trompeur. Elle rougit de s'être laiſſé ſéduire par un tel homme; elle vint même au point de le haïr & de n'en parler qu'avec mépris. Bourdelot obtint du Cardinal Mazarin une Abbaye, & tomba, depuis ſa diſgrace, dans une mélancholie affreuſe, qui lui fit traîner de triſtes jours; il périt miſérablement. Le roman de ces hommes d'intrigue a preſque toujours un dénouement funeſte.

Chriſtine reprit ſes études avec d'autant plus d'ardeur, qu'elle les

avoit interrompues contre ſon inclination. L'exemple de cette Reine répandit l'émulation dans ſes Etats ; elle y fit fleurir les Sciences & les Beaux-Arts ; la Suede lui doit ſa gloire & ſes plaiſirs. Cette Nation toute guerriere acquit auſſi de la célébrité dans les Lettres. La Reine fit des dons conſidérables à l'Univerſité d'Upſal ; elle fonda celle d'Abo, elle établit ſept Colleges pour les Humanités, elle inſtitua une Académie des Belles-Lettres à Stockholm. Le deſir de polir les mœurs de ſon peuple & de l'inſtruire, fut ſans doute un des motifs qui engagerent davantage Chriſtine à réunir à ſa Cour les hommes les plus célebres de l'Europe. Il eſt vrai qu'elle étoit très ſenſible à la ſatisfaction, & ſurtout à l'honneur perſonnel, que les Sciences & les Arts procurent à ceux qui les cultivent.

Son ambition étoit de parvenir à une célébrité en quelque ſorte univerſelle. On a dit que Chriſtine entendoit onze Langues ; elle en parloit pluſieurs facilement ; elle écrivoit purement celles des Nations policées. Le Grec & le Latin lui étoient plus familiers qu'à aucun Savant. Elle entra en commerce de lettres avec Baſilides, Roi des Abyſſins, ayant appris que ce Souverain d'Ethiopie profeſſoit la Religion Chrétienne, & aimoit les Sciences. Cette Souveraine ſe plaiſoit principalement avec les Savans & les Beaux Eſprits François, ſes contemporains : elle rechercha auſſi l'entretien des femmes célebres : elle étoit l'amie de la Comteſſe de Bregi, & de la Maréchale de Guébriant qui fut envoyée en Pologne, avec le titre d'Ambaſſadrice extraordinaire, pour y accompagner la Princeſſe Marie de

Gonzagues, mariée à Uladiſlas VII.

Le fameux Comte Magnus de la Gardie, qui avoit joui de toute la conſidération & des faveurs de la fortune, ſe vit perdu ſans reſſource auprès de Chriſtine ſa Souveraine & ſa bienfaictrice. Il s'étoit trop prévalu de ſon crédit : il avoit tenu des diſcours indiſcrets, que la Reine ne lui pardonna jamais, quoique ce Seigneur fût ſon parent, étant beau-frere du Prince Charles Guſtave. Le Comte voulut ſe juſtifier, en impliquant dans ſa cauſe d'autres perſonnes de la Cour ; mais la Reine prit plaiſir à le confondre, & à lui faire donner un démenti en public, par ceux mêmes qu'il avoit accuſés en ſecret. La même main qui l'avoit élevé au faîte des grandeurs, le précipita dans l'humiliation. L'abîme eſt preſque toujours aux pieds de la faveur.

Scudery, Auteur François, fit alors prier Chriſtine de recevoir la dédicace de ſon Alaric. Cette Reine promit au Poete ſa protection & ſes bienfaits ; mais elle voulut exiger qu'il effaçât du Poeme l'éloge du Comte de la Gardie. Scudery répondit *qu'il ne détruiroit jamais l'autel où il avoit ſacrifié.* Il ceſſa dès ce moment ſes ſollicitations. Un procédé ſi noble ne fut qu'admiré. Il étoit digne de Chriſtine de le récompenſer, c'étoit la ſeule façon de réparer la honte de ſa demande.

Radziéjowski, vice-Chancelier de Pologne, & le Comte Ulfeld, un des principaux Seigneurs de Danemarck, tous deux diſgraciés de leur Cour, & fugitifs de leur Patrie, vinrent chercher en Suede un aſyle que la Reine leur accorda avec les honneurs dûs à leur rang & à leur naiſſance. Radzié-

jowski attribuoit l'origine de ſes malheurs à la paſſion que ſa femme avoit inſpirée au Roi ; mais c'étoit l'ambition de ce Polonois & ſes intelligences avec les Coſaques, ennemis de l'Etat, qui lui avoient attiré l'indignation de ſon Souverain. Il devint, ſous le regne de Charles Guſtave, Général d'une armée contre ſes compatriotes. Cet homme, d'un eſprit inquiet & d'un mauvais cœur, fut convaincu de trahiſon envers ſon bienfaiteur même ; le Roi de Suede le fit charger de fers, & le laiſſa en priſon tout le tems de ſon regne. Radziéjowski retourna, après bien des malheurs, dans ſa Patrie, & fut envoyé en qualité d'Ambaſſadeur en Turquie, où il mourut. Le Comte Ulfeld étoit plus coupable encore, & fut plus malheureux.

La Suede étoit devenue une des

Puiſſances les plus formidables de l'Europe. Toutes les Nations s'empreſſoient de s'appuyer de ſon alliance. La Pologne, trop imprudente, ayant voulu renouveller ſes prétentions ſur la Couronne de Suede, tant de fois conteſtées & tant de fois abandonnées, Chriſtine répondit aux Ambaſſadeurs de cette Nation, que, » puiſque les Traités & les décrets » les plus ſolemnels ne leur paroiſ» ſoient point des titres ſuffiſans; le » Prince Charles Guſtave leur prou» veroit inceſſamment, par le témoi» gnage de trente mille hommes, » qu'il avoit le droit le plus incon» teſtable ſur la Couronne qu'elle » étoit prête de lui céder. » Ce qui arriva en effet par les conquêtes rapides que ce Prince fit ſur les Polonois dans les premieres années de ſon regne; & ces différends furent enfin

terminés par le Traité de paix d'Oliva en 1660. Le Danemark, la Hollande, la France, l'Angleterre envoyerent en même tems des Ambaſſadeurs en Suede, pour ménager leurs intérêts dans cette Cour. L'Angleterre venoit de donner le ſpectacle affreux d'un Roi détrôné, proſcrit, condamné à mort, & exécuté ſur un échafaud par ſes propres Sujets. L'artiſan de cette odieuſe révolution, Cromwel, en prenant le titre de *Protecteur* de ſa Nation, l'opprimoit, renverſoit ſes loix fondamentales, aviliſſoit le Parlement, & gouvernoit en deſpote un Peuple qui ſe diſoit libre, & qui trembloit ſous la main de ce tyran. Cromwel, tout-puiſſant en Angleterre, envoya ſes Ambaſſadeurs dans toutes les Cours de l'Europe: il eut la ſatisfaction de voir les Souverains traiter avec lui, & recon-

noître les titres & l'autorité qu'il avoit uſurpés. Chriſtine fut une des premieres à faire alliance avec le Protecteur, conſultant en cela le bien de ſa nation. Elle écrivit à Charles II, Roi d'Angleterre, qui s'étoit réfugié en France, & qui demandoit ſon appui : » C'eſt l'injure du tems qui rend vos » maux incurables, & je m'eſtime » malheureuſe de n'y pouvoir appor- » ter aucun remede. Vous aurez ſans » doute la bonté de ſouffrir que vos » amis aient ſoin de leurs intérêts, » lorſqu'ils ſe jugent inutiles aux vô- » tres. » Son exemple fut imité par les principales Puiſſances.

Le Comte Montécuculi, Ambaſſadeur de l'Empire, & Pimentelli, Ambaſſadeur d'Eſpagne, étoient alors dans le plus grand crédit. Ce dernier fit agir la Reine auprès des Electeurs, & parvint à faire déclarer Roi des

Romains le fils de l'Empereur Ferdinand III. Montécuculi fut honoré par Chriſtine de l'Ordre d'*Amarante*, que cette Souveraine venoit d'établir après une fête galante, où la Cour repréſentoit l'Olympe, & dans laquelle Chriſtine prit le nom d'*Amarante* ou d'immortelle. La Reine s'étant aſſiſe ſur un trône, fit approcher les Chevaliers & Chevalieres qui furent deſtinés à recevoir cet Ordre ; elle leur fit prêter ſerment, & leur donna enſuite un manteau d'armoiſin, avec la marque de l'Ordre, enrichie d'or & de pierreries. C'étoit un chiffre brodé en or, orné de diamans, figurant deux A renverſés l'un dans l'autre, au milieu d'une couronne de lauriers, entourée d'un ruban ſur lequel étoit écrit *Dolce nella memoria.* Les Chevaliers porterent auſſi au cou la marque de l'Ordre, enrichie de diamans, & ſuſ-

pendue à un ruban cramoiſi. Un des principaux engagemens que les Chevaliers contracterent fut de ne point ſe marier, s'ils étoient garçons; & ceux qui étoient mariés firent ſerment de ne pas prendre de femme, s'ils devenoient veufs.

Chriſtine ne ſupportoit plus qu'avec peine le poids de la Couronne, depuis le moment qu'elle avoit réſolu de la quitter. Elle deſiroit la vie privée comme un état libre qui pouvoit ſeul la rendre heureuſe. Les affaires du Gouvernement la fatiguoient par leur uniformité. Elle s'écrioit, en voyant venir ſes Miniſtres : *Eh ! n'entendrai-je donc toujours que la même choſe ?* Une autre fois, comme elle apperçut deux de ſes Secrétaires qui lui apportoient des dépêches à ſigner, elle dit au Prince héréditaire avec qui elle converſoit : *Quand me débarraſſerez-vous de* 1654.

ces gens-là ? ils ſont pour moi le diable.
Son eſprit accoutumé à parcourir toute l'étendue des Sciences, ou à voltiger ſur les fleurs de la Littérature, ne s'occupoit des ſoins de l'adminiſtration qu'avec dedain & qu'avec ennui. Elle étoit plus touchée des embarras & des inquiétudes inſéparables de la Royauté, qu'elle n'étoit ſenſible aux honneurs qui l'accompagnent. Son propre pays lui paroiſſoit un ſéjour triſte & un climat trop rigoureux, pour ſervir d'aſyle aux Beaux Arts. Elle vouloit vivre pour elle-même, loin des affaires & des viciſſitudes de la fortune, dans une contrée délicieuſe. A ce dégoût naturel ſe joignoient encore des raiſons de politique & même de néceſſité. La gloire du regne de Chriſtine étoit à ſon comble ; elle ne pouvoit plus l'augmenter, au contraire tout lui annonçoit une

décadence prochaine. Ses finances étoient épuiſées ; la Nation deſiroit un Roi, & elle ne vouloit point ſe marier, ni partager ſon pouvoir. Les différens Ordres de l'Etat faiſoient toujours effort pour s'aggrandir aux dépens de l'autorité ſouveraine. Les Nations ennemies ou rivales de la Suede vouloient encore reprendre les armes. Elle étoit d'ailleurs dans le ſentiment que les femmes ne devroient jamais régner. » J'en ſuis ſi perſua-
» dée [dit-elle dans les Mémoires
» de ſa vie] que j'aurois ôté le droit
» de ſucceſſion au trône à mes filles,
» ſi je me fuſſe mariée : car j'au-
» rois ſans doute plus aimé mon
» Royaume que mes enfans ; & c'eſt
» le trahir que de permettre que la
» couronne paſſe aux filles. Je dois
» être crue, d'autant plus que je parle
» contre mon propre intérêt. Mais je

» fais profeſſion de dire la vérité à
» mes dépens... Il eſt preſqu'impoſ-
» ſible qu'une femme ſe puiſſe ac-
» quitter dignement des devoirs du
» trône, ſoit qu'elle gouverne pour
» elle-même ou pour ſon pupile. L'i-
» gnorance des femmes, la foibleſſe
» de leur ame, de leur corps & de
» leur eſprit, les rendent incapables
» de régner. Ma propre expérience
» m'a bien appris que le défaut du
» ſexe eſt le plus grand des défauts. »
Cependant ſon exemple & les Gouvernemens ſi célebres d'Eliſabeth en Angleterre, de Catherine en Ruſſie, & pour citer des regnes plus illuſtres qui nous ſont préſens, ceux de l'Impératrice Eliſabeth Petrowna, & de l'Impératrice Reine de Hongrie, ne dépoſent-ils point contre ces réflexions.

Enfin Chriſtine regardoit comme le

dernier degré de l'héroïſme, de quitter un trône dans l'âge de l'ambition & des paſſions, pour ſe livrer entiérement à la recherche de la vérité. M. Chanut qui avoit été le premier confident de ſon deſſein, apprenant qu'elle vouloit l'exécuter, tâcha encore de l'en détourner ; mais la Reine daigna lui expoſer les motifs qui l'affermiſſoient dans ſa réſolution. Elle lui écrivit la lettre ſuivante, qu'on peut regarder comme un Manifeſte, où cette Reine épanche ſon ame, & où elle donne la juſtification de ſa conduite. C'eſt un morceau trop curieux & trop important pour en rien retrancher ici.

» Je vous ai rendu compte autrefois, » dit-elle, des raiſons qui m'ont obli» gée de perſévérer dans le deſſein » de mon abdication. Vous ſavez que » cette fantaiſie m'a beaucoup occu» pée, & que ce n'eſt qu'après y avoir

» réfléchi huit ans, que je me ſuis
» réſolue de l'exécuter. Il y en a pour
» le moins cinq que je vous ai com-
» muniqué cette réſolution, & je vis
» alors que c'étoit votre pure affec-
» tion & l'intérêt ſeul que vous pre-
» niez en ma fortune, qui vous obli-
» gerent à me réſiſter, malgré les rai-
» ſons que vous ne pouviez condam-
» ner, quelque peine que vous priſ-
» ſiez pour m'en diſſuader. J'avois
» plaiſir de voir que vous ne trou-
» viez rien dans cette penſée qui fût
» indigne de moi. Vous ſavez ce que
» je vous ai dit ſur ce ſujet la der-
» niere fois que j'eus la ſatisfaction
» de vous entretenir. Dans l'eſpace
» d'un ſi long tems, tous les incidens
» ne m'ont jamais fait changer. J'ai
» réglé toutes mes actions ſur ce
» but, & je les ai conduites à cette
» fin, ſans balancer à cette heure que

» je

» je ſuis près d'achever mon rôle, pour
» me retirer derriere le théatre. Il
» eſt mal aiſé que ce qu'il y a de fort,
» de mâle, de vigoureux, puiſſe plai-
» re. Je permets à chacun d'en juger
» ſelon ſon génie. Je ne puis ôter
» cette liberté, & je ne le voudrois
» pas même, quand il ſeroit en mon
» pouvoir. Je ſais qu'il y en aura peu
» qui me jugeront favorablement, &
» je m'aſſure que vous ſerez de ce
» nombre. Le reſte des hommes igno-
» re mes raiſons, & connoît peu ou
» mal mon caractere & mon humeur,
» puiſque je ne me ſuis jamais décla-
» rée à perſonne qu'à vous & à un au-
» tre ami, qui a l'ame aſſez grande &
» belle pour en juger de même que
» vous. *Sufficit unus, ſufficit nullus.*
» Je mépriſe le reſte, & je ferois
» honneur à celui de la troupe que j'eſ-
» timerois aſſez ridicule pour m'en

» divertir. Ceux qui examineront
» cette action ſelon les maximes com-
» munes des hommes, la blâmeront
» ſans doute : mais je ne prendrai ja-
» mais la peine de faire mon apolo-
» gie ; & dans le grand loiſir que je
» me prépare, je ne ſerai jamais aſſez
» oiſive pour me ſouvenir d'eux. Je
» l'emploierai à examiner ma vie paſ-
» ſée, & à corriger mes erreurs, ſans
» m'en étonner, ni m'en repentir.
» Que je goûterai de charmes à me
» ſouvenir avec joie d'avoir fait du
» bien aux hommes, & d'avoir puni
» ſans pitié ceux qui le méritoient !
» J'aurai la douce conſolation de n'a-
» voir rendu perſonne criminel, qui
» ne le fût, & d'avoir épargné ceux
» même qui l'étoient. J'ai préféré le
» ſalut de l'Etat à toute autre conſi-
» dération ; j'ai tout ſacrifié à ſes in-
» térêts, & je n'ai rien à me reprocher

» dans mon adminiſtration. J'ai poſ-
» ſédé ſans ambition & ſans faſte ; je
» quitte tout avec facilité & ſans re-
» gret. Après cela, ne craignez pas
» pour moi. Je ſuis en ſûreté, & mon
» bonheur n'eſt pas au pouvoir de la
» fortune. Je ſuis & ſerai heureuſe,
» quoi qu'il puiſſe arriver. »

Sum tamen, ô Superi, felix; nullique poteſtas
Hoc auferre Deo.

Lucain.

» Oui, je le ſuis plus que perſonne,
» & je le ſerai toujours ; je n'appré-
» hende point cette Providence dont
» vous me parlez. *Omina ſunt propi-*
» *tia.* Soit qu'elle veuille prendre la
» peine de régler mes affaires, je me
» ſoumets aveuglément à ſes volon-
» tés ; ſoit qu'elle me laiſſe la con-
» duite de moi-même, j'emploierai
» ce qu'elle m'a donné de facultés
» dans l'ame & dans l'entendement,

» pour me rendre heureuſe; & je le
» ſerai toujours, tant que je ſerai per-
» ſuadée que je ne dois rien crain-
» dre, ni des hommes, ni de Dieu.
» J'emploierai ce qui me reſte de vie
» à me familiariſer avec ces penſées,
» à me fortifier l'ame, & à regarder
» du port le tourment de ceux qui
» ſont agités dans la vie par les ora-
» ges qu'on eſſuie, faute d'avoir ap-
» pliqué l'eſprit à ces vérités. Mon
» état eſt digne d'envie, & toute la
» terre ſeroit jalouſe de mon bon-
» heur, s'il lui étoit entierement
» connu. Vous m'aimez pourtant aſ-
» ſez pour ne me l'envier pas; &
» je le mérite, puiſque j'ai l'ingé-
» nuité de confeſſer que je tiens une
» partie de ces ſentimens de vous;
» je les ai pris dans vos entretiens,
» & j'eſpere de les cultiver un jour
» avec vous dans mon loiſir. Je m'aſ-

» ſure que vous ne me manquerez
» pas de parole, & que vous ne ceſ-
» ſerez, dans ce changement, d'être
» mon ami, puiſque je ne quitte
» rien de ce qui eſt digne de votre eſ-
» time. Je vous conſerverai, en quel-
» qu'état que je ſois, mon amitié; &
» vous verrez qu'aucun changement
» ne peut ſurvenir qui puiſſe altérer
» les ſentimens dont je fais gloire. »

Chriſtine avoit des ménagemens à garder vis-à-vis du Sénat, afin de ne point éprouver d'oppoſition dans le deſſein, qu'elle méditoit en abdiquant, de ſe faire aſſigner des revenus conſidérables ſur des pays dont elle vouloit encore retenir la ſouveraineté, quoiqu'elle ſe retirât hors du Royaume. C'eſt pourquoi, avant que de rien déclarer de ſon projet, elle augmenta le nombre des Sénateurs, & éleva en dignité ceux qu'elle con-

noiſſoit dévoués à ſes intérêts ; elle fit tranſporter à Gothenbourg ſa bibliotheque, ſes tableaux, ſes ſtatues, & tout ce que ſon goût pour les Arts lui avoit fait raſſembler à grands frais, de toutes les contrées du monde. Les Suédois ne ſe virent point ſans chagrin, dépouiller de ces richeſſes de l'induſtrie, pour leſquelles celles de l'Etat avoient été épuiſées ; mais ils n'oſerent réſiſter à ſes intentions, dans la crainte d'irriter cette Reine, qu'ils aimoient & qu'ils craignoient de perdre. Cependant Chriſtine fit aſſembler les Sénateurs dans la ville d'Upſal, elle vint au milieu de l'aſſemblée, & déclara qu'elle vouloit convoquer les Etats Généraux, pour conſommer enfin le projet irrévocable qu'elle avoit formé depuis pluſieurs années, d'abdiquer la Couronne, & de la remettre au Prince

Charles Guſtave. Elle ajouta que ce n'étoit point une affaire qu'elle mettoit en délibération, & qu'elle leur ordonnoit, comme leur Reine, d'obéir, & de ne point lui faire de repréſentations à cet égard. Le Sénat fit, malgré ſes ordres, de nouvelles inſtances, & députa pluſieurs fois, auprès d'elle, pour la ſupplier de ne point abandonner un peuple dont elle avoit fait, durant ſon regne, les délices & la gloire. Oxenſtiern vint auſſi lui préſenter au nom de tous les Ordres de l'Etat, un Mémoire où il peſa les raiſons qui devoient l'engager à ne point deſcendre du trône; & il oſa lui prédire qu'elle regretteroit un jour, mais lorſqu'il ne ſeroit plus tems, de s'être dépouillée de la Souveraineté. Charles Guſtave unit pareillement ſa voix à celle de toute la Nation, repréſentant à cette Reine

qu'elle étoit comptable envers la Patrie des talens & des qualités éminentes dont elle étoit douée pour le bonheur de ſon peuple, & que ce ſeroit un crime à elle de les renfermer dans le cercle étroit de la vie privée. Chriſtine, pour toute réponſe, preſſa encore plus vivement l'éxécution de ſon deſſein; elle traita avec le Prince Charles Guſtave, des conditions qu'elle vouloit mettre à ſa retraite; elle demandoit deux cens quarante mille rixdales de revenu, aſſignées ſur des fonds qui ne pourroient être aliénés. Elle deſiroit d'avoir des terres en pleine ſouveraineté, avec liberté de les engager & de les vendre, pourvu que ce fût à des Suédois. Elle vouloit faire ſubſtituer la Couronne, en cas que le Prince Palatin mourût ſans enfans, au Comte de Tott, ſon favori, courtiſan aima-

ble, qui tiroit ſon origine d'Eric XIV, Roi de Suede. Elle tenta de lui conférer la qualité de Duc, & propoſa en même tems d'honorer de cette dignité le Comte de Brahé, premier Sénateur, & le Grand Chancelier Axel Oxenſtiern. Mais ces deux derniers comprirent bien que la Reine vouloit, en les aſſociant à ſon favori, colorer & cimenter d'autant plus l'agrandiſſement du Comte de Tott. Ils refuſerent d'accepter un titre qui n'avoit été donné en Suede, qu'aux fils de Roi, & qui deviendroit onéreux à la Nation. » C'eſt, dirent-ils, à nos ver-
» tus & à nos ſervices de nous éle-
» ver au-deſſus des autres citoyens ;
» voilà les ſeuls honneurs que nous
» ambitionnons pour nous & pour
» nos deſcendans. »

Chriſtine ſe rendit à Nicoping, pour prendre congé de la Reine ſa

mere. Elle fit venir le Prince de Suede, & en ſa préſence, & devant les perſonnes de ſa Cour, elle lui dit : » Je » vais me démettre de mon Gouver- » nement ; mais conſolez-vous : ſi » vous perdez une fille, vous re- » couvrez un fils qui ſera Roi, & » qui aura pour vous tout le reſpect » & tous les ſoins que vous pouvez » deſirer. » Elle fit ſes adieux avec fermeté ; mais la Reine Mere fondit en larmes, & les témoins de ce ſpectacle attendriſſant partagerent ſa douleur.

Cependant le terme annoncé pour la Diete, étoit arrivé, les Etats s'aſſemblerent dans la ville d'Upſal le 21 de Mai. Les Ambaſſadeurs & les Miniſtres Etrangers y furent invités. La Reine vint elle-même haranguer l'Aſſemblée ; elle lui dit : » Il y a dix » ans que je gouverne, j'ai tout ſa-

» crifié aux intérêts de la Nation, je
» n'ai épargné ni ſoins, ni veilles,
» pour lui procurer le repos dont elle
» jouit au-dedans & au dehors du
» Royaume. Je demande pour toute
» reconnoiſſance de mes travaux, vo-
» tre conſentement à mon abdication;
» je l'ai abſolument réſolue, & nulle
» conſidération, nulle puiſſance ne
» pourront m'en détourner. Le Prin-
» ce, que vous avez déja reconnu
» pour mon ſucceſſeur, eſt digne du
» trône par ſes qualités & par ſa ca-
» pacité. C'eſt à un tel Roi qu'il ap-
» partient de gouverner la Suede
» guerriere; je ſuis aſſez généreuſe,
» pour faire ce préſent à ma Patrie;
» & elle doit mettre au-deſſus de tous
» mes ſervices le ſacrifice que je lui
» fais en ce moment ». La Reine fit
remettre à chacun des Ordres du
Royaume un écrit qui renfermoit dans

le plus grand détail les motifs de ſon abdication. Les Etats voulurent inſiſter pour la faire changer de réſolution ; mais Chriſtine répondit : *Quand vous auriez encore une Couronne à me préſenter, je ne continuerai pas mon adminiſtration au-delà du tems que j'ai fixé.* Il fallut donc conſentir qu'elle réſignât le ſceptre au Prince Charles Guſtave : on lui céda, à titre d'appanage les Iſles d'Oelande, de Gothlande & d'Oeſel, Wollin, Uſedom, la ville & le Château de Wolgaſt, avec pluſieurs terres en Poméranie, & dans le Mecklembourg ; ce qui tout enſemble pouvoit produire deux cens quarante mille rixdales de revenu ; on ne conſentit point à lui accorder la ſouveraineté de ces pays, parcequ'il étoit contre l'intérêt de l'Etat, que Chriſtine pût un jour en donner la poſſeſſion à des étrangers.

Le Sénat demandoit que la Reine fût tenue de fixer ſon ſéjour en Suede; mais le Prince Charles Guſtave repréſenta qu'elle achetoit ſa liberté à un trop haut prix, pour être gênée: il étoit d'ailleurs de l'intérêt du nouveau Roi & de la Suede, que Chriſtine s'éloignât, afin qu'elle ne fût point à portée de ſe faire un parti, & d'exciter des troubles, ſi jamais elle devenoit mécontente du Gouvernement, ou qu'elle voulût remonter ſur le trône. Chriſtine, ſur le point d'abdiquer, fit un coup d'autorité qui étonna la Suede. Elle donna ordre au Réſident de Portugal de ſortir de ſes Etats, traitant le Duc de Bragance, dont il étoit le miniſtre, d'uſurpateur d'un Royaume qui appartenoit à Philippe IV, Roi d'Eſpagne. La Reine n'avoit communiqué cette affaire à aucun des Sénateurs. Cependant,

ayant admis à ſon Couronnement les Miniſtres de Portugal, ayant même contracté alliance avec Jean IV, Roi de cette contrée ; il ſembloit qu'elle ne pouvoit aller contre ſon propre témoignage. Le Prince Charles & les Sénateurs firent dire ſecrétement au Réſident de Portugal, de demeurer à Stokholm, & qu'on lui donneroit toute ſatisfaction, après que Chriſtine auroit abdiqué. Cette Souveraine avoit cherché à plaire par cette action au Roi d'Eſpagne, ayant pris d'abord la réſolution d'aller demeurer dans ſes Etats de Flandres. Enfin le jour tant deſiré de Chriſtine, & ſi appréhendé de toute la Suede, le jour de l'abdication arriva le 16 Juin 1654. La Reine entra vers les ſept heures du matin, au Sénat, avec le Prince héréditaire ; elle fit lire l'acte de ſa démiſſion, & le ſigna. Elle renonça

pour toujours, tant pour elle, que pour ſa poſtérité, à ſes droits ſur la couronne de Suede, & les céda avec toutes ſes prétentions au Prince Charles Guſtave, ſon couſin; elle l'établit ſon ſucceſſeur, à condition qu'il la maintiendroit, ſa vie durant, dans la poſſeſſion des terres qui lui étoient données à titre d'appanage: elle ſtatua qu'elle pourroit, quant à ce qui concernoit ſa perſonne, faire tout ce que bon lui ſembleroit, ſans être obligée à aucun acte de ſujetion ni d'obéiſſance, & ſans être tenue de rendre compte qu'à Dieu ſeul, tant de ſes actions & de ſa conduite paſſée, que de ce qu'elle pourroit entreprendre après ſon abdication; promettant néanmoins qu'elle ne feroit jamais rien qui pût être préjudiciable au bien de l'Etat. Enfin elle ſe réſerva plein pouvoir & une entiere juriſdic-

tion ſur ſes Commençaux & ſur les domeſtiques de ſa maiſon. Le Prince héréditaire aſſura en particulier à Chriſtine la poſſeſſion & la jouiſſance du revenu de toutes les terres qu'elle s'étoit réſervées. Il s'engagea à la maintenir dans tous ſes droits, & proteſta qu'il ne ceſſeroit de reconnoître toute ſa vie ſes bienfaits, & d'avoir en vue ſes intérêts.

Après la lecture & la ſignature de ces actes, les Grands Officiers de Suede revêtirent Chriſtine de ſes habits royaux, & lui mirent la couronne ſur la tête. Elle prit en ſa main droite le ſceptre, & en ſa main gauche le globe d'or : le Grand Maréchal & le Grand Tréſorier porterent devant elle l'épée & la clef d'or. La Reine s'avança avec cette pompe de la Souveraineté, dans a grande ſalle du Château, où tous es Ordres du Royaume, les Miniſ-

tres des Princes Etrangers & les Dames de la Cour étoient aſſemblés. Elle monta ſur une eſtrade élevée de trois degrés, & s'aſſit ſur un ſiege d'argent maſſif. Son Grand Chambellan & ſon Capitaine des Gardes étoient derriere elle ; le Prince héréditaire étoit aſſis ſur un fauteuil, à la droite du trône, mais hors de l'eſtrade.

Tout étant ainſi diſpoſé, un Sénateur lut à haute voix la démiſſion par laquelle Chriſtine abdiquoit la Couronne, & déchargeoit les peuples du ſerment de fidélité envers elle. Il remit cet acte au Prince Charles Guſtave. Enſuite le même Sénateur fit lecture de l'engagement par lequel le Prince s'obligeoit de maintenir Chriſtine dans la poſſeſſion des droits & des revenus qu'elle s'étoit réſervés, & il porta cet acte à la Reine.

Alors les Grands Officiers du Royaume s'approcherent du trône, pour recevoir de Chriſtine les ornemens royaux, & les dépoſerent ſur une table qui étoit à main gauche & hors de l'eſtrade. On obſerva que le Comte Pierre Brahé, Drotſet de Suede, ne voulut point enlever la couronne de deſſus la tête de la Reine, & qu'elle fut obligée de l'ôter elle-même. Quand ces cérémonies furent achevées, Chriſtine, en deshabillé de ſatin blanc, s'avança ſur le bord du trône, & parla, durant une demi-heure, avec autant d'éloquence que de fermeté. Elle rappella tous les événemens de ſon regne, elle traça le plan de ſon adminiſtration dans les tems les plus difficiles, & fit valoir avec beaucoup d'art les ſoins & les travaux qu'elle avoit employés pour la gloire & le bonheur de la Nation. Elle n'omit

point les obligations que la Suede avoit eues au feu Roi Guſtave Adolphe, ſon pere, & elle s'étendit beaucoup ſur les qualités du Prince, ſon ſucceſſeur, qui promettoit à la Nation un regne auſſi heureux que floriſſant. Une partie des ſpectateurs fut attendrie juſqu'aux larmes à la vue d'une Reine, qui leur paroiſſoit plus que jamais digne du trône qu'elle quittoit avec tant de conſtance à la fleur de ſon âge. Pluſieurs ſe jetterent ſur ſon manteau royal, & le déchirerent, voulant conſerver quelque choſe de cette Souveraine bien-aimée. Le Grand Chancelier Oxenſtiern refuſa de faire aucune des fonctions de ſa place, afin de ne point paroître approuver l'abdication de Chriſtine. » Je me ſuis » obligé par ſerment, dit ce Miniſ- » tre, envers Guſtave Adolphe, mon- » Roi, à faire paſſer & à maintenir

» la couronne ſur la tête de Chriſ-
» tine ſa fille : ce ſeroit un crime &
» une trahiſon de ma part de concou-
» rir en aucune façon à un acte qui
» doit l'exclure de la Royauté. » Le Sénateur Schering Roſenhave le repréſenta dans cette cérémonie ; il harangua la Reine au nom des Etats, & lorſqu'il eut ceſſé de parler, Chriſtine deſcendit de ſon trône, & préſenta ſa main à baiſer aux Chefs des quatre Ordres. Le Lord Whitelock, Ambaſſadeur d'Angleterre, qui étoit préſent aux cérémonies de l'abdication, rapporte que, quand le Land-Maréchal & les Orateurs des trois premiers Ordres eurent achevé leur diſcours, l'Orateur des Payſans s'approcha, ſans prononcer un ſeul mot, prit la main de la Reine, la ſecoua, & la tenant à genoux, la baiſa trois à quatre fois, pleurant & eſſuyant ſes

larmes avec ſon mouchoir. Puis il ſe releva, & tournant le dos à la Reine, il ſe retira auſſi bruſquement qu'il étoit venu. » Pouvoit-il, dit cet Am-
» baſſadeur, exprimer plus naïve-
» ment, plus franchement, ſon af-
» fection & l'amour de ceux qu'il
» repréſentoit! C'étoit en effet, ajoute
» le Lord Whitelock, une ſcene tou-
» chante, étrange, unique, de voir
» la premiere Dame de la Nation,
» une jeune Dame au milieu de per-
» ſonnages auſſi nobles & auſſi gra-
» ves, aſſemblés au nombre de plus
» de mille, de l'entendre parler avec
» tant de grace, & leur faire une pro-
» poſition de cette nature. »

La Reine, après avoir entendu les Orateurs de tous les Ordres, s'avança du côté du Prince ſon ſucceſſeur, & lui adreſſa un diſcours majeſtueux & pathétique, auquel Charles Guſtave

répondit qu'il ne ceſſeroit d'être pénétré de la plus vive reconnoiſſance & qu'il n'oublieroit jamais le reſpect & les ſoins auxquels il étoit engagé par devoir & par inclination envers elle & les ſiens. Ce Prince harangua auſſi le Sénat & les différens Ordres du Royaume, & reçut d'eux les aſſurances de leur fidélité & de leur obéiſſance. Guſtave, ſuivant une remarque de Chriſtine, reçut à genoux la couronne des mains de la Reine, & ne la porta jamais en ſa préſence.

Chriſtine ordonna que le jour de ſon abdication fût célébré comme une fête publique. Elle fit rendre la liberté aux priſonniers & même aux criminels condamnés à mort. Le Prince Charles Guſtave fut le même jour couronné & proclamé Roi de Suede. Il fit, en conſéquence de ſon avéne-

ment, frapper une médaille dans laquelle il paroît assis, recevant la couronne de Christine, qui est représentée debout, & le nom de Dieu est tracé au milieu d'un cercle de rayons. La légende est *à Deo & Christinâ.* » Je » tiens la couronne de Dieu & de » Christine ». Cette médaille déplut aux Etats, qui prétendirent avoir nommé le nouveau Roi de leur propre mouvement & par un choix entierement libre, ayant seuls le droit d'élection. Christine se hâta de jouir de la liberté qu'elle avoit achetée par la perte d'une couronne. Elle partit après un grand festin, entre onze heures & minuit, de Stockholm, pour se rendre à Upsal; elle ne voulut pas même rester dans cette derniere ville, aussi-tôt après son abdication; & comme un de ses Officiers la prioit de ne point se presser, elle répondit:

» Mon rôle eſt joué, je ne veux point
» voir un autre régner en des lieux
» où j'étois Souveraine. »

Cependant elle avoit à ménager le peuple qui vouloit la retenir en Suede, & qui craignoit de voir tranſporter en d'autres pays ſes richeſſes & ſes revenus. C'eſt pourquoi elle prit une maiſon à Stockholm, & parut vouloir y faire ſa réſidence ; elle ne s'y arrêta que cinq jours. Une maladie qu'elle prétexta, & pour laquelle elle ſe fit ordonner les eaux de Spa, lui donna un motif pour ſortir du Royaume. On croyoit qu'elle vouloit aller en Allemagne par mer. Le Roi fit armer à Calmar douze vaiſſeaux de guerre pour l'eſcorter ; mais cette Princeſſe, qui avoit d'autres deſſeins, s'excuſa ſur l'inconſtance des vents, & ſe rendit à Halmſtadt, dans la province de Hallandie ; elle ſéjourna quatre

tre jours en cet endroit. Chriſtine paſſa enſuite à Collen. Ce fut là qu'elle fit ſa métamorphoſe, & dit en riant : *Je veux devenir homme.* Elle renvoya auſſi-tôt ſes femmes, & ne retint à ſon ſervice que quatre Gentilshommes, les Comtes Dohna & Steinberg, le Baron Soop, avec un autre Seigneur, qui tous ignoroient où ils alloient. Elle quitta les habits de ſon ſexe, s'habilla en jeune Seigneur, & prit le nom de fils du Comte de Dohna, pour voyager avec plus de liberté. Quand elle fut arrivée ſur la frontiere de Suede, à un petit ruiſſeau qui ſéparoit alors ce Royaume du Danemarck, elle deſcendit de voiture, & ſautant de l'autre côté, elle s'écria dans un tranſport de joie : *Enfin me voilà libre & hors de Suede, où j'eſpere ne retourner jamais.* Quelque précaution que prît Chriſtine pour n'être

point connue, la renommée excitée par la ſingularité de ſon caractere & de ſes actions, la précédoit & l'annonçoit. La Reine de Danemarck, ſachant que la fille de Guſtave, qui fuyoit avec tant d'ardeur un trône & ſa patrie, étoit dans ſes Etats, ſe déguiſa ſous les vêtemens d'une femme du commun, pour voir une Princeſſe ſi extraordinaire. Cette Reine vint à l'hôtellerie, où l'illuſtre Voyageuſe étoit logée, & elle eut le plaiſir de l'entretenir : on rapporte même que, portant ſa curioſité trop loin, elle n'eut pas lieu de s'applaudir d'une converſation dans laquelle Chriſtine expliqua avec franchiſe ſes ſentimens ſur la Cour de Danemarck. Le Roi Charles Guſtave avoit chargé un de ſes Officiers de conduire ſa bienfaictrice juſque ſur les frontieres de la Suede, & il lui fit encore offrir la cou-

tonne & ſa main ; mais Chriſtine répondit : Croit-on que je me repente déja d être libre & toute à moi : ma liberté vaut mieux que le plus brillant eſclavage. Charles aimoit en effet la fille de Guſtave, &, ſi l'on en croit ce qu'elle écrivit elle-même longtems après ſon abdication, ce Roi dit en préſence de pluſieurs perſonnes de qualité de l'un & de l'autre ſexe : » Chriſtine m'a fait Roi, elle m'a » donné une femme, mais je ſerai » malheureux toute ma vie, puiſ- » qu'elle m'a refuſé la gloire de la » poſſéder. Rien ne peut me conſo- » ler. » Cette Princeſſe s'empreſſa de donner elle-même la nouvelle de ſon abdication au Prince de Condé. C'étoit un acte d'héroïſme, par lequel elle prétendoit mériter d'autant plus l'admiration de ſon héros. » Je mets, » lui manda cette Princeſſe, toute

» ma gloire à votre approbation, &
» je me tiens autant honorée par vo-
» tre eſtime que par la couronne que
» j'ai portée ; ſi, après l'avoir don-
» née, vous ne m'en jugez pas moins
» digne, j'avouerai que le repos que
» j'ai tant ſouhaité, me coûte cher ;
» mais je ne me repentirai point de
» l'avoir acheté à ce prix, & je ne
» ternirai jamais par un lâche repen-
» tir, une action qui m'a ſemblé ſi
» belle. »

Chriſtine, avant que de quitter la couronne, avoit envoyé ſon portrait à l'Académie Françoiſe : elle écrivit à cette illuſtre Compagnie pour la remercier de l'accueil fait à ſon préſent ; elle ajouta » J'ai toujours eu pour
» vous une eſtime particuliere, par-
» ceque j'en ai toujours eu pour la
» vertu ; & je ne doute point que
» vous ne m'aimiez dans la ſolitude,

» comme vous m'avez aimée ſur le
» trône. Les Belles Lettres que je pré-
» tends y cultiver en repos & avec
» le loiſir que je me réſerve, m'o-
» bligent même de croire que vous
» m'y ferez part quelquefois de vos
» Ouvrages, puiſqu'ils ſont dignes
» de la réputation où vous êtes, &
» qu'ils ſont preſque tous écrits dans
» votre Langue, qui ſera la princi-
» pale de mon déſert. »

Elle envoya au célebre Gaſſendi une médaille pendante à une chaîne d'or, & lui aſſura une penſion annuelle : elle faiſoit ſa plus chere occupation d'honorer le mérite & d'encourager les talens.

L'abdication de Chriſtine ſera toujours un problême difficile à réſoudre. Il eſt en effet unique & bien étonnant de voir une jeune Reine adorée de ſon peuple, admirée de toutes les Na-

tions, tenir avec ſageſſe les rênes du Gouvernement, préſider aſſiduement à la tête de ſon Conſeil, faire briller toutes les qualités d'un Miniſtre conſommé dans les affaires; de la voir ornée des lauriers de la victoire, triomphante de tous ſes ennemis, l'arbitre de la Paix, & la bienfaictrice des principales Nations de l'Europe, de la voir enfin renoncer volontairement, & malgré les inſtances réitérées de tous les Ordres de l'Etat, à un Royaume agrandi par le ſuccès de ſes armes, & embelli par ſes ſoins de l'éclat des Sciences & des Arts. Jamais la Suede n'avoit joui d'un regne auſſi heureux & auſſi beau. Cette Reine fit fleurir le commerce de mer, elle excita l'induſtrie, & réveilla le génie de ſes Sujets; elle donna aux loix une nouvelle vigueur, elle honora le mérite & la vertu, & l'on

peut dire qu'elle traça le modele d'une adminiſtration parfaite. Son eſprit, exercé de bonne heure par des études profondes & difficiles, ſe jouoit en quelque ſorte des affaires, & loin d'en être accablé, il y trouvoit une uniformité qui fut la principale cauſe de ſes ennuis & de ſes dégoûts. M. Chanut, Ambaſſadeur de France à la Cour de Suede, qui a été un des principaux confidents de Chriſtine, &, comme elle s'exprime elle-même, un de ſes amis, a donné le portrait de cette Reine, qui eſt ſans doute reſſemblant & dont on ſera peut-être curieux de voir ici les principaux traits. » Chriſtine étoit d'une taille au-
» deſſous de la médiocre; elle avoit le
» front large, le nez aquilin, les yeux
» grands & vifs, le regard fort doux,
» une voix forte, un caractere mâle
» dans la figure, & une phyſionomie

» qui changeoit, ſuivant les différen-
» tes affections de ſon ame ; elle ſe
» chauſſoit comme les hommes, elle
» n'aimoit point la parure, elle ſe cou-
» vroit ſouvent la tête d'un chapeau or-
» né de plumes, elle préféroit l'habit
» d'Amazone à celui de ſon ſexe. Chri-
» ſtine dormoit peu, elle aimoit beau-
» coup l'exercice, juſqu'à paſſer dix
» heures de ſuite à la chaſſe, expoſée
» à toutes les injures de l'air, ſuppor-
» tant également la pluie, le froid ou
» le chaud. Elle étoit fort adroite, &
» ſe plaiſoit beaucoup à manier un
» cheval ; ſon cœur s'élançoit vers la
» gloire qui étoit ſon élément. Elle
» avoit une très haute idée de la ver-
» tu, & elle en raiſonnoit à la maniere
» des Stoïciens. La diſcuſſion des ma-
» tieres problématiques l'amuſoit, &
» dans les matieres les plus intéreſ-
» ſantes de l'adminiſtration, comme

» dans celles de ſimple amuſement,
» elle ne déclaroit ſa penſée que lorſ-
» que les opinions de chacun étoient
» bien éclaircies. Elle embraſſoit avec
» une ardeur inconcevable tous les
» genres de connoiſſances. Elle étu-
» dioit l'Hiſtoire, & tous les jours elle
» liſoit quelque choſe des Annales de
» Tacite, qu'elle appelloit *un Jeu d'é-*
» *checs*, pour faire entendre que cet
» Auteur donne beaucoup à penſer &
» à réfléchir. Cette Princeſſe diſoit
» qu'aucun événement n'étoit capable
» d'altérer la tranquillité de ſon eſ-
» prit, & que la mort même ne lui
» inſpiroit pas plus de crainte que le
» ſommeil. Infatigable dans le tra-
» vail, elle prenoit connoiſſance de
» toutes les affaires du Gouvernement.
» Les Ambaſſadeurs & les Miniſtres
» Etrangers traitoient toujours de
» leurs négociations avec cette Reine,

» & elle répondoit ſeule, ſouvent ſans
» ſe préparer, aux harangues qui lui
» étoient faites en public. »

Tant de talens pour gouverner auroient dû la fixer ſur le trône, où une ame grande & généreuſe peut être ſi utile au monde. Mais l'amour de la liberté entraînoit Chriſtine loin de ſon pays. Elle arriva à Hambourg, & s'arrêta, durant quelques jours, dans la maiſon de Texeira, riche Juif, qui avoit été ſon commiſſionnaire & ſon agent. Les Magiſtrats des lieux de ſon paſſage vinrent la complimenter. On lui rendoit encore les hommages de la Royauté. Elle viſita à Munſter le college des Jéſuites, elle aſſiſta au ſervice divin, & fit préſent à cette maiſon de cent ducats. Le bruit de ſon arrivée s'étant répandu parmi le peuple, la Reine ſortit le lendemain de grand matin; elle continua ſa route

par la Hollande, & s'arrêta à Anvers, chez un Négociant. Elle reprit, pendant ce ſéjour, ſes habits de femme, & reçut les viſites & les complimens des perſonnes les plus diſtinguées. Chriſtine fit une entrée pompeuſe à Bruxelles. L'Archiduc Leopold vint la voir avec le cérémonial dû à ſa naiſſance & à ſon rang. Le Prince de Condé demanda les mêmes honneurs pour ſon entrevue; mais la Reine les lui refuſa, & quelque deſir qu'elle eût d'entretenir ce Héros, elle s'arrêta ſur quelques formalités. Le Prince ſe gliſſa un jour parmi les Courtiſans qui rempliſſoient la chambre de cette Reine. *Il faut voir*, diſoit-il, *cette Princeſſe qui abandonne ſi facilement la Couronne pour laquelle nous autres nous combattons, & après laquelle nous courons tout le tems de notre vie, ſans pouvoir l'atteindre.* Il voyoit la con-

templer & n'être point connu. Mais Chriſtine fixa les yeux ſur lui, le remarqua au portrait qui lui en avoit été fait, & s'empreſſa de l'accueillir d'une maniere diſtinguée. Le Prince, ſe voyant découvert, ſe retira auſſitôt, & comme la Reine le reconduiſoit, il lui dit: *Madame, tout ou rien;* & ſortit. Ils ſe virent, quelques jours après, comme par occaſion; ils étoient mécontens l'un de l'autre, la converſation ſe paſſa froidement. L'illuſtre Suédoiſe s'écria, en abordant le Grand Condé, » Mon couſin, qui auroit cru, » il y a dix ans, que nous nous ſe» rions ainſi rencontrés, loin de notre » pays.

Cependant le Clergé & les différens Ordres de Suede craignoient que la fille de Guſtave n'eût deſſein de ſe fixer dans un Royaume étranger, & même de changer de religion. Ils char-

gerent le Comte de Tott de lui faire des repréſentations au nom de toute la Nation, & d'engager cette Princeſſe à retourner dans ſa Patrie, & à ne point s'éloigner des maximes du feu Roi, ſon pere, & de celles de l'Etat. Ce Seigneur lui remit en même tems des lettres pour les Cours Etrangeres. Chriſtine dédaigna ces recommandations, diſant que ſa naiſſance & ſon nom lui étoient des paſſe-ports ſuffiſans; & quant aux inquiétudes du Sénat & du peuple, elle répondit » que le trône étoit la ſeule place où » elle pouvoit paroître en Suede, & » que la Nation lui ayant permis d'en » deſcendre, elle ne pouvoit plus lui » preſcrire de ſéjour, ni gêner ſa li- » berté. D'ailleurs, ajouta-t-elle, les » Suédois ont un Roi dont la pru- » dence & la valeur ſont les garants » d'une adminiſtration auſſi glorieuſe.

» que ſage. J'ai fait le plus grand ſa-
» crifice à ma Patrie, je ne lui ſuis
» plus utile; je la prie de ne point
» troubler mes plaiſirs & mon re-
» pos. »

La Reine invita M. Chanut, Ambaſſadeur de France auprès des Etats Généraux, & Réſident à la Haye, de venir la trouver. Ce Miniſtre demanda l'agrément de ſon Roi, & obtint un paſſeport de l'Archiduc Leopold. Cette entrevue, dans laquelle Chriſtine ne cherchoit qu'à épancher ſon ame, & qu'à dévoiler à ſon ancien confident les projets qu'elle formoit pour ſa vie privée, parut aux yeux de l'Europe une démarche politique, & une négociation pour rétablir la paix entre la France & l'Eſpagne qui étoient en guerre. Les bruits que l'on prit dès-lors occaſion de répandre, ne plurent point à la Cour de France. M. Cha-

nut en eut des reproches, & il chercha à ſe juſtifier, en produiſant les lettres qu'il avoit écrites à la Reine, & celles qu'il en avoit reçues. Il engagea auſſi Chriſtine à faire connoître que leur converſation avoit roulé ſur des ſujets particuliers, & qui lui étoient perſonnels. Cette Princeſſe, en rendant hommage à la vérité, marqua, par occaſion, ſes préventions pour la Cour d'Eſpagne, & ne ménagea point la France; ce qui indiſpoſa cette puiſſance. Le Roi de Suede déſavoua ſon procédé & ſes ſentimens.

Chriſtine méditoit, depuis quelque tems, d'embraſſer la Religion Catholique Romaine. Antoine Macédo, Jéſuite, qui vint en Suede, à la ſuite de l'Ambaſſadeur de Portugal, fut le premier Auteur de ſon changement de Religion. Cette Reine, curieuſe d'apprendre, deſira de voir d'habiles

Théologiens, avec qui elle pût s'inſtruire plus particulierement. Macedo fut chargé en ſecret de lui faire venir de ſavans Miſſionnaires. Ce Jéſuite demanda ſon congé à l'Ambaſſadeur, ſous prétexte que l'air du climat étoit trop froid pour ſa ſanté; & comme il ne put l'obtenir, il prit la fuite. La Reine favoriſa ſon évaſion, ſoupçonnant quel en étoit le motif. Macedo vint à Rome, & fit députer, par le Général de ſon Ordre, les Peres François Malines & Paul Caſſati, qui ſe rendirent en Suede, & mirent Chriſtine dans la réſolution d'abjurer le Proteſtantiſme. Elle exécuta ſon deſſein à Bruxelles, le 24 Décembre, dans le cabinet de l'Archiduc, entre les mains du Pere Gueſines, Dominicain, & en préſence de pluſieurs Ambaſſadeurs & Miniſtres des Princes Catholiques. Cette cérémonie,

toute religieuſe, fut ſuivie par un contraſte ſingulier de réjouiſſances & de fêtes mondaines. Le Cardinal Mazarin fit complimenter cette Princeſſe, & envoya en même tems à Bruxelles des troupes de Comediens qui repréſenterent alternativement des pieces de théatre en pluſieurs Langues. Le bal, les parties de chaſſe, les tournois ſe ſuccéderent rapidement. Il ne paroît pas que Chriſtine mît beaucoup de dévotion dans un acte qui devoit l'occuper entierement. Elle écrivit dans le même tems de Bruxelles à la Comteſſe Ebba Sparre, une des femmes qu'elle eſtimoit & qu'elle aimoit le plus. » Je » reçois ici mille honneurs, & je » ſuis bien avec tout le monde, ex» cepté le Prince de Condé, que je » ne vois jamais qu'à la Comédie & » au Cours. Mes occupations ſont de » bien manger & de bien dormir,

» étudier un peu, cauſer, rire, voir
» les Comédies Françoiſes, Italien-
» nes, & paſſer le tems agréable-
» ment. Enfin je n'entends plus de
» ſermons, je mépriſe tous les Ora-
» teurs ; après ce que dit Salomon,
» tout le reſte n'eſt que ſottiſe ; car
» chacun doit vivre content, en man-
» geant, buvant & chantant. Adieu,
» belle, ſouvenez-vous de votre
» Chriſtine ».

Cette Reine penſoit fort librement ſur la Religion, comme ſa conduite & ſes diſcours le prouvent aſſez. Les Jéſuites de Louvain lui diſant un jour que, quand elle ſeroit Catholique, on la placeroit entre les Saintes, à-côté de Sainte Brigitte de Suede. » J'aime bien mieux, répondit-
» elle avec vivacité, qu'on me mette
» entre les ſages ». Il y a lieu de croire que Chriſtine fut principale-

ment excitée à ce changement, parcequ'elle vouloit fixer ſa demeure dans des pays Catholiques, & ſe ménager un aſyle auprès du Pape ou d'autres Souverains qui ſeroient portés à la dédommager des revenus que les Suédois, comme elle le prévoyoit ſans doute, ne voudroient & ne pourroient même point lui continuer.

Chriſtine écrivit au Roi de Suede pour lui rappeller ſes engagemens envers elle, le priant de faire agréer aux Etats ſa retraite dans les pays étrangers, comme étant utile ou du moins indifférente à la Nation. Ce fut auſſi ce qu'elle tâcha de perſuader au Comte de Brahé, premier Sénateur. Elle lui manda: » En l'état où » ſont les choſes, je crois qu'il eſt » de la bienſéance & du bien de mon » pays que je ſois abſente; & je m'i- » magine qu'il eſt néceſſaire, pour le

» commun repos de tous, que je ne
» me faſſe pas voir en un lieu où j'ai
» gouverné autrefois. »

Le plaiſir, l'amour des Arts, la liberté étoient les vrais motifs qui retenoient cette Princeſſe loin de ſon pays. Elle s'arrêta quelque tems à Bruxelles, où elle eut une cour nombreuſe, compoſée de Seigneurs aimables & de Savans qui accouroient de toutes parts lui rendre hommage, comme à leur Reine. Chriſtine invita Ménage à venir la voir, lui diſant qu'elle avoit fait la plus grande partie du chemin, & qu'elle croyoit mériter ſur-tout par ſon eſtime & ſon affection pour lui, qu'il fît les frais du voyage ; mais Ménage s'en excuſa. Les fêtes de Bruxelles furent interrompues par la nouvelle de la mort de la Reine Douairiere de Suede, mere de Chriſtine. La veuve de Guſ-

taye ne put voir ſa fille deſcendre du trône de ſes peres, ſans en concevoir un chagrin mortel, qui empoiſonna le reſte de ſes jours, & qui la précipita dans le tombeau. Chriſtine ſe retira pendant trois ſemaines à la campagne. Dans le même tems mourut le Grand Chancelier Axel Oxenſtiern. Sa fin fut, comme ſa vie, douce & paiſible. Il emporta avec lui les regrets, l'eſtime & la reconnoiſſance de ſa patrie, dont il avoit été longtems l'appui, l'oracle & la gloire. Ses dernieres paroles furent pour demander des nouvelles de Chriſtine ; il expira en » diſant : » Je lui ai prédit qu'elle ſe » repentiroit de ce qu'elle faiſoit : ... » mais. .. C'eſt pourtant la fille du » Grand Guſtave. »

Le moment du repentir prédit par le Grand Chancelier n'étoit pas encore arrivé. Chriſtine jouiſſoit avec

tranſport des premiers inſtans de ſa liberté. Elle ſe diſpoſa à faire le voyage d'Italie, méditant de faire ſon ſéjour à Rome dans le centre des Beaux-Arts, au milieu des merveilles de l'Antiquité, en un climat délicieux, où la nature ſe plaît à prodiguer ſes richeſſes. Chriſtine étoit ſurtout attirée dans cette belle Capitale, par le Cardinal Chigi, ſon admirateur, qui venoit d'être élevé ſur le Trône Pontifical, ſous le nom d'Alexandre VII. Chriſtine, en quittant Bruxelles, fit de magnifiques préſens à l'Archiduc Léopold & à pluſieurs Seigneurs de ſa Cour. Elle ſe mit en route avec un cortege nombreux. Lorſqu'elle paſſa par Auſbourg, on la conduiſit à l'Hôtel de Ville, & les Magiſtrats lui firent remarquer un endroit où Guſtave Adolphe s'étoit arrêté. La Reine reſta quelque tems en

ſilence, les yeux fixés, & répandit des larmes au ſouvenir de ſon pere. Elle renouvella publiquement & avec la plus grande ſolemnité, dans l'Egliſe Cathédrale d'Inſpruck, ſa profeſſion de la Religion Catholique Romaine. Le Pape lui envoya, pour recevoir ſa confeſſion, & faire les cérémonies uſitées en ſemblable occaſion, Lucas Holſtenius, Chanoine de Saint Pierre de Rome, premier Notaire Apoſtolique, & Gardien de la Bibliotheque du Vatican, ſavant Hambourgeois, qui s'étoit fait Catholique depuis peu de tems. L'abjuration de Chriſtine donna encore lieu à beaucoup de fêtes publiques; & l'après-midi même de cet acte religieux, il y eut une comédie à laquelle (ſi l'on en croit la Relation peu vraiſemblable de M. Chevreau) cette Reine aſſiſta, en diſant à ceux qui l'envi-

ronnoient, » Il eſt bien juſte que l'on » me donne ce ſoir la comédie, après » vous avoir moi-même donné une » farce ce matin ». La Reine ne fut cèrtainement pas ſi imprudente que de tourner en ridicule une action qu'elle avoit tant d'intérêt de faire regarder comme ſincere, par les avantages qu'elle en eſpéroit. Elle fit part de ſa converſion au Roi de Suede, & l'on ne peut rien lire de plus ſoumis que la lettre qu'elle écrivit alors au Pape. » J'ai montré à tout le mon- » de, lui dit cette Reine, que j'a- » vois abandonné avec la plus grande » joie un Royaume, où la vénéra- » tion pour Votre Sainteté eſt comp- » tée parmi les péchés irrémiſſibles ; » & j'ai mis à part tout reſpect hu- » main, pour vous faire connoître » que je préfere la gloire d'obéir à » Votre Sainteté, à celle de com-

» mander

» mander au reſte du monde.

Le Pape ne fut pas ingrat envers Chriſtine; il n'omit rien pour la récompenſer du ſacrifice qu'elle diſoit lui avoir fait. Le ſouverain Pontife ordonna des préparatifs conſidérables pour la recevoir avec tous les honneurs dûs à ſon rang. Cependant la Reine s'approchoit lentement de la Capitale d'Italie, étant arrêtée par les fêtes que ſa préſence excitoit dans tous les lieux de ſon paſſage. On lui éleva en pluſieurs endroits des arcs de triomphe, avec des inſcriptions à ſa louange. Elle fit ſon entrée dans les principales villes, à cheval & en habit d'Amazone. Son voyage fut un triomphe continuel. Chriſtine, appercevant la coupole de l'Egliſe de Lorette, fit pluſieurs ſignes de dévotion, & entra à pied dans la ville. Elle entendit la Grand'Meſſe, elle

déposa ensuite sur l'autel où étoit l'image de la Sainte Vierge, une couronne & un sceptre enrichis de pierres précieuses. Le Pape envoya au-devant de la Reine deux Cardinaux Légats *à latere*, avec un cortege nombreux & une suite considérable de carrosses. Christine arriva dans Rome le 19 de Décembre, sur les sept heures du soir, à la clarté d'une quantité infinie de flambeaux, au milieu des troupes de la Ville, & d'un peuple nombreux qui faisoit retentir l'air d'acclamations. Cette entrée fut réputée, malgré son éclat, être faite *incognito*. On se préparoit à une autre, où tout le cérémonial & la pompe la plus éclatante devoient être employés. Christine alla, en arrivant, saluer le Souverain Pontife, dont, après trois inclinations, elle baisa la mule & les mains. Cette entrevue fut très courte. Le lende-

main l'illuſtre Suédoiſe ſe fit conduire par le ſavant Lucas Holſtenius, à la Bibliotheque du Vatican, où elle s'arrêta à examiner ce qu'il y avoit de plus rare & de plus précieux. Elle rendit une nouvelle viſite au Pape, & en reçut une le même jour. Cependant le tems arrêté pour l'entrée ſolemnelle arriva. Chriſtine parut ſur un cheval blanc, habillée en Amazone, avec des plumes à ſon chapeau. Elle traverſa la Ville, & ſe rendit à l'Egliſe de Saint Pierre. Toutes les troupes étoient ſous les armes; ſon paſſage étoit orné d'arcs de triomphe, de tapiſſeries, de tableaux, de guirlandes & d'emblêmes, qui faiſoient alluſion au nom & aux actions de la Reine. Des grouppes de Muſiciens étoient diſtribués d'eſpace en eſpace, & jouoient des fanfares auxquelles répondoient de fréquentes

décharges d'artillerie. Les Dames Romaines, ſuperbement parées & couvertes de diamans, étoient rangées en amphithéatre. Chriſtine ſe voyoit honorée à la maniere des anciens Triomphateurs & des Empereurs Romains. Le Pape vouloit lui faire enviſager ſa victoire ſur l'erreur, comme une conquête plus glorieuſe qu'aucune qui eût jamais été remportée ſur les Nations guerrieres. Le Haut Clergé l'attendoit à la porte de l'Egliſe, & la conduiſit devant le grand Autel, & de-là à la Chapelle du Souverain Pontife, des mains de qui cette Princeſſe reçut le Sacrement de Confirmation, joignant à ſon nom de Chriſtine celui d'*Aleſſandra*. Elle communia enſuite avec les Cardinaux Diacres.

Les jours qui ſuivirent furent autant de fêtes pendant leſquelles Chri-

ſtine reçut les plus grands honneurs. On orna ſuperbement le Palais Farneſe, qui fut deſtiné pour ſa demeure. Le Pape & les Princes Romains lui envoyerent beaucoup de magnifiques équipages, & des préſens très riches. La Reine viſita les Egliſes & les plus célebres Communautés de Rome. Elle s'arrêta à conſiderer au College Urbain *de propagandâ fide*, la fameuſe Imprimerie de vingt-deux Langues; & elle vit ſortir de ſous preſſe, en huit Langues différentes, les vœux que l'on formoit pour ſa ſanté.

Cette Princeſſe ſe livra avec une nouvelle ardeur à ſon goût pour les Belles-Lettres, les Sciences & les Beaux-Arts. Elle invita les principaux de toutes les Académies de Rome, à s'aſſembler une fois par ſemaine, dans ſon palais. On liſoit 1656.

dans ces assemblées, des traités de morale & des pieces de poesie. Les séances se terminoient ordinairement par des concerts. Elle assista à différentes pieces dramatiques & à des opéra qui faisoient allusion aux événemens célebres de son regne, surtout au sacrifice qu'elle avoit fait de la couronne.

La conduite de Christine eut un grand nombre de Panégyristes, & encore plus de censeurs. On lui reprocha d'avoir abandonné la religion de ses peres, pour en embrasser une autre par légéreté & même par intérêt, sans paroître, dans sa nouvelle profession de foi, plus persuadée ou plus portée à suivre les engagemens de son abjuration, & à donner des signes de conversion. Son amour désordonné pour les Sciences & les Arts fut traité de foiblesse. On

lui fit un crime d'avoir renoncé au trône du Grand Guſtave, & principalement au pouvoir de faire du bien, & d'être utile à ſa patrie, pour aller errante & fugitive chez des Nations étrangeres, mandier en quelque ſorte la protection & les bienfaits des Souverains, & s'abaiſſer à recevoir d'eux ſa fortune & ſon état, lorſqu'elle étoit née leur égale. C'eſt acheter bien cher, diſoit-on, le vain plaiſir de voir les ruines de l'ancienne Rome, & les reſtes mutilés de l'induſtrie Greque & Romaine. Mais Chriſtine étoit encore dans l'ivreſſe des plaiſirs du changement, & dans l'admiration des merveilles que les Arts & la nature lui offroient de toutes parts. Elle étoit tous les jours occupée à viſiter les Académies, les Egliſes, à conſidérer les plus beaux édifices, à voir les collections des tableaux des grands Maî-

tres, à admirer les ſtatues antiques & les chefs-d'œuvre des Sculpteurs modernes. Elle s'arrêta à louer une *Verité*, morceau fameux du Cavalier Bernini, & s'écria pluſieurs fois, en examinant cette ſtatue, *ô la bella coſa!* Un Cardinal, qui étoit préſent, lui dit à cette occaſion » Madame, » on peut bien dire qu'aucun Souve- » rain n'aime la vérité autant que » que vous le faites paroître. *C'eſt*, répondit-elle, *que toutes les vérités ne ſont point de marbre.*

Le Cardinal Colonna fut un des plus aſſidus courtiſans de cette Reine. Il ne ſe laſſoit point de la voir & de la louer; il ne put même ſe défendre de l'aimer & de faire connoître ſa paſſion. Chriſtine tourna en ridicule ſon amant, & le Pape ordonna au Cardinal de ſe retirer, lui diſant que cette Princeſſe n'étoit pas venue à

Rome pour être ſcandaliſée. Preſque toute la cour de la Reine étoit compoſée d'Eſpagnols ; mais elle parut enſuite tourner ſon affection du côté des Italiens & des François, & choiſit parmi eux ſes Officiers. Les Eſpagnols, mécontens de cette préférence, laiſſerent éclater leur jalouſie, ils tinrent des diſcours peu reſpectueux ſur la conduite de Sa Majeſté. Chriſtine marqua ſon mécontentement, avec menace de ſe faire à elle-même ſatisfaction, ſi elle ne lui étoit pas rendue. Le Pape fut informé de toutes ces tracaſſeries, & y mit fin, en déclarant qu'il regarderoit comme des injures faites à lui-même les moindres offenſes dont la Reine pourroit ſe plaindre. On découvrit, vers ce même tems, un complot, qui menaçoit Rome d'une révolution. Les Conjurés, la plûpart Eſpagnols, ſi l'on en croit

l'Auteur de l'Eſpion Turc, vouloient mettre le feu à la ville, ſe ſaiſir de la perſonne de la Reine & de celle du Pape, & égorger l'Ambaſſadeur de Portugal. Pluſieurs des ſéditieux furent arrêtés & punis. Chriſtine eut une maladie que l'on attribua au chagrin qui fut la ſuite de ces troubles.

Le deſir de voir & d'apprendre étoit la paſſion dominante de notre célebre Amazone. Elle prit le prétexte d'une contagion qui ſe manifeſtoit à Rome, pour en ſortir & pour faire un voyage en France. Cependant la Suede étoit en guerre ouverte avec la Pologne; le Roi ſoutenoit la gloire de ſa couronne par l'éclat de ſes victoires; mais ces expéditions militaires abſorboient tous les fonds de l'Etat, & empêchoient que les revenus de la Reine lui fuſſent remis exactement. Le Sénat, les différents Ordres de

l'Etat, & ſur-tout le Clergé déclamoient contre ſon abſence & contre ſon changement de Religion. » Puiſ» que cette Princeſſe renonce à nous, » devons-nous, diſoient-ils, fournir à » ſes dépenſes ? » Chriſtine fut obligée » d'engager ſes bijoux pour 10000 ducats. Elle prit congé du Pape, reçut ſa bénédiction, & partit, promettant de revenir à Rome, qu'elle regardoit comme ſa nouvelle Patrie. La Reine monta à cheval, & ſe rendit à *Civita Vecchia*, accompagnée de pluſieurs Cardinaux & d'un cortege brillant. Elle s'embarqua ſur une galere que le Pape avoit fait préparer, & qui fut ſuivie de trois autres petits bâtimens. On ne lui permit point de s'arrêter à Gênes avec ſon monde, parceque le bruit s'étoit répandu que la peſte étoit dans les lieux d'où elle venoit. Cette République lui fit porter des préſens ma-

gnifiques. La Reine arriva à Marſeille, non ſans crainte d'être abordée par quelques galeres Turques, qui croiſoient ſur ſon paſſage. Le Duc de Guiſe, Prince magnifique & courtiſan très agréable, vint, par ordre du Roi de France, pour recevoir & accompagner cette illuſtre étrangere. La Reine fut beaucoup haranguée & magnifiquement traitée dans toutes les Villes qu'elle traverſa. Les Gouverneurs lui préſentoient les clefs, & l'on portoit au-deſſus de ſa tête un dais de parade, tandis que les Evêques, les Officiers ou les Magiſtrats lui faiſoient leurs complimens. Elle s'arrêta neuf jours à Lyon, & elle arriva le 4 de Septembre à Fontainebleau. Madame de Montpenſier, fille de Gaſton d'Orléans, frere de Louis XIII, demanda au Roi la permiſſion d'aller, quoiqu'elle fût exilée, au-

devant de la Reine de Suede. Il faut l'entendre elle-même faire le récit de ſon entrevue. » Je me rendis à Eſſo-
» ne.... La Reine étoit chez Anſe-
» lin, pour y voir un ballet.....
» J'avois tant oui parler de la ma-
» niere biſarre de ſon habillement,
» que je mourois de peur de rire,
» lorſque je la verrois. Comme on
» cria *gare*, & que l'on me fit placer,
» je l'apperçus. Elle me ſurprit, &
» ce ne fut pas d'une maniere à me
» faire rire. Elle avoit une jupe griſe,
» avec des dentelles d'or & d'argent,
» un juſte-au-corps de camelot, cou-
» leur de feu, avec des dentelles de
» même que la jupe ; au col, un
» mouchoir de point de Gênes, noué
» avec un ruban de couleur de feu,
» une perruque blonde ; & derriere
» un rond, comme les femmes en por-
» tent, & un chapeau avec des plu-

» mes noires, qu'elle tenoit. Elle eſt
» blanche, a les yeux bleux ; dans des
» momens, elle les a doux, & dans
» d'autres fort rudes, la bouche aſſez
» agréable, quoique grande, les dents
» belles, le nez grand & aquilin.
» Elle eſt fort petite ; ſon juſte-au-
» corps cache ſa mauvaiſe taille : à
» tout prendre, elle me parut un joli
» petit garçon. Après le ballet, nous
» allâmes à la Comédie. Là elle me
» ſurprit : pour louer les endroits
» qui lui plaiſoient, elle juroit Dieu,
» ſe couchoit dans ſa chaiſe, jettoit
» ſes jambes d'un côté & d'autre,
» les paſſoit ſur les bras de ſon ſiege.
» Elle répétoit les vers qui lui plai-
» ſoient. Elle parla ſur beaucoup de
» matieres ; & ce qu'elle diſoit, elle
» le diſoit aſſez agréablement. Il lui
» prenoit des rêveries profondes, elle
» pouſſoit de grands ſoupirs, puis

» tout-à-coup, elle revenoit comme
» une perſonne qui ſe réveille en ſur-
» ſaut. Elle eſt tout-à-fait extraordi-
» naire. Enſuite nous allâmes voir
» un feu d'artifice ſur l'eau. Elle me
» tenoit par la main à ce feu, où il
» y eut des fuſées qui vinrent fort
» près de nous : J'en eus peur, elle
» ſe moqua de moi, & me dit :
» Comment, une Demoiſelle qui a
» été aux occaſions, & qui a fait de
» ſi belles actions, a peur ? Je lui
» répondis que je n'étois brave qu'aux
» occaſions, & que c'étoit aſſez pour
» moi. Elle diſoit que la plus grande
» envie qu'elle avoit eue au monde
» étoit de ſe trouver à une bataille,
» & qu'elle ne ſeroit point contente
» que cela ne lui fût arrivé ; qu'elle
» portoit une grande envie au Prince
» de Condé de tout ce qu'il avoit
» fait. Elle me dit : C'eſt votre bon

» ami. Je lui répondis, oui, Ma-
» dame, & mon parent très proche.
» C'eſt le plus grand homme du
» monde, reprit-elle, on ne ſauroit
» lui ôter cela. »

Lorſque Chriſtine fut à Fontainebleau, pluſieurs Dames de la Cour vinrent la ſaluer, & s'avancerent pour l'embraſſer. La Reine, un peu offenſée de cette familiarité, ſe contenta de dire : *Quelle fureur ont ces Dames de me baiſer ; eſt-ce à cauſe que je reſſemble à un homme ?*

Chriſtine reçut en France les plus grands honneurs, tels qu'ils avoient été rendus autrefois à l'Empereur Charles Quint. Elle fit ſon entrée dans la Capitale, à cheval, en habit d'Amazone. Une partie de la Maiſon du Roi, la Bourgeoiſie & le Corps de Ville, étoient ſous les armes. Pluſieurs Dames & Seigneurs de la Cour

la ſuivoient dans des équipages ſuperbes. Elle ſe rendit au milieu d'un cortege brillant & des acclamations d'un peuple immenſe, à l'Egliſe de Notre Dame, où l'on chanta le *Te Deum*. On la fit enſuite monter dans une caleche découverte; on la conduiſit au Louvre, dans l'appartement même du Roi, qui étoit orné des plus beaux meubles de la Couronne. La Reine d'Angleterre, la Nobleſſe, le Clergé, les Cours Souveraines, l'Univerſité (1), l'Académie Françoiſe vinrent la complimenter. Chriſtine

(1) M. Le Camus, Recteur de l'Univerſité, compoſa, en l'honneur de cette Reine, un Poeme qui fut très applaudi; on remarqua principalement ces deux vers faiſant allûſion au ſéjour de cette Princeſſe à Rome, & à ſon titre de Reine des Goths.

Te ſatis antiquæ tenuerunt mœnia Romæ,
Ruderaque ultores orbis teſtantia Gothos.

répondit à toutes ces harangues avec dignité & avec eſprit, ſur-le-champ & ſans être préparée. Pluſieurs de ſes réponſes ont été imprimées. Un Docteur de Théologie, à la tête de ſa compagnie, lui adreſſa ſon compliment en ces termes qui ont été remarqués. » Je n'ennuierai pas votre Majeſté » d'un long diſcours. Il me ſuffit de » lui dire : *Suecia te Chriſtinam fe-* » *cit, Roma Chriſtianam, faciat te Gal-* » *lia Chriſtianiſſimam ! Vous êtes née* » *Chriſtine en Suede, vous êtes devenue* » *Chrétienne à Rome, puiſſiez-vous te-* » *nir de la France le titre de Très Chré-* » *tienne !* » C'étoit le vœu le plus flatteur à lui faire, & dont l'accompliſſement auroit ſans doute rempli ſon ambition. Mais il étoit ſans vraiſemblance qu'un jeune Roi de dix-neuf ans, le plus bel homme de ſes Etats, conçût de l'inclination pour cette

Reine étrangere, y ayant tant de différence entr'eux pour l'âge, les mœurs, les graces de la perſonne, les manieres. Tous les Savans de quelque réputation avoient un très facile accès auprès de cette Reine, qui n'étoit point fâchée de faire parade avec eux de ſes connoiſſances & de ſes études. Elle adreſſoit la parole à chacun en particulier, & lui parloit de ſes Ouvrages. M. Ménage étoit l'introducteur des perſonnes de quelque conſidération qui venoient la ſaluer, & il ne manquoit pas, en les préſentant, d'ajouter, *C'eſt Monſieur un tel, homme de mérite.* Un jour la Reine, fatiguée de ces viſites, dit d'un air chagrin: *Ce Monſieur Ménage-là connoît bien des gens de mérite!* Elle étoit très inſtruite de l'hiſtoire de toutes les grandes familles, de leurs armes, de leurs principales actions. Les intrigues de

la Cour & celles des jeunes Seigneurs l'amuſoient. Elle ſe plaiſoit à citer dans l'occaſion beaucoup de particularités ſecrettes & de nature à être ignorées. Elle ſavoit les noms des Amateurs des Arts. Quand on lui annonçoit un Seigneur, elle l'entretenoit de choſes qui lui étoient perſonnelles. Elle rappella au Marquis de Sourdis & au Duc de Liancourt les plus beaux tableaux dont ils étoient poſſeſſeurs. Elle demanda à voir une agathe antique & de grand prix, qu'elle déſigna. On l'ignoroit à la Cour, on la fit rechercher, & cette Agathe ſe trouva en effet à Saint Denis, où elle eſt encore parmi les autres richeſſes du Tréſor. Ceux qui l'entendirent parler furent tous étonnés de ſon ſavoir. Elle ſembloit n'ignorer de rien. Etant à Paris, elle viſita les bibliotheques conſidérables, les cabinets curieux, les Egli-

ſes, les belles maiſons. Elle alloit ſouvent aux aſſemblées des Savans & des Gens de Lettres. Elle ſut qu'il y en avoit une chez M. le Duc de Guiſe, elle s'y rendit. Gilbert, Réſident de cette Reine, en France, lut une Comédie de ſa compoſition, dont les vers étoient un peu libres. Chapelain, Auteur du Poeme de la Pucelle, & alors fort en recommandation, conſulté ſur cette piece, en blâma la licence. La Reine demanda à Ménage qui avoit été préſent, ce qu'il en penſoit. Ce Savant, pour plaire à cette Princeſſe, dont il avoit pénétré le ſentiment, loua le Drame ſans aucune reſtriction. Chriſtine lui répartit : *Je ſuis bien aiſe que cette Comédie ſoit de votre goût. On peut s'en rapporter à vous. Mais pour votre Monſieur Chapelain, que c'eſt un pauvre homme ! Il voudroit que tout fût pu-*

celle ! La Reine de Suede, avant que de quitter la capitale, voulut l'édifier. Elle demanda un Evêque pour ſe confeſſer. Monſieur d'Amiens ſe rendit dans ſon cabinet, elle ſe mit à genoux devant ce Prélat, & le regarda toujours entre les deux yeux. M. d'Amiens dit qu'elle ſe confeſſa fort bien, qu'il fut touché de ſes ſentimens, mais ſcandaliſé de ſa mine. Elle communia à Notre-Dame, des mains de l'Archevêque de Bourges. Elle cauſa tout le tems de la Meſſe, & fut toujours debout. La piété de cette nouvelle Catholique ne parut pas bien fervente.

La Reine ſe mit en chemin pour aller à Compiegne, où étoit la Cour. Le Cardinal Mazarin, premier Miniſtre, avoit conçu une très haute idée de cette Princeſſe, & étoit porté à lui procurer tous les honneurs &

tous les agrémens poſſibles, durant ſon ſéjour en France. Il vint à ſa rencontre, & ſe trouva à Chantilli à l'heure de ſon dîner. Le Roi & Monſieur, frere du Roi, arriverent dans l'après midi, ſans être attendus, & ne voulant point être connus. Ils étoient impatiens de voir cette Etrangere dont on diſoit beaucoup de mal & beaucoup de bien. Ils entrerent dans la piece où étoit la Reine par une porte dérobée, & ſe confondirent dans la foule qui étoit autour d'elle & du Cardinal. Le premier Miniſtre les apperçut, & les préſenta à la Reine, comme deux jeunes Seigneurs des plus qualifiés de la France. Chriſtine avoit vu leurs portraits au Louvre, & les devina; elle dit en riant: *Oui, je les crois de bonne Maiſon, & nés pour porter des Couronnes.* Elle n'héſita point de les appeller l'un & l'autre *mon frere,*

en leur portant la parole. Le Cardinal Mazarin répondit qu'il étoit difficile de la tromper, & lui avoua qu'elle parloit au Roi & à Monſieur. Chriſtine s'entretint beaucoup avec Louis XIV, & ſut lui rendre ſa converſation agréable. Ce Prince cauſa beaucoup, & avec liberté, quoiqu'il fût encore dans l'âge de la timidité. Le Roi & Monſieur retournerent le même ſoir à Compiegne.

Le lendemain la Reine Douairiere, le Roi & toute la Cour vinrent au-devant de Chriſtine, & l'attendirent au Fay, belle maiſon du Maréchal de la Motte-Houdancourt, à trois lieues de Compiegne. Leurs Majeſtés, les Princes & les Dames de la plus grande conſidération, étoient rangés ſur une terraſſe élevée ; toute les avenues du château étoient garnies de la Maiſon du Roi & d'une foule

foule de carroſſes ſuperbes. Une affluence prodigieuſe de ſpectateurs animoit cette fête ; tout annonçoit la pompe & les plaiſirs d'un état floriſſant. La Reine de Suede arriva, comme en triomphe, au ſon des trompettes & au bruit des tambours. Elle étoit accompagnée du Cardinal Mazarin & du Duc de Guiſe. On voyoit rarement des femmes dans ſa compagnie. *Je n'aime point les hommes*, diſoit-elle, *parcequ'ils ſont hommes* ; *mais je les aime, parcequ'ils ne ſont pas femmes.* Chriſtine deſcendit de carroſſe ; & la Reine Douairiere s'avança pour l'aller recevoir. Le Roi lui préſenta la main, & la conduiſit dans l'appattement qui lui avoit été préparé. Le Roi, les deux Reines & Monſieur s'aſſirent à table. Chriſtine parla beaucoup, & fit admirer la délicateſſe de ſon eſprit. Son habille-

ment ſingulier, ſa coeffure négligée, ſon air libre & décidé, ſes manieres étonnoient dans l'abord, & ne prévenoient pas en ſa faveur ; mais on s'accoutumoit enſuite à la voir, on la trouvoit agréable, & la facilité & l'agrément de ſa converſation achevoient bientôt de lui concilier tous les ſuffrages. C'eſt l'impreſſion que la Reine Douairiere & Mademoiſelle de Montpenſier avouerent que cette illuſtre Etrangere avoit faite ſur elles. Chriſtine fit beaucoup de civilités & d'amitié à Mademoiſelle de Mancini, niece du Cardinal Miniſtre, ſachant combien Louis XIV l'aimoit. Elle flatta l'inclination du Roi, & l'engagea même à ne point réſiſter à ſon penchant. Elle leur diſoit : *Je veux être la confidente de vos amours ; il faut vous épouſer, ſi vous vous aimez.* Ces diſcours déplurent à la Régente, &

au Cardinal, & contribuerent à faire hâter le départ de cette Reine, qui diſoit trop librement ſa penſée.

Cependant on chercha, pendant ſon ſéjour, à lui procurer toutes ſortes d'amuſemens. Elle fut conduite à la Comédie Italienne, & dit naïvement que ce ſpectacle lui avoit fort déplu. On lui répondit que les Comédiens avoient coutume de mieux jouer. *Il faut que cela ſoit*, répliqua-t-elle, *puiſqu'on les garde*. Elle montra beaucoup de ſenſibilité à la repréſentation d'une Tragédie jouée par les Comédiens François ; elle laiſſoit éclater ſes ſentimens de joie & de douleur, elle jettoit de profonds ſoupirs, & s'abandonnoit enſuite à une rêverie ſi forte, que la Reine Douairiere lui parloit ſans pouvoir la diſtraire. Il y eut de grandes chaſſes, dans leſquelles cette Reine ſe ſignala.

Les Officiers du Roi la ſervirent, & il fallut fournir à tous ſes beſoins, car elle étoit ſans femmes, ſans Officiers, ſans équipages, ſans argent. Elle compoſoit ſa Cour. On l'a comparée à ces Héroïnes des Amadis, qui avoient de grandes aventures à raconter, mais dont le train & la figure annonçoient mal la nobleſſe de leur origine & la célébrité de leurs actions. Chriſtine ſut donner adroitement des louanges à la Reine mere, au Roi & au Cardinal. Elle répandoit l'éloge & la critique avec beaucoup de fineſſe. Elle n'épargnoit point dans ſes diſcours les perſonnes qui l'avoient raillée en ſecret. Chriſtine partit de Compiegne le 23 de Septembre, & fut reconduite à deux lieues de-là par la Reine Mere. Ces deux Princeſſes parurent ſe ſéparer à regret. En paſſant près de Senlis, Chriſ-

tine alla voir Ninon, cette Courtiſane ſi célebre par ſa beauté, par ſes aventures galantes, & plus encore par les agrémens de ſon eſprit, & par ſes connoiſſances & ſon goût dans les Sciences, les Arts & les Belles-Lettres. La Reine s'entretint avec la Courtiſane, lui donna de grands éloges, & témoigna plus d'eſtime qu'elle n'avoit jamais fait à aucune femme; elle lui fit des préſens, & voulut même lui perſuader de la ſuivre à Rome : mais Ninon peu intéreſſée, point ambitieuſe, trop galante, & trop amoureuſe de ſa liberté, ſentit tout ce qu'elle auroit eu à perdre avec cette Reine, & reſiſta conſtamment à ſes promeſſes & à ſes ſollicitations.

Chriſtine quitta la France, où elle 1657.
laiſſa beaucoup d'admirateurs de ſes connoiſſances, de ſon eſprit, de l'élévation de ſon ame, de la franchiſe

de ſon caractere ; elle parut une Héroïne, la digne fille de Guſtave, & au-deſſus de la Renommée que l'éclat de ſon regne, que ſon amour pour les Sciences, que ſon déſintéreſſement lui avoient acquiſe. Mais, ſi l'on en croit Madame la Comteſſe d'Aunoy, dans ſes Mémoires, » elle ne reſſem-
» bloit en rien à une femme, elle
» n'en avoit pas même la modeſtie
» ordinaire. Elle ſe faiſoit ſervir par
» les hommes dans les heures les plus
» particulieres, elle affectoit de pa-
» roître homme dans toutes ſes ac-
» tions, elle rioit déméſurément
» quand quelque choſe la touchoit,
» elle éclatoit de même en louanges
» & en ſoupirs. Elle chantoit ſouvent
» en compagnie, & rêvoit profon-
» dément. Elle paroiſſoit inégale,
» bruſque & même libertine en ſes
» paroles, tant ſur la Religion que

» ſur les choſes de bienſéance. Elle
» ne pouvoit demeurer longtems
» dans la même place ; en préſence
» du Roi, de la Reine & de toute la
» Cour, elle prenoit des poſtures peu
» décentes, elle faiſoit profeſſion de
» mépriſer toutes les femmes, à cauſe
» de leur ignorance, & prenoit plai-
» ſir de converſer avec les hommes
» ſur toutes ſortes de ſujets. »

Tous ces traits ſont de cette Reine un portrait ſingulier, unique, & dont on ne trouvera jamais le ſemblable dans l'Hiſtoire. Cependant tous les Souverains qui reçurent cette illuſtre voyageuſe dans leurs Etats, s'empreſſerent de lui faire l'accueil le plus brillant. Le Duc de Savoie, apprenant ſon arrivée à Turin, fit élever des trophées chargés d'emblêmes & d'inſcriptions à la gloire de cette Princeſſe. Son arrivée dans cette ville

fut un nouveau triomphe pour Chriſtine. Elle s'arrêta dans quelques villes de l'Etat Eccléſiaſtique, principalement à Péſaro, juſqu'à ce que la crainte de la peſte qui régnoit à Rome, fût entierement diſſipée. Enfin elle retourna dans cette Capitale. Elle eût ſouhaité d'avoir auprès d'elle la Comteſſe de Sparre pour témoin de ſa félicité, ſuivant l'expreſſion dont elle ſe ſert. C'eſt la femme à qui elle fut le plus conſtamment attachée par eſtime & par inclination. Toutes les lettres que la Reine lui a écrites ſont pleines de ces expreſſions que le cœur dicte. Elle loue beaucoup ſa beauté & ſon mérite, elle lui donne l'avantage ſur tout ce qu'elle a jamais vu de plus aimable au monde. La Comteſſe ne voulut jamais quitter la Suede, ſa patrie, où elle étoit aimée & dans un état brillant. Elle

connoiſſoit trop bien ſon illuſtre amie, pour ſe livrer imprudemment à ſon inconſtance & à ſon genre de vie.

Les plaiſirs & les honneurs dont Chriſtine avoit joui durant ſon ſéjour en France, lui firent naître le deſir d'y revenir : elle prit pour prétexte la curioſité qu'elle avoit de voir le ballet où le Roi de France devoit danſer : mais on lui ſuppoſa un projet plus relevé ; on ſoupçonna qu'elle vouloit ſe rendre médiatrice entre la France & l'Eſpagne, & rétablir la paix par ſes négociations. Loin de s'oppoſer à ſon retour, le Roi, la Reine & le Cardinal Mazarin l'engagerent à ne point le différer. Elle arriva le 15 Octobre à Fontainebleau ; elle avoit un équipage peu ſomptueux à ſon ordinaire, & une ſuite peu nombreuſe ; ſon habillement étoit des plus négligés. » Je la rencontrai,

» dit Mademoiſelle de Montpenſier,
» dans un carroſſe fort vilain, avec
» le Chevalier Sentinelli, ſon Capi-
» taine des Gardes, & Monaldeſchi,
» ſon Grand Ecuyer : elle avoit une
» jupe jaune, fort vilaine, un juſte-
» au-corps fort pelé, & une coeffe. Je
» la trouvai auſſi laide, que je l'a-
» vois trouvée jolie la premiere fois
» que je l'avois vue ».

Il y eut de la rivalité & de la jalouſie entre le Capitaine des Gardes & le Grand Ecuyer de cette Reine. Monadelſchi ſe rendit coupable de trahiſon envers elle. Il tramoit en ſecret des complots dont il vouloit faire tomber tout l'odieux ſur un Officier de cette Princeſſe, qui étoit abſent : c'étoit ſans doute le Chevalier Sentinelli, qui fut en Italie : mais Chriſtine ſurprit des lettres, & fit faire des perquiſitions qui ne lui

donnerent pas lieu de douter de la perfidie de ſon Grand Ecuyer : elle acquit toutes les preuves néceſſaires pour confondre le coupable, & le convaincre de ſon crime. Cependant elle diſſimula encore quelque tems, & parut vis-à-vis de Monaldeſchi, ſans défiance & ſans ſoupçon ; elle ſembla même entrer dans les ſentimens de ſon grand Ecuyer, & imputer le crime qui l'offenſoit à l'Ecuyer abſent. Monaldeſchi eut l'audace de lui dire : *Madame, Votre Majeſté eſt trahie, & vous connoiſſez le coupable.* La Reine lui demanda : » Quelle peine » mérite cet homme » ? *Il doit être*, répondit-il, *puni de mort ſur-le-champ, & j'en ſerai l'exécuteur, s'il le faut.* » C'eſt vous-même, répliqua la Rei- » ne, qui avez prononcé ſon juge- » ment, ſouvenez-vous-en bien ; je » vous déclare que je me ferai bien-

» tôt juſtice ». En effet, elle ne différa point longtems la punition du malheureux qui l'avoit offenſée. Elle craignit que le criminel ne devinât ſon deſſein, & ne lui échappât. Le 6 Novembre 1657, la Reine de Suede envoya chercher le Pere Le Bel, Supérieur du Couvent de la Trinité, à Fontainebleau. C'eſt le même Religieux qui a donné la relation que nous ſuivons en cet endroit. Chriſtine conduiſit ſeule ce Prêtre dans la Galerie des Cerfs, lui recommanda le ſecret, & après avoir reçu ſon ſerment, elle le chargea d'un paquet de papiers cachetés, ſans aucune ſuſcription. » Obſervez bien, dit-elle, » le tems, le jour, l'heure & le lieu » où je vous remets ce paquet. Al» lez ». Le ſamedi 10 du même mois, le Pere Le Bel fut encore mandé, il vint avec le paquet qui lui avoit été

confié. Un valet de pied le conduiſit dans la Galerie des Cerfs, & ferma auſſi-tôt la porte avec précipitation. La Reine étoit au milieu de la Galerie, & parloit à l'écart au Marquis de Monaldeſchi. Trois autres perſonnes étoient à quelque diſtance. Chriſtine, appercevant le Religieux, lui dit d'un ton de voix aſſez haut : *Rendez-moi le paquet de papiers.* Elle le prend, le conſidere quelque tems, ſans dire mot, elle l'ouvre enſuite, elle développe les lettres qui y étoient renfermées, & demande au Marquis : » Connoiſſez-vous ces lettres ? Ré» pondez ». Le Grand Ecuyer les dénia d'une voix tremblante, & en pâliſſant. Ces lettres n'étoient que des copies. Sa Majeſté, voyant qu'il ne vouloit rien avouer ſur ces témoignages de ſa trahiſon, tira de ſa poche les originaux écrits de la

main même de Monaldeſchi ; il voulut encore s'excuſer, mais les preuves étoient trop évidentes & trop complettes, il tomba à ſes genoux, & demanda grace. En même tems trois hommes mirent l'épée nue à la main. A leur tête étoit le Capitaine des Gardes de la Reine, ce même Sentinelli, que le Grand Ecuyer avoit voulu perdre. Monaldeſchi embraſſa la robe de la Reine, & fondant en larmes, tâcha de toucher ſa compaſſion. Chriſtine le regarda fixement, l'écouta d'un air tranquille, puis s'approchant du Religieux : » Mon Pere, dit-elle, » voyez, & ſoyez témoin que je donne » à ce traître tout le tems qu'il veut, » & plus qu'il n'en ſauroit deſirer » d'une perſonne offenſée, pour ſe » juſtifier, s'il le peut. »

Le Marquis remit à la Reine des papiers & quelques petites clefs

qu'elle lui demanda : elle l'entretint encore plus d'une heure ; mais comme ſes excuſes ne la ſatisfaiſoient point, elle ſe retira d'auprès de lui, & dit, en s'en allant, au Pere Le Bel : » Je » vous laiſſe cet homme, diſpoſez-» le à la mort, & ayez ſoin de ſon » ame. » En vain on la pria, on la conjura de pardonner à ce malheureux, elle fut inflexible. » Ce traître, » dit-elle, eſt plus criminel que ceux » qui ſont condamnés à la roue ; je » lui ai communiqué mes affaires les » plus importantes & mes plus ſe-» crettes penſées, les biens que je lui » ai faits excedent ceux que j'aurois » pu faire à un frere, je le regardois » comme tel : je ne puis lui pardon-» ner : qu'il meure. »

Le Pere Le Bel, après avoir encore tenté vainement de l'émouvoir par les motifs de Religion, lui re-

préſenta qu'elle ne devoit point ſe faire elle-même juſtice dans les Etats & dans le Palais du Roi de France ; qu'elle prît garde d'offenſer ce Monarque, & de paſſer dans le public pour injuſte & cruelle ; qu'enfin, ſi elle vouloit être vengée, il paroiſſoit convenable de remettre le coupable entre les mains de la Juſtice, & de faire inſtruire ſon procès. Chriſtine répondit à ces raiſons preſſantes, qu'elle tenoit ſon autorité de Dieu, & que c'étoit à lui ſeul qu'elle en devoit compte, qu'elle étoit libre & Souveraine. » Je ne ſuis » point, ajouta-t-elle, une Princeſſe » réfugiée chez le Roi de France, je » ſuis une Reine; & je n'irai pas ſol- » liciter contre un domeſtique cri- » minel, pour le faire punir, quand » j'ai ſous les yeux toutes les preuves » de ſon crime écrites & ſignées de » ſa propre main. Allez, rempliſſez

» votre miniſtere, & diſpoſez-le à la
» mort. »

La difficulté & l'éclat de ſa vengeance, dans le Palais du Souverain le plus jaloux de ſa grandeur, ne fit peut-être qu'animer Chriſtine à précipiter l'Arrêt de mort de ſon Grand Ecuyer. Le Pere Le Bel ne pouvoit s'échapper, il rentra de l'appartement de la Reine dans la Galerie des Cerfs; il vint annoncer au Marquis Monaldeſchi ſon Arrêt de mort; il le confeſſa. Cependant l'Aumônier de Chriſtine arrive; le coupable court à lui, le prend par les mains qu'il arroſe de ſes larmes, & l'engage de ſolliciter encore en ſa faveur. L'Aumônier emmene le chef des trois perſonnes commiſes pour l'exécution. Bientôt ce dernier revient ſeul, & dit au Marquis:
» Demandez pardon à Dieu; il faut
» mourir; es-tu confeſſé? En même

tems il le frappe dans l'eſtomac. Le Marquis repouſſe l'épée de ſa main droite, & a trois doigts coupés. Monaldeſchi avoit une cotte de mailles, qui le garantit de pluſieurs coups, on lui plongea le fer dans la gorge, & il rendit la vie.

Chriſtine témoigna du regret d'avoir été contrainte de le faire mourir. » Mais il étoit juſte, dit elle, de » punir ce traître de ſon crime ». Elle envoya cent francs au Couvent de la Trinité; elle ordonna des prieres & un ſervice pour le malheureux Monaldeſchi, & le fit enterrer dans l'Egliſe.

Cet acte d'autorité parut en France comme trop précipité & trop cruel, ſur-tout de la part d'une femme. Le Roi ne fit aucune plainte, quoiqu'il en eût le ſujet. On agita beaucoup alors la queſtion, ſi Chriſtine avoit

pu légitimement & de droit, ſe faire juſtice à elle-même, ayant abdiqué, & étant dans les Etats & dans le Palais d'un autre Souverain. Le pour & le contre eurent leurs défenſeurs & leurs partiſans; il eſt pourtant bien ſenſible que cet attentat violoit également l'autorité du Roi, le droit des Gens, & celui de la Juſtice & de l'humanité. On ignore quel étoit le crime de Monaldeſchi. On a dit qu'il tenoit des diſcours injurieux à l'honneur de cette Princeſſe, & qu'il la trahiſſoit en rendant compte de ſes actions & de ſes deſſeins. On a été plus loin, on a penſé que Monaldeſchi avoit eu les inclinations de Chriſtine, & qu'il avoit piqué ſa jalouſie & mérité ſon indignation, en la ſacrifiant à une autre femme, & en écrivant des lettres où cette Reine n'étoit point ménagée.

Cette ſcene ſanglante, dans une Cour où tout reſpiroit les plaiſirs & la galanterie, fit beaucoup de tort à Chriſtine. Le Roi la pria de ne point s'écarter de Fontainebleau, & l'y laiſſa quelque tems, comme dans une ſorte d'exil. La Reine de Suede fut preſque tout-à-coup délaiſſée; elle s'apperçut bien que la curioſité de la voir étoit paſſée, & que ſa préſence devenoit importune. Elle envoya Madalſchi, ſon Secrétaire, en Angleterre : elle vouloit faire un voyage dans ce Royaume; mais elle deſiroit d'y être invitée par Cromwel. Le protecteur ne parut point diſpoſé à la recevoir; il craignoit la dépenſe que cette viſite auroit pu lui cauſer. Il appréhendoit ſur-tout d'expoſer ſa conduite aux yeux perçans de cette Princeſſe qui ſe plaiſoit à dévoiler les ſecrets de la politique.

Chriſtine ſe rendit à Paris, pour être préſente à un Ballet où le Roi danſa. Elle fut logée au Louvre, dans l'appartement du Cardinal Mazarin. Elle comprit que ſon ſéjour ne devoit pas être long, puiſque le premier Miniſtre ſe déplaçoit, & la gênoit. Les plaiſirs du Carnaval, animés par la préſence & par la jeuneſſe du Roi, furent très vifs & très variés. Chriſtine s'y livra avec paſſion. Elle fit dire un matin, à l'Académie Françoiſe, qu'elle aſſiſteroit à ſon Aſſemblée, qui devoit ſe tenir le ſoir. Elle y vint avec la Comteſſe de Bregis, ſans pompe & ſans avoir donné le tems à cette Compagnie de ſe préparer pour ſa réception. L'Académie ſe tenoit alors chez M. le Chancelier Séguier, ſon protecteur. La Reine demanda en ſecret à M. le Chancelier de quelle ſorte les Académi- 1658.

ciens ſeroient devant elle, ou aſſis, ou debout. Un des Académiciens, ayant été conſulté, dit que le Roi Charles IX venoit ſouvent, du tems de Ronſard, à des conférences de Gens de Lettres, & que tout le monde étoit aſſis en ſa préſence. Cette réponſe décida la queſtion. La Reine, ayant pris ſéance dans un fauteuil, les Académiciens, ſans attendre ſon ordre, ſe rangerent ſur leurs ſieges, autour d'une longue table. M. de la Chambre fit, au nom de l'Académie, dont il étoit Directeur, un compliment à la Reine. Pluſieurs Académiciens vanterent différentes pieces de vers & de proſe de leur compoſition. L'Abbé Cottin occupa malheureuſement une partie de la ſéance : il lut la Traduction en vers de deux endroits de Lucrece, & il ajouta une vingtaine de vers fort foibles de ſa

compoſition, pour défendre la Providence attaquée par les beaux vers du Poete Latin.

L'Académie travailloit alors à la rédaction de ſon Dictionnaire; elle voulut en faire voir quelques eſſais à la Reine. Celui que le haſard préſenta fut cette phraſe, *Jeux de Princes, qui ne plaiſent qu'à ceux qui les font.* Cette Princeſſe plaiſanta la premiere ſur un proverbe où elle pouvoit bien ſe reconnoître.

La Reine Mere deſiroit que Chriſtine ſe déterminât enfin à partir. Chriſtine ne pouvoit plus differer, elle quitta Paris un des premiers jours du Carême, & ſe rendit à Toulon, où elle s'embarqua pour l'Italie. Le Cardinal Mazarin lui fit tenir une grande ſomme d'argent, & eut encore la généroſité de faire préparer magnifiquement, pour la loger, le

Palais qu'il avoit à Rome. Cette Reine avoit beaucoup perdu, à ſon ſecond voyage en France, de l'eſtime & de l'admiration qu'elle s'étoit acquiſe dans le premier. On ne lui pardonna point le meurtre cruel de Monaldeſchi : on blâma la liberté de ſes mœurs & de ſes diſcours, on critiqua ſon inconſtance & ſa légéreté. Elle fuyoit ordinairement la compagnie des femmes. Cependant elle fut arrêtée par le mérite de la Comteſſe de Bregis, de la Marquiſe de Ganges & de la Comteſſe de la Suze. Elle étoit ſurtout très liée avec cette derniere Dame, en qui elle trouvoit ſon eſprit, ſon goût, ſon inclination. La Comteſſe de la Suze, fille de Gaſpard de Coligni, Maréchal de France, étoit née Proteſtante ; elle embraſſa la Religion Romaine, moins par un motif de dévotion, que pour avoir un moyen

de

de plus de ne point vivre avec ſon mari, qui étoit Proteſtant, & qu'elle haïſſoit; ce qui fit dire à la Reine de Suede, *que la Comteſſe de la Suze s'étoit fait Catholique, afin de ne voir ſon mari ni en ce monde, ni en l'autre.*

Chriſtine s'arrêta à Livourne, où elle fut encore traitée en Reine & magnifiquement. Elle ſe rendit enſuite à Rome; une partie de la Nobleſſe vint à ſa rencontre, & la conduiſit, formant autour d'elle un cortege brillant, juſqu'au Palais Mazarin. On ne vit pas avec indifférence qu'elle eût préféré pour ſa demeure le logement du premier Miniſtre de la France. Les Eſpagnols & les Italiens, dont la politique eſt défiante, la ſoupçonnerent, ſur cette legere apparence, d'entretenir des intelligences ſecrettes contre leurs intérêts. Les ennemis de cette Reine répandirent le bruit d'une

conſpiration formée entr'elle, les François & les Anglois, contre le Royaume de Naples & l'Etat Eccléſiaſtique. Ces imputations, auſſi ridicules que mal fondées, s'accréditerent durant quelque tems. On obſerva toutes ſes démarches, le Pape refuſa même pluſieurs fois la permiſſion qu'elle lui demandoit de faire voir à quelques François la Forteresſe du Château de Saint Ange. Des méchans oiſifs s'amuſerent à fabriquer contr'elle, dans les ténebres, des paſquinades & des ſatyres odieuſes. Chriſtine oppoſa le mépris à ces traits de la calomnie, & les rendit ſans force & ſans effet. Cette Reine ſentit que, pour ſe rendre plus reſpectable au Peuple & au vulgaire des hommes, elle devoit donner de l'éclat à ſon rang: il faut une étiquette à la grandeur. Elle prit le train d'une Reine, elle choiſit

pour ſes Gentilshommes & pour ſes Pages des perſonnes de la premiere qualité. Ses fonds furent bientôt épuiſés dans l'entretien d'une Cour brillante.

La Suede étoit alors en guerre avec la Pologne, le Danemarck & le Brandebourg. Les troupes Impériales & de Brandebourg occupoient une grande partie de la Poméranie, où la Reine avoit aſſigné ſes principaux revenus. Elle ne recevoit rien : elle étoit obligée d'emprunter ſur des billets, & d'engager ſes meubles pour avoir de l'argent. Dans cette extrêmité, Chriſtine envoya le Comte Sentinelli à Vienne, pour ſe plaindre de Charles Guſtave, Roi de Suede, qui employoit dans la guerre ſa penſion de deux cens mille écus, & qui la laiſſoit manquer du néceſſaire : elle fit en même-tems propoſer à l'Empereur qu'il lui

fournît une armée de vingt mille hommes, ſous la conduite du Général Montécuculi, eſpérant conquérir la Poméranie, où elle avoit un grand nombre de partiſans. Elle demandoit les revenus de cette Province ſa vie durant, & elle conſentoit que l'Empire s'en mît en poſſeſſion après ſa mort. La Cour de Vienne accueillit beaucoup cette propoſition, qui pouvoit quelque jour lui donner un droit apparent ſur la Poméranie. Elle fit négocier à Rome cette affaire par ſon Réſident; mais la Reine prit bientôt des ſentimens plus patriotiques, & donna ordre à ſon Envoyé de ſe déſiſter.

Cependant le Pape lui accorda une penſion conſidérable, & chargea le Cardinal Azzolini de la ſurintendance de ſa Maiſon. Azzolini joignoit aux graces de la perſonne &

d'une phyſionomie heureuſe, un eſprit délicat, un caractere ſouple & inſinuant, beaucoup de talens pour l'intrigue & pour les affaires, des connoiſſances étendues, de l'érudition même; il aimoit les Arts & les plaiſirs. Il gagna la confiance & l'eſtime de Chriſtine; il la dominoit en effet, en paroiſſant céder à ſes goûts, & applaudir à ſes fantaiſies. Ce Cardinal remit l'ordre dans les dépenſes de la Reine, & ſut concilier l'économie avec la magnificence. Chriſtine, débarraſſée du ſoin de ſa maiſon, reprit ſes études: elle tint encore dans ſon Palais une Académie, elle approfondit les Sciences. La Chymie fit une de ſes principales occupations. Elle avoit au dernier degré la paſſion de l'amateur, acquérant ſans ceſſe des médailles, des pierres gravées, des ſtatues antiques & modernes,

des tableaux de grands Maîtres.

Ce même Comte Sentinelli, Capitaine des Gardes de la Reine, & l'aſſaſſin de Monaldeſchi, aſpiroit à la main de la Ducheſſe de Ceri, l'une des plus illuſtres & des plus riches héritieres de l'Italie. Chriſtine, qui vouloit du bien à Sentinelli, négocioit, agiſſoit pour faire réuſſir ce mariage : elle employoit ſouvent dans de petites intrigues domeſtiques, ce génie des affaires, qu'elle avoit reçu de la nature & de l'éducation. Mais le Pape déſapprouva une alliance ſi diſproportionnée : il engagea la Ducheſſe de Céri de ſe retirer dans un cloître, & contraignit Sentinelli de ſortir de Rome. La Reine, pour conſoler ſon favori, le fit Colonel d'un Régiment qu'elle leva au ſervice des Vénitiens.

On ne pouvoit pas croire que cette

illuſtre Suédoiſe demeurât ſans projet ; on lui ſuppoſoit toujours de grands deſſeins. Les Italiens & les Eſpagnols obſervoient ſes démarches, & croyoient ſouvent y voir la réalité de leurs ſoupçons. On diſoit qu'elle étoit toute Françoiſe, & qu'elle employoit l'argent de la Cour de Rome à lever des troupes contre le Royaume de Naples. Le Pape lui-même prêta l'oreille à ces bruits : il fit garder à vue cette Princeſſe, & bloqua en quelque ſorte ſon Palais. Cette défiance venoit principalement de ce que la Reine s'obſtinoit à demeurer dans le Palais du Cardinal Mazarin. Elle aigrit encore les eſprits, en changeant ſes domeſtiques, qui étoient tous Italiens, pour en prendre d'étrangers. Cependant Chriſtine avoit un vif intérêt de ne point trop indiſpoſer le Souverain Pontiſe,

ſon bienfaiteur. C'eſt pourquoi elle réforma bientôt ſa conduite, & ſe comporta avec plus de modération. Elle interrompit ſes correſpondances avec les François. Cette Reine ſe retira dans un Couvent; elle fit croire pour un tems qu'elle vouloit embraſſer la vie monaſtique: elle ſe trouva aux proceſſions publiques; & alla recevoir la bénédiction du Saint Pere. Ces ſignes extérieurs de ſoumiſſion & de dévotion firent taire l'envie, & lui rendirent l'eſtime & la confiance des Italiens & des Eſpagnols. On l'applaudit, on la loua autant qu'elle avoit été critiquée. Il parut des Sonnets à ſa louange, dans leſquels on lui donnoit la vivacité Françoiſe, l'eſprit Italien, l'intrépidité Suédoiſe, la courtoiſie Romaine.

1659. Tandis que Chriſtine étoit à Rome, comme une ſujette du Pape, conſul-

tant ſes deſirs, & ſe conformant à ſes volontés, une Aventuriere uſurpoit à Norkoping le nom & le rang de la Reine de Suede. Mais cette fourberie ne fut pas de longue durée; on arrêta la fauſſe Chriſtine, que l'on reconnut être André Gyldener, Fille d'un Capitaine de Cavalerie, âgée de 26 ans. Elle ſoutint ſon rôle avec aſſez de dignité & d'eſprit, pour abuſer, pendant quelque tems, le peuple & pluſieurs perſonnes de conſidération. Elle dit pour ſa défenſe qu'elle avoit voulu ſeulement s'amuſer, & qu'elle avoit cru pouvoir le faire innocemment. Comme en effet, il n'y avoit eu dans ſes actions aucun complot, ni aucun deſſein dangereux à l'Etat, on ſe contenta de la bannir du Royaume.

La prédiction du Chancelier Oxenſtiern s'accompliſſoit. Les regrets &

& le repentir ſuivirent Chriſtine dans ſa retraite. Elle comprit, mais trop tard, que les Arts & les Sciences lui avoient promis fauſſement de la dédommager de ſa couronne. L'ambition, ſurmontée un moment par un effort de généroſité ou de déſintéreſſement, ſe réveilla bientôt avec plus de force, pour déchirer le cœur qu'elle rempliſſoit tout entier. Ainſi le ſacrifice du trône eſt rarement ſincere & complet. Un Souverain conſerve encore, dans ſon abaiſſement, la fierté & la ſenſibilité, compagnes de la grandeur : les moindres malheurs le touchent alors plus vivement, & il ſe montre plus avide des honneurs & des hommages de la Royauté qu'il a quittée. Tels furent les ſentimens de Chriſtine, qu'elle ne put diſſimuler, malgré ſon dédain philoſophique. Il eſt vrai que tout

devoit lui rappeller l'importance de ſon ſacrifice. La fille de Guſtave, ſimple Citoyenne à Rome, vivant des bienfaits du Pape, oubliée de la Suede, où elle avoit régné avec tant de gloire, négligée du Prince qu'elle avoit élevé elle-même ſur le trône, ſe voyoit réduite à la demande, à la ſoumiſſion, & ſouvent au refus. On lui diſputoit ſes immunités, *la franchiſe des quartiers* : on la gênoit dans ſes démarches, on la blâmoit, on la chagrinoit. Elle réclamoit la protection du Pape, & ne pouvoit en obtenir ſatisfaction.

Cette Reine étoit principalement occupée à ſolliciter le retour de ſes revenus ; elle envoya Guillaume Daviſon, Suédois, ſon Secrétaire, auprès du Roi, avec des lettres de créance, pour rendre ſa miſſion authentique : mais ce député s'étoit fait

Catholique, à l'exemple de ſa Souveraine; & Charles Guſtave ne voulut point le voir, ni rien lui accorder de ſes demandes, qu'auparavant il n'eût abjuré ſon changement de Religion. Dans ces circonſtances, Chriſtine manda à ſon Miniſtre: » Je » vous crois ſi peu propre à être mar- » tyr, que je ne vous conſeillerai pas » de vous expoſer au danger de faire » une lâcheté pour vous ſauver la » vie. L'honneur & la vie ſont deux » choſes qui méritent, ce me ſem- » ble, qu'on en ait ſoin.... Que les » menaces du Roi de Suede ne vous » étonnent pas. Revenez, mais reve- » nez ſans avoir rien fait de bas ni » de timide; & apportez-moi des » atteſtations véritables d'avoir vécu » en vrai Catholique.... Quand il » ne me reſteroit qu'un morceau de » pain à manger, je le partagerai

» avec vous, & je mourrai plutôt
» que de ne pas vous assister : mais
» si la crainte ou l'espérance vous
» ébranlent au point de vous faire
» manquer à votre devoir, soyez
» persuadé que je vous punirai de
» cette lâcheté, & que toute la puis-
» sance du Roi de Suede ne m'em-
» pêchera pas de vous donner la mort
» entre ses bras, quand même vous
» y seriez réfugié. »

Davison retourna en effet à Rome, abandonnant les intérêts de la Reine, mais obéissant entierement à ses ordres. Cette Princesse vouloit persuader, sur-tout les Suédois, qu'elle n'avoit rien fait par inconstance, ni par légéreté.

Charles Gustave, Roi de Suede, mourut, & la sa un fils en bas âge, avec un Royaume épuisé par de longues guerres & p[illegible] des victoires.

Chriſtine écrivit au Duc Adolphe Jean, oncle & tuteur du jeune Monarque, pour lui recommander l'éducation de ce Prince. Elle ſe plaint de l'oubli injuſte du dernier Souverain, & recommande au nouveau ſes intérêts : elle donne avis qu'elle va ſe rapprocher de la Suede, pour régler ſes affaires avec le Conſeil de Régence. Elle ne tarda point à exécuter ſon deſſein. Elle prit congé du Pape, & ſe mit, avec peu de ſuite, en chemin, le vingtieme jour de Juillet. Le Cardinal Azzolini congédia une partie des Officiers & des gens de la Maiſon de la Reine. Il vendit ſes équipages & beaucoup de meubles précieux, pour acquitter ſes engagemens. Chriſtine fit beaucoup de diligence, paſſa par Nuremberg, & s'arrêta à Hambourg, où le Corps de Ville & les principaux Citoyens lui

rendirent les honneurs de la Souveraineté. On craignit en Suede l'arrivée de cette Reine, ſur-tout dans le tems d'une minorité; on pouvoit appréhender que Chriſtine ne formât le projet de remonter ſur le trône ſi le jeune Monarque venoit à mourir, ou que ſes partiſans ne l'excitaſſent à reprendre la Couronne, même du vivant de ce Roi. Cependant elle engagea pluſieurs des principaux Suédois de diſpoſer le Sénat & les Etats à la bien recevoir, & malgré l'oppoſition qu'elle trouva dans ceux qui étoient à la tête du Gouvernement, elle quitta Hambourg, paſſa par le Holſtein, & ſe rendit dans l'Iſle de Funen. Elle étoit accompagnée de M. Terlon, Ambaſſadeur de France. Le Roi de Danemarck, apprenant l'arrivée de cette Reine dans ſes Etats, envoya ſon Grand Tréſorier au-de-

vant d'elle, pour l'inviter à venir à Copenhague. Toute la Maiſon Royale & la Cour allerent à ſa rencontre hors de la ville, & lui firent une réception brillante. Chriſtine s'embarqua ſur une galere, & paſſa en Scanie. Elle ſe repoſa à Halmſtadt, où le Maréchal Linde vint la complimenter de la part du Roi de Suede, de la Reine Régente ſa mere, & du Sénat. Ce Maréchal l'engagea, ſuivant les inſtructions particulieres qu'il avoit reçues, de ne pas paſſer outre; mais la Reine, ſans avoir égard à ſes repréſentations, continua ſon voyage, & vint en diligence à Stockolm. Les Sénateurs & les Régens du Royaume allerent au-devant d'elle, les Bourgeois ſe mirent ſous les armes, les troupes ſe rangerent en bataille, le bruit des canons & des inſtrumens militaires ſe confondit, à ſon

entrée, avec les acclamations du peuple. Le Roi & la Reine Mere conduiſirent Chriſtine dans le même appartement qu'elle avoit autrefois occupé durant ſon regne. Chriſtine fit dire tous les jours la Meſſe dans une Salle du Château, où l'on avoit dreſſé un Autel : le Clergé Proteſtant blâma ſa conduite, & les Miniſtres crierent en chaire au ſcandale. Les Suédois ſe refroidirent inſenſiblement ſur le compte de cette nouvelle Catholique, & conçurent même de l'averſion pour elle. Le changement de Religion fut ce qui nuiſit davantage à ſes intérêts & à ſes prétentions. Le Sénat lui repréſenta la loi qui déclaroit déchu de ſes droits & de ſes biens quiconque abandonnoit la doctrine reçue en Suede. On abattit la Chapelle où elle faiſoit dire la Meſſe, & les Etats la contraignirent de renvoyer les Prê-

tres & les Italiens qui l'avoient accompagnée. Les revenus & les droits que Chriſtine s'étoient réſervés à ſon abdication, ne furent confirmés & renouvellés qu'à titre de faveur & de conceſſion gratuite par le Sénat & par les différens Ordres du Royaume, en reconnoiſſance des ſervices que ſes Ancêtres & elle-même avoient rendus à la Suede. On exigea de cette Princeſſe une nouvelle renonciation à la Couronne ; ce qu'elle fit, ne voyant aucun jour à faire valoir ſes prétentions. La Reine ſe retira à Norkoping, en attendant l'entiere déciſion de ſes affaires ; elle voulut donner en cet endroit de nouvelles preuves de ſa catholicité, en faiſant dire tous les jours la Meſſe, & en ſe confeſſant & communiant le jour de Paques. Le Sénat de Suede l'obligea encore de mettre fin à ſes dévotions.

La Reine ſe vit donc obligée d'obéir aux ordres d'un Sénat qui avoit été ſous ſes loix. Si ſa converſion étoit ſincere, elle faiſoit à la Religion des ſacrifices dignes de lui être offerts; mais ſi la légéreté ou la politique ſeules avoient été les motifs de ſa conduite; cette Princeſſe étoit auſſi malheureuſe que coupable. L'Evêque d'Abo repréſenta Chriſtine ſous ce dernier aſpect; il écrivit, il publia qu'il avoit vu la fille de Guſtave donner toutes les preuves du repentir, pouſſer des ſoupirs & répandre des larmes ſur ſon changement de Religion. La Reine fut vivement offenſée de ce diſcours, qui pouvoit la rendre ſuſpecte à la Cour de Rome, & lui faire beaucoup de tort pour le repos & pour le bonheur de ſa vie. Elle écrivit au Roi de Suede une lettre fulminante contre ce Prélat im-

prudent; elle lui demanda une ſatisfaction prompte & proportionnée à l'offenſe, proteſtant qu'elle ſe vengeroit elle-même, ſi le coupable reſtoit impuni. On promit à Chriſtine la Juſtice que les loix du pays permettoient; mais ces loix ne déciderent rien, & le coupable devint dans la ſuite Evêque de Linkoping.

1661. Lorſque la Diete fut terminée, on fit les funérailles du feu Roi avec une grande magnificence. Chriſtine y aſſiſta, étant conduite par le Prince Adolphe Jean : mais elle ſortit de l'Egliſe avec les ſiens, lorſque le Miniſtre Proteſtant monta en chaire pour faire l'oraiſon funebre. Elle prit, peu de tems après, congé du Roi & de la Reine Mere, & ſe retira de Stockolm, avec les mêmes honneurs qu'elle avoit reçus à ſon entrée. Elle paſſa l'hyver à Norkoping, ville qui

lui appartenoit ; elle retint auprès d'elle l'Aumônier de l'Ambaſſadeur de France, & fit dire publiquement la Meſſe dans ſon Château. Cela indiſpoſa de nouveau la Cour, le Sénat & le Clergé : on lui défendit encore l'exercice de ſa Religion : ſur quoi la Reine écrivit au Sénateur Bâat, Gouverneur général de ſes domaines : » Je ſuis étonnée du pro-
» cédé de la Cour ; & ſachant que
» j'ai mérité quelque choſe de plus
» civil, je fais un dernier effort pour
» adoucir l'humeur de mes cruels
» ennemis... Si les Miniſtres Etran-
» gers n'avoient aucun privilege, je
» ne me plaindrois pas ; mais que
» je ſois traitée plus mal que le plus
» petit Envoyé, c'eſt ce qui révolte
» la raiſon, bleſſe le droit des Gens,
» & répugne à toutes les loix.....
» Que fais-je autre choſe, que de

» confirmer aux Etats de n'avoir ja-
» mais aucune prétention ni eſpé-
» rance à l'avenir, puiſqu'il ſuffit de
» profeſſer la Foi Ultramontaine,
» pour n'avoir plus rien à eſpérer en
» Suede.... Au nom de Dieu, em-
» pêchez que ma Patrie ne ſe rende
» abominable par une action auſſi
» indigne, que de manquer de reſ-
» pect à une Princeſſe qui ne l'a pas
» mérité.... Tâchez de diſpoſer mes
» affaires de façon que je puiſſe ſor-
» tir au plutôt d'ici; car dès qu'elles
» ſeront terminées, je n'y reſterai pas
» un inſtant. »

Ces plaintes & ces repréſentations produiſirent leur effet; la Régence ſe conduiſit avec plus de modération & de douceur. Chriſtine en témoigna ſa ſatisfaction. Elle quitta enfin la Suede au mois de Mai 1661, & repaſſa par Hambourg, où elle s'arrêta près

d'une année. Ce fut pendant ce ſéjour qu'elle entama une négociation avec pluſieurs Cours de l'Europe, afin de procurer aux Catholiques Romains le libre exercice de leur Religion, dans les Pays Proteſtans de l'Allemagne, ſur-tout à Hambourg & en Danemarck. Elle écrivit, ſur cet objet, pluſieurs lettres à l'Empereur, aux Rois de France, d'Eſpagne, de Pologne, & au Pape. Mais ces Puiſſances ne ſe prêterent point aux deſirs de Chriſtine, ne voulant pas paroître s'immiſcer dans l'adminiſtration des Etats étrangers, & craignant avec raiſon que les Proteſtans ne demandaſſent en retour la liberté de conſcience & le droit de profeſſer publiquement leur croyance dans les Royaumes Catholiques. La Reine, mal ſecondée dans ſon projet, trouva par-tout des obſtacles & des difficul-

tés qui refroidirent ſon zele, & la porterent à ne s'occuper que de ſes propres intérêts. En effet, elle mit tous ſes ſoins à régler ſes affaires domeſtiques, & à aſſurer ſes revenus. Elle fit avec Texeira, ſon Banquier, un Traité pour recevoir exactement l'argent qui lui étoit néceſſaire; mais les malheurs de la guerre, dont le ſiege avoit été dans une partie de ſon domaine, cauſerent beaucoup de diminution dans ſes revenus. La Reine fit quelques voyages à Brême & à Verden, villes appartenantes à la Suede, où elle reçut les honneurs de Souveraine. Il y avoit à Hambourg l'Alchimiſte Borri, homme entêté de la recherche de la Pierre philoſophale, & qui ſut perſuader à cette Princeſſe, toujours avide de connoiſſances & de nouveautés, de haſarder beaucoup d'argent pour le travail du

grand

grand œuvre. Ce Charlatan s'enrichit par la folie de ſes Adeptes, dont Chriſtine & le Roi de Danemarck furent les plus enthouſiaſtes. Quelqu'un a appellé l'Alchymie un *plaiſir de Princes*. On peut, en effet, en citer un grand nombre qui ont employé, dans ces vaines recherches de la Pierre philoſophale, beaucoup de richeſſes & de tems. Au reſte, ſi les Alchymiſtes ont été toujours trompés dans l'objet de leur curioſité, on leur doit beaucoup de découvertes intéreſſantes, qu'ils ne cherchoient point, & les progrès de la Chymie qu'ils méconnoiſſoient. Ainſi l'ignorance a fait ſouvent les premiers pas dans les Sciences.

La Reine prit un vif intérêt aux malheurs du Comte d'Ulfelt, Seigneur inquiet & ambitieux, qui indiſpoſa d'abord le Roi de Danemarck, 1662.

dont il étoit ſujet, & enſuite le Roi de Suede, qui lui avoit donné un aſyle dans ſes Etats. » Je ne veux » point, lui écrivit cette Princeſſe, » redoubler vos chagrins par des » plaintes qui me ſemblent indignes » de vous. Je ſuis perſuadée que la » priſon ni la mort n'ont rien de ſi » affreux, que l'on ne puiſſe trou- » ver en ſoi-même de quoi s'en con- » ſoler ; & je crois que, quand on » a le cœur fait comme le vôtre, » on eſt rarement malheureux, lorſ- » qu'on n'eſt pas coupable. Je vous » écris donc ſeulement, pour vous » aſſurer que la fortune, en vous ôtant » la liberté, ne vous a pas ôté mon » eſtime ni mon amitié ». La Reine lui avoit accordé une protection ouverte, lorſqu'elle étoit ſur le trône, & le ſoutenoit encore par ſa recommandation. Cependant l'Hiſtoire dépoſe con-

tre Ulfeld ; elle l'accuſe d'avoir conſpiré la perte de l'Etat & celle de ſon Roi, après en avoir été comblé d'honneurs & de bienfaits. Retiré en Suede, il fut ſoupçonné de vouloir livrer Malmoë au Danemarck. Charles Guſtave, qui l'avoit choiſi pour ſon premier Miniſtre, le fit enfermer. Il échappa à la vigilance de ſes gardes, & revint à Copenhague, où il rentra en grace ; mais ſes nouvelles intrigues le firent proſcrire & condamner à la mort. Ulfeld prit la fuite, & fut errant avec ſa famille ; il ſe diſoit le Gouverneur de jeunes Seigneurs, qui étoient ſes fils. Ulfeld périt de froid & de miſere, & fut enterré au pied d'un arbre La Reine prit ſoin des enfans & de la veuve de ce Seigneur Danois, & leur fit tenir une penſion.

Chriſtine, durant ſon ſéjour dans

des Pays Proteſtans, employa ſes ſoins à faire des Proſélytes ; elle engagea le ſavant Pierre Lambecius, Profeſſeur à Hambourg, de la ſuivre à Rome ; elle le trouva d'autant plus diſpoſé à quitter ſa Patrie & ſa Religion, que ce Profeſſeur avoit beaucoup d'ennemis qui le perſécutoient, & une femme vieille, chagrine & avare, qui lui rendoit la vie inſupportable. L'abjuration de Lambécius lui fut avantageuſe pour ſa fortune. L'Empereur l'appella à Vienne, & le nomma ſon Bibliothécaire en chef.

La Reine avoit à ſa Cour Galdenblad, qui avoit principalement la miſſion de convertir, ſoit par la perſuaſion, ſoit par des préſens, les Suédois Luthériens que la curioſité conduiſoit à Rome. Ce Galdenblad avoit été envoyé dans ſa jeuneſſe, par Chriſtine, avec pluſieurs autres jeunes

gens, au College des Jéſuites, & avoit été élévé dans la Religion Catholique-Romaine. Pluſieurs de ces converſions pouvoient être ſinceres, mais pluſieurs étoient auſſi fort intéreſſées; Galdenblad demandoit toujours de l'argent pour les nouveaux convertis: & la Reine ſe vit ſouvent obligée de répondre : *Ce n'eſt pas la bonne volonté qui me manque, mais l'argent : Si Dieu m'en donne, j'en donnerai aux autres.*

La fille de Guſtave, plus tranquille ſur l'état de ſes affaires, reprit à Rome le cours de ſes études. Son Palais devint une Académie, & le rendez-vous de tous les hommes célebres dans les Sciences & dans les Arts. Cependant cette Reine aimoit encore à employer ſa médiation pour les intérêts des Puiſſances. Elle chargea le Comte Galeazo Gualdo d'aller en

différentes Cours de l'Europe, afin de ſolliciter des ſecours en faveur de la République de Veniſe, qui étoit en guerre avec les Turcs. Cet Ambaſſadeur d'une Princeſſe ſans couronne & ſans pouvoir eut très peu de crédit. La République de Veniſe ſembla même déſavouer ſes démarches, en ne voulant lui accorder aucune lettre de créance. C'eſt ce qui a fait dire avec raiſon de Chriſtine, *Qu'une Reine ſans Etats eſt comme une Divnité ſans Temple, à laquelle on ceſſe bientôt d'offrir des adorations & des ſacrifices.* Chriſtine ne portoit plus que le vain nom de Souveraine; elle voulut pourtant encore négocier l'accommodement de la Cour de France avec celle de Rome. Les Gens du Duc de Créqui, Ambaſſadeur de Louis XIV, avoient pris querelle avec les Corſes, dont la garde du

Pape étoit compoſée. Le Duc fut inveſti & inſulté dans ſon Palais, & les ſoldats pouſſerent l'audace juſqu'à tirer en pleine rue pluſieurs coups de mouſquets ſur le carroſſe où étoit l'Ambaſſadrice, ſon épouſe. Le Duc de Créqui demanda ſatisfaction de cette injure, & comme il n'en put obtenir une proportionnée à l'offenſe, Louis XIV rappella ſon Ambaſſadeur, s'empara de la Principauté d'Avignon, & fit marcher ſes troupes vers l'Italie.

Le Souverain Pontife s'allarma : 1663.
Chriſtine écrivit au Roi & à ſon Miniſtre, elle envoya un Député ; mais le jeune Monarque, ſenſible à la moindre atteinte donnée à ſon rang & à ſon honneur, parut peu diſpoſé à l'écouter, & déſapprouva même ſes ſoins & les conſeils qu'elle lui donnoit dans cette affaire. La Reine craignit qu'é-

tant devenue ſuſpecte à la France, le Roi ne portât des plaintes contr'elle en Suede, & ne fît ſequeſtrer ſes revenus. Pleine de cette fauſſe terreur, qui étoit accrue par les bruits populaires, elle mandoit au Gouverneur général de ſes domaines : » Je ne » pourrai jamais croire que le Roi » ni la Régence de Suede permettent » que le Roi de France s'arroge quel- » que pouvoir ſur moi, comme ſi je » dépendois de lui, cela étant incom- » patible avec ma naiſſance & ma » qualité, puiſque j'égale à cet égard » tous les Potentats du monde; je » ne reconnois aucun ſupérieur que » Dieu ſeul ».... On voit toujours cette Reine réclamer ſes titres à la moindre occaſion, & plus inquiete, après ſon abdication, de faire valoir les droits de la Royauté, qu'elle ne le fut jamais ſur le trône.

Sa Sainteté ſe diſpoſa à rendre viſite à la Reine de Suede dans ſon Palais. Chriſtine, apprenant cette nouvelle, dit au Cardinal qui la prévint : *Unde hoc mihi, quod Dominus meus veniat ad me ? Non ſum digna quòd intret ſub tectum meum.* Elle fit dreſſer dans ſon appartement un ſuperbe baldaquin, pour recevoir le Souverain Pontife ; & lorſqu'il arriva, cette Reine alla au-devant de lui, mit un genou en terre, reçut ſa bénédiction, & le conduiſit marchant à ſa gauche. La converſation dura une heure & demie, principalement ſur l'affaire des Corſes. Le Pape viſita les richeſſes & les tableaux qui ornoient le Palais de la Reine. Il ſe retira enſuite pour ſe rendre au Vatican. Cependant la médiation de Chriſtine n'ayant pas réuſſi, le Pape fut obligé, pour appaiſer le Roi de Fran-

ce, de ſe ſoumettre aux conditions qui lui furent preſcrites. Alexandre VII envoya à Paris, ſon neveu le Cardinal Flavio Chigi, & Lorenzo Imperiali, Cardinal, Gouverneur de Rome, pour faire leurs excuſes au nom du Pape Les Corſes furent chaſſés. Le Roi exigea encore qu'il y eût dans Rome un monument ſur lequel on inſcrivît l'inſulte faite au Droit des Gens en la perſonne de l'Ambaſſadeur du Roi de France, & la ſatisfaction éclatante que ce Monarque s'étoit fait donner. Chriſtine ne fut peut-être pas fâchée que ſes négociations fuſſent infructueuſes, & que le Pape fût humilié. Elle avoit, depuis quelque tems, à ſe plaindre de l'humeur ſuperbe & des tracaſſeries de ce Souverain Pontife, qui, de ſon côté, auroit été mortifié de voir le crédit de Chriſtine prévaloir ſur le ſien; &

d'avoir eu, en de telles circonſtances, à la remercier de ſes recommandations & de ſes ſervices.

Chriſtine n'étoit point dans la ſituation qui lui convenoit. Elle le ſentoit à l'inquiétude dont elle étoit agitée. L'amour de la Patrie, le ſoin de ſa fortune, peut-être le deſir du trône qu'elle avoit quitté, & plus que toutes ces conſidérations, l'averſion qu'elle avoit conçue contre le Souverain de Rome, vieillard ſoupçonneux & chagrin, la rappelloient en Suede. Cette Reine envoya auprès des Etats, Adami, ſon Capitaine des Gardes, pour négocier ſon retour, & obtenir le libre exercice de la Religion Catholique, tant pour elle, que pour ceux de ſa ſuite. La Régence ne voyoit pas ſans crainte ces voyages fréquens & précipités de la fille de Guſtave, qui avoit gouverné avec 1664.

tant de gloire & de ſageſſe, que tout bon citoyen devoit conſerver la mémoire de ſon regne. Le jeune Roi étoit d'une ſanté délicate, & l'on pouvoit ſoupçonner dans Chriſtine des projets d'ambition. Le Miniſtere de Stockholm profita du changement de Religion de cette Princeſſe, pour indiſpoſer contr'elle les ſentimens du Sénat & du peuple. Il fit craindre que l'exemple & les conſeils de cette nouvelle Catholique ne changeaſſent la croyance du Monarque Suédois, qui étoit encore dans l'âge de prendre toutes ſortes d'impreſſions; il répandit même le bruit que Chriſtine ſe rendoit Miſſionnaire du Pape, & vouloit, à ſa perſuaſion & ſéduite par ſes promeſſes & ſes préſens, introduire en Suede la Religion Romaine. On chercha des obſtacles pour ſon retour. On choqua ſon caractere libre.

& indépendant, en mettant des conditions au ſéjour qu'elle méditoit. Le Sénat lui fit défendre d'amener avec elle des Prêtres Italiens, & d'exercer publiquement ſa Religion, ſuivant le Rit Romain.

Cependant Chriſtine attendoit à Rome le ſuccès de ſes négociations. Elle ſe livroit avec la même ardeur à l'étude des Sciences, à l'entretien des hommes célebres, & à ſon goût pour les Beaux-Arts. Elle fit alors frapper une médaille ſur laquelle il y avoit pour légende, en lettres grecques, le mot *Makelos*, au-deſſus d'un Phénix couché ſur ſon bucher. Elle donna ce mot à deviner à tous les ſavans Antiquaires, qui firent nombre de doctes diſſertations, & qui tous haſarderent une explication appuyée ſur de grands raiſonnemens. Ce mot étoit une plaiſanterie peu par- 1665.

donnable à une Souveraine, dont les volontés étoient des ordres, & qui ne devoit point jetter le ridicule sur l'érudition, qu'elle honoroit & qu'elle protégeoit. Elle confondit tous les Savans qui avoient employé beaucoup de tems & de sagacité à interpréter un mot grec qui ne l'étoit pas, en leur apprenant que le terme *Makelos* étoit Suédois : il pouvoit signifier incomparable ou non marié, en quoi il convenoit au Phénix figuré au milieu d'un bûcher, sur la médaille, &, par allusion, à la Reine qui s'étoit fait représenter en Minerve.

Christine eut quelque différend avec la ville de Hambourg, au sujet de Taxeira, riche Juif, son correspondant & son banquier, à qui elle avoit donné le titre de son Résident. Les Magistrats de cette ville refusoient à Taxeira les honneurs & les privi-

leges dont jouiſſent les Miniſtres des Souverains ; ils vouloient même l'obliger de ne point s'éloigner ſans leur conſentement. Cette Princeſſe engagea le Roi de Suede à défendre les droits de la fille de Guſtave & d'une Reine. Elle écrivit en même tems aux Magiſtrats une lettre, ou plutôt un manifeſte, pour proteſter contre la violence faite à ſon Réſident, & contre les atteintes portées aux privileges de ſa naiſſance & de ſon rang. Elle ſe fit rendre juſtice, & ſon Miniſtre fut reſpecté comme ceux de toutes les Têtes couronnées.

La Reine quitta Rome, comme 1666.
elle l'avoit projetté, & ſe rendit à Hambourg, Ville Anſéatique, trouvant dans ce ſéjour ce qu'elle cherchoit, une liberté indépendante de tous les égards dûs à la Royauté, & principalement une proximité aſſez

grande de la Suede, pour entretenir avec ce Royaume une correſpondance prompte & facile. Elle étoit obligée d'être dans des négociations perpétuelles pour les revenus qu'elle s'étoit réſervés comme le prix de ſa couronne. Ils étoient continuellement retardés ou diminués, ſous mille prétextes qui lui faiſoient appréhender à tout moment de manquer de la fortune convenable à ſon état, ou d'être encore à la merci des libéralités du Pape ou de quelqu'autre Souverain bienfaiſant. Ainſi le détail de ſes affaires domeſtiques lui cauſoit plus d'inquiétude & de ſoin, qu'elle n'en avoit fui, en abdiquant le trône. La fille de Guſtave, qui s'étoit vue à la tête d'une Nation puiſſante, gouvernant avec gloire, & donnant des loix à l'Europe, étoit déſormais réduite à flatter les Sénateurs.

& les Miniſtres de Suede, à ſe mettre ſous leur protection, à ſolliciter ſes intérêts les plus preſſans. Vouloit-elle mettre un nouvel ordre dans l'adminiſtration de ſes affaires, elle étoit auſſitôt contredite, arrêtée par la Régence, & obligée de rappeller ſans ceſſe les conditions de ſon abdication. Ses lettres contiennent preſque toutes des plaintes, des repréſentations, des proteſtations, & font aſſez connoître combien elle devoit ſe repentir d'avoir renoncé ſi imprudemment au rang qui étoit ſi convenable à ſa naiſſance & à ſon génie. Etant un jour à viſiter à Hambourg le cabinet d'un Curieux, la médaille de ſon abdication lui tomba entre les mains: auſſit-tôt qu'elle l'apperçut, elle la rejetta avec colere. Cependant elle cherchoit à diſſiper ou à diſſimuler ſes chagrins, en donnant dans ſon

Palais des fêtes, des Opéras, des bals, où elle repréſentoit & danſoit avec les perſonnes de la premiere conſidération.

La Reine avertit le Roi & la Régence de la réſolution où elle étoit de faire un nouveau voyage en Suede. » J'eſpere, diſoit-elle à M. de Terlon, Ambaſſadeur de France, qu'on aura aſſez d'amitié & de conſidération pour moi, pour ne pas me chicaner ſur ma Meſſe; mais ſi, contre mon eſpérance, on s'y oppoſe; je ſuis réſolue de tout quitter, & de m'en retourner au même moment ſur mes pas ». Elle partit de Hambourg, traverſa le Holſtein & le Danemarck, & ſe rendit en Suede, ſur une galere qui l'attendoit à Helſingohr. Elle fut plus accueillie dans les Royaumes étrangers, que dans celui où elle avoit donné des

loix. La Régence envoya au-devant de Chriſtine, à Norkoping, un courier, pour lui déclarer qu'on ne ſouffriroit aucun Prêtre Catholique à ſa ſuite, & qu'elle étoit priée de renvoyer celui qu'elle amenoit, ſinon qu'il ſeroit procédé contre lui, ſuivant les loix du pays.

Le Baron de Sparre, qui fut pareillement député par la Régence, eut avec cette Reine un entretien fort vif ſur l'affront qui lui étoit fait, ſur la forme actuelle du Gouvernement de Suede, ſur ſes prétentions & ſes droits à la Couronne, ſi le jeune Roi Charles XI mouroit; & comme on lui repréſentoit que ſon changement de croyance feroit toujours un grand obſtacle, elle répondit que, ſi ſes ſouhaits alloient au trône, ce ne ſeroit pas pour contraindre perſonne à profeſſer la Re-

gion Catholique-Romaine ; qu'elle pouvoit dire comme le Maréchal de Turenne : *Je ſuis Catholique , mais mon épée eſt Calviniſte.* Elle inſiſta beaucoup ſur la néceſſité de conſerver l'union dans les Etats du Royaume, ſur les moyens de ſoutenir les anciennes familles, de régler les troupes, de faire proſpérer le commerce des Villes, de ſoulager la Nation, de fixer le cours & la valeur des Monnoies. Cette Princeſſe, mécontente du Gouvernement, eut lieu d'être ſatisfaite du peuple ; elle le vit accourant en foule à ſon paſſage, elle entendit regretter ſon regne, & former des plaintes contre la nouvelle adminiſtration. C'étoit l'éloge le plus flatteur que la voix publique pût lui donner.

Cependant comme on la preſſoit toujours de congédier ſon aumônier,

elle ordonna ſur le-champ ſon départ : elle renvoya tout le train que le Roi avoit commandé pour l'accompagner. Elle retourna avec précipitation à Hambourg. Son premier ſoin fut de ſe plaindre du procédé de la Régence, & du peu d'égard que l'on témoignoit pour ſa perſonne ; mais il parut bientôt en Suede un Mémoire ou plutôt un Manifeſte dans lequel on inſtruiſoit le peuple des troubles que la préſence de cette Princeſſe ambitieuſe, inquiete & légere pouvoit cauſer. Chriſtine n'oppoſa à toutes ces déclamations que la patience & le ſilence. Elle attendit à Hambourg la premiere aſſemblée des Etats de Suede, ſe flattant d'en obtenir une compoſition plus avantageuſe & plus honorable.

Cette Reine étoit, ſur toutes choſes, d'une ſenſibilité ſinguliere ; elle

ſe faiſoit une affaire capitale des moindres changemens arrivés dans ſa maiſon ; ſon caractere étoit aigri par ſes malheurs, & lui faiſoit-on la plus légere offenſe, elle menaçoit alors, elle fulminoit. Elle écrivit au ſujet d'un Muſicien qui l'avoit quittée pour paſſer à la Muſique du Duc de Savoie : » Je veux qu'on ſache que je » ne conſentirai jamais qu'Antonio » Rivani change mon ſervice pour un » autre, qu'il n'eſt plus au monde » que pour moi, & que, s'il n'y » chante pas pour moi, il ne chan- » tera pas longtems pour qui que ce » ſoit.... Quand on voudroit me » faire accroire qu'il a perdu la voix, » tout cela n'y feroit rien ; car tel » qu'il eſt, il doit vivre & mourir » à mon ſervice, ou malheur lui en » arrivera ».

Chriſtine toujours occupée de ſa

grandeur & de ſa gloire, deſiroit d'avoir l'Hiſtoire de ſon Regne, écrite par quelque main habile. Elle engagea le ſavant Voſſius d'entreprendre ce travail. » J'ai remarqué, lui dit » cette Reine, que l'ignorance ou » l'envie ont pris plaiſir à diſſimuler » ou à obſcurcir les plus grandes & » les plus belles actions de mon re- » gne; ce qui m'oblige à vous de- » mander réparation en faveur de la » vérité à laquelle tous les Ecrivains » ſont obligés de rendre hommage.... » Vous avez été vous-même témoin » oculaire de ſa plus haute félicité. » Je ne vous demande que la pure » vérité, laquelle ſera d'autant moins » ſuſpecte, que toute la Terre ſait » que les malheurs préſens de la » Suede m'ont miſe dans un état à ne » pouvoir pas acheter de la fumée. » En effet, Voſſius commença l'Hiſ-

toire de Chriſtine ; mais la mort de cette Princeſſe, qui ſurvint, l'empêcha de pourſuivre ſon Ouvrage.

1668. Les Etats aſſemblés à Stockholm, ne purent ſe refuſer de reconnoître la juſtice des demandes & des plaintes de Chriſtine. Ils déſapprouverent l'eſpece de perſécution que la Régence & quelques Sénateurs lui faiſoient, en voulant la priver de la diſpoſition directe des fonds affectés à ſon entretien. Tous les Ordres & le Clergé lui-même, malgré le changement de Religion de cette Reine, donnerent des éloges aux grandes actions de ſon regne & à ſes qualités perſonnelles. Ils conclurent unanimement de lui laiſſer toujours la liberté de jouir ſans aucun changement ni altération, des conditions qu'elle s'étoit réſervées en abdiquant la Couronne.

Alexandre VII étoit mort à Rome,

&

& le Cardinal Jules Roſpiglioſi étoit parvenu au Souverain Pontificat, ſous le nom de Clément IX. La Reine témoigna par des fêtes & des réjouiſſances publiques, quoique dans un pays Proteſtant, la part qu'elle prenoit à l'exaltation du nouveau Pape, ayant toujours eu pour ſa perſonne beaucoup d'eſtime & d'attachement. Elle fit illuminer la façade de ſon palais. On tira un feu d'artifice, dont la décoration repréſentoit les armes de Clément IX, ſes vertus & la victoire de l'Egliſe Romaine ſur l'Erreur & ſur l'Héréſie du Luthéraniſme. Les lumieres de ſix cens lampes traçoient, par leur arrangement, les caracteres du nom du Souverain Pontife. Un tel ſpectacle parut inſultant au peuple de Hambourg. Il étoit encore échauffé par le vin qui couloit en abondance. La décoration fut miſe

en pieces par une troupe de mutins. La ſentinelle fut forcée ; mais le Palais de Sa Majeſté étoit garni d'artillerie & de proviſions néceſſaires pour ſoutenir en quelque ſorte un ſiege : car la Reine s'attendoit bien à une émotion. Elle ordonna de faire une décharge des mouſquetons ſur ces ſéditieux, dont quelques-uns furent tués & d'autres bleſſés. La multitude s'irrita encore davantage, & ſe porta aux derniers excès ; elle briſa toutes les fenêtres du Palais, elle vouloit enfoncer les portes, elle menaçoit de piller les meubles, & de s'emparer de la perſonne même de Sa Majeſté. Dans cette extrêmité, Chriſtine ſe déguiſa & ſe ſauva dans la maiſon du Réſident de Suede. Le Commandant fit avancer les ſoldats de la Garniſon ; les Capitaines de la Bourgeoiſie ordonnerent la retraite.

Le tumulte ceſſa. La Reine fit diſtribuer de l'argent à ceux du peuple qui avoient été bleſſés. On employa pluſieurs jours à rétablir le Palais de cette Princeſſe : après quoi le Magiſtrat reconduiſit Chriſtine comme en triomphe, au milieu de cette populace, qui frémiſſoit de rage à ſa vue, mais qui n'oſoit éclater. Cette Reine s'arrêta quelque tems dans cette ville, attendant la concluſion de ſes affaires.

Chriſtine avoit conſervé encore quelque correſpondance avec le Médecin Bourdelot, qui s'étoit chargé principalement de l'informer des nouvelles de France, & des Ouvrages littéraires qui y paroiſſoient. Elle écrivit cette réponſe ſinguliere à une de ſes lettres. » Vous me faites plaiſir » de ne me pas envoyer tout le fa- » tras qu'on fait ſur la Campagne de » Flandres... J'aime les belles actions

» autant qu'un autre, mais je n'aime
» pas les panégyriques ; & mon ami-
» tié pour les Satyres eſt telle que je
» me plais à lire juſqu'à celles qui
» ſont faites contre moi-même,
» dont le nombre eſt raiſonnablement
» grand, Dieu merci, pour me di-
» vertir aux dépens de moi-même,
» après m'être longtems divertie aux
» dépens des autres. Je dis à mes dé-
» pens, parceque tout ce que j'ai en-
» core vu eſt ſi ſot & ſi impertinent,
» qu'il m'auroit été impoſſible de le
» lire, s'ils n'euſſent parlé mal de moi.
» Pour ce qui eſt de Benſerade,
» vous avez raiſon de croire que tout
» ce qui vient de lui me plaira....
» Vous m'envoyez les Eſſais Phyſi-
» ques de Launoi, pour m'en faire
» venir l'envie ; vous m'obligerez, ſi
» vous m'envoyez ſon ouvrage en-
» tier. Mon malheur m'arrête encore

» ici (à Hambourg) cet hiver, & la
» ſeule conſolation qu'on peut y avoir
» ſont les lettres de Rome & les li-
» vres de France.

» Pour la transfuſion du ſang, je
» trouve l'invention belle; mais je
» ne voudrois pas m'en ſervir, de
» peur de devenir pécore : en cas de
» métamorphoſe, j'aimerois mieux
» devenir lion, pour m'empêcher
» d'être dévorée. Je me porte aſſez
» bien, & me moque des Méde-
» cins & de la Médecine; mais
» pour jouir d'une parfaite ſanté,
» mon ſouverain remede eſt de reſ-
» pirer l'air de Rome ».

La Reine avoit des ennemis qui cherchoient les moyens de la deſſervir dans l'aſſemblée des Etats où ſes intérêts étoient agités. Ce fut pour elle l'objet d'une nouvelle & importante négociation. Elle envoya Ro-

ſenbach, ſon Miniſtre & ſon Agent à la Cour de Suede. On a la plus grande partie des lettres qu'elle lui écrivit dans ces circonſtances ; mais elle y emploie ſouvent un chiffre particulier, pour cacher la liberté de ſes ſentimens & de ſes expreſſions. Le Grand Chancelier, Comte de la Gardie, étoit de tous le plus animé contre Chriſtine ; il n'avoit pas oublié les affronts que cette Reine lui avoit faits ſur la fin de ſon regne, & il ſe ſervoit du crédit de ſa place pour traverſer ſes deſſeins. Il l'accuſa de vouloir ravir la couronne de Suede au jeune Roi Charles XI. Il força même Appelman, l'homme d'affaires de Chriſtine, de ſe porter en témoignage contre cette Princeſſe, comme ſi elle lui eût fait confidence d'un ſemblable projet. Chriſtine, inſtruite de cette tyrannie odieuſe, formée pour

la perdre, écrivit au Grand Tréſorier de Suede, qui étoit le Gouverneur général de ſes Domaines....

» Accoutumée à voir qu'on me prend » ſouvent pour une autre, je ne devrois » pas m'abaiſſer juſqu'à me juſtifier ; » mais je ne ſaurois m'empêcher de » vous dire que je fais profeſſion de » n'écouter d'autres conſeils que ceux » que mon honneur & mon intérêt » m'inſpirent ; que je les connois parfaitement : & comme le Roi de » Suede eſt mon ouvrage, & que je » puis quaſi dire que ſa couronne » l'eſt auſſi, l'ingratitude ne m'empêchera jamais d'employer tout mon » ſang, ſi je le pouvois, pour la » conſervation de cet ouvrage, dont » je tire toute la gloire & toute la » félicité de ma vie. Si la Suede ſe » laſſe enfin d'être mal gouvernée, » qu'on ſe ſouvienne que ce n'eſt pas

» ma faute, & je ſouhaite que Dieu
» me faſſe périr, ſi j'ai la penſée d'en
» profiter. Je n'y aurai autre part que
» celle de regretter la perte d'un Etat,
» pour la gloire & la grandeur du-
» quel j'ai veillé tant de nuits, &
» ſouffert tant d'autres travaux qui
» ſont connus de Dieu ſeul »

Les Etats ne ſe laiſſerent point prévenir contre cette Reine, par les intrigues & les haines de quelques particuliers, qui étoient plus animés par un eſprit de vengeance, que par l'intérêt du bien public. Ils lui accorderent les principaux objets de ſes demandes; ils arrêterent ſolemnellement:

Que toutes les conditions exprimées dans l'acte de l'abdication, ſeroient obſervées dans la derniere rigueur & exactitude.

Qu'il ſeroit accordé le libre exer-

cice de Religion, pour Sa Majeſté & pour ſes domeſtiques, dans le lieu qu'elle voudra choiſir pour ſa réſidence.

Qu'il dépendra de la volonté de la Reine de fixer tel ſéjour, en tel pays qu'il lui plaira, avec aſſurance d'y pouvoir jouir de ſes revenus ſans inquiétude.

Que le Roi promet de faire payer à la Reine la ſomme de ſoixante mille écus, qui lui ſont dûs, & de lui faire les plus prompts & les plus ſolides paiemens qu'il ſera poſſible, pour ſatisfaire Sa Majeſté dans une année au plus tard.

Que le Roi, joint aux Etats, garantira tous ces articles par une concluſion ſolemnelle de la Diete, pour être inviolablement obſervés.

Enfin tout étant réglé en Suede, à la ſatisfaction de Chriſtine, elle ré-

ſolut de reprendre le chemin de Rome, voyage qui lui étoit devenu ſi habituel depuis qu'elle avoit changé de fortune & de Religion. Elle partit donc de Hambourg, après avoir donné de nouvelles fêtes au peuple, & après avoir marqué ſon eſtime & ſa bienveillance aux perſonnes diſtinguées de cette Ville.

L'entrée de la Reine dans Rome fut très pompeuſe. Le nouveau Pape avoit ordonné tout avec une profuſion étonnante. Le Pontificat de Clément IX fut appellé *l'âge d'or de Rome*, à cauſe du goût de ce Pape pour les Arts, & des marques éclatantes de ſa généroſité & de ſa magnificence. Ce fut principalement à l'arrivée de Chriſtine qu'il prodigua les honneurs, les fêtes & les plaiſirs, par reconnoiſſance & par eſtime pour cette Héroïne dont il avoit toujours admiré les actions & le génie.

Jean Caſimir, Roi de Pologne, qui 1669.
avoit été Jéſuite & Cardinal, fut elevé ſur le trône, après la mort d'Uladiſlas, ſon frere, au milieu des troubles & des factions. Son regne fut celui de la diſcorde. Ce Prince n'avoit ni les talens, ni les qualités propres pour ſoutenir un Etat agité par les guerres étrangeres & civiles, ou pour retenir dans la dépendance la fiere Nobleſſe de ſon Royaume. Il demandoit la paix, & plus il paroiſſoit la deſirer, plus il excitoit l'audace & l'ambition des nobles Polonois. Enfin voyant toujours ſes premiers Sujets animés contre lui, & ne trouvant point dans l'éclat de ſon rang un dédommagement à la perte de ſon repos, il réſolut d'abdiquer, & de retourner dans ſa ſolitude. Il vint en France, où le Roi Louis XIV lui donna pluſieurs Abbayes. Cepen-

dant ſa couronne fut demandée par pluſieurs prétendans. Chriſtine s'étoit miſe ſur les rangs dès l'année précédente, durant ſon ſéjour à Hambourg, lorſque Caſimir régnoit encore ; mais elle conduiſit ſa négociation avec tant de prudence & de myſtere, que l'on ignoroit en Suede & dans les autres Etats, ſon projet & ſes prétentions. Elle envoya en Pologne le Pere Hacki, Polonois de nation, & de l'Ordre de Cîteaux, un de ſes Chapelains. Elle lui donna des lettres d'inſtruction pour le Nonce du Pape auprès de la République. La fille de Guſtave étoit hors de ſa ſphere, depuis qu'elle n'avoit plus un ſceptre pour gouverner ; & ſon ame, née pour commander, s'élançoit toujours vers la Souveraineté. Cette Princeſſe vouloit unir à la gloire d'avoir abandonné le trône de Suede volontairement, l'honneur d'obtenir la couronne de Pologne par le ſuf-

frage de la Nation : elle fit valoir avec beaucoup d'art les titres de ſa demande. » Repréſentez, dit-elle à » ſon Miniſtre, que je ſuis le der- » nier rejetton de la Maiſon Royale » de Suede & de Pologne ; j'ai fait » un ſacrifice à la Religion & à ma » conſcience, en quittant l'héritage » du Grand Guſtave ; j'ai appris à » régner, & l'on ne pourroit, ſans » injuſtice, me préférer un Etran- » ger ; je ſuis ſans ſucceſſeur & ſans » frere ; je ne pourrai avoir d'autre » intérêt que la proſpérité de la Po- » logne ; je ſuis à la fleur de mon » âge, & accoutumée au plus grand » travail ; enfin étant dans le céli- » bat, la République n'aura rien à » craindre pour ſa liberté, & elle » pourra recouvrer, après ma mort, » le droit d'élection & le choix d'une » autre maiſon.

Chriſtine paſſe enſuite en revue tous ſes concurrens, relevant avec beaucoup de force tous les motifs de leur excluſion. En effet, aucun de ces Princes ne fut élu.

On fit craindre à la Reine que ſon ſexe & ſon amour pour le célibat ne fuſſent les principaux obſtacles de ſon élection. Elle répondit : » A l'é-
» gard du Sexe, cet obſtacle peut
» être levé par des exemples tirés
» même de l'Hiſtoire de Pologne. Au
» reſte, tout le monde ſait que j'ai
» eu en Roi un Royaume & une
» Nation des plus vaillantes du mon-
» de ; que j'ai été ſacrée comme on
» ſacre les Rois de Suede ; que l'on
» m'a rendu hommage en cette qua-
» lité ; que j'ai gouverné la Suede du-
» rant 10 années, depuis ma majorité,
» en Roi plus abſolu qu'aucun de mes
» prédéceſſeurs ; que j'y ſuis encore

» aujourd'hui adorée, crainte & re-
» grettée, parceque je puis dire ſans
» vanité, que mes auſpices ont été
» les plus glorieux & les plus heu-
» reux du monde à la Suede; & ſi
» Dieu permet que la même for-
» tune m'accompagne en Pologne,
» je penſe qu'on aura ſujet d'être ſa-
» tisfait de moi. Quand j'ai gou-
» verné la Suede, je n'étois quaſi
» qu'un enfant, & il y a apparence
» qu'avec l'aſſiſtance de Dieu, je
» m'acquitterai incomparablement
» mieux de mon devoir préſente-
» ment que je ſuis dans ma pleine
» force & vigueur d'eſprit & de
» corps, capable de fatigues &
» d'application. Mais après tout,
» que peut-on exiger de moi que je
» ne faſſe? Faut-il rendre la juſtice,
» raiſonner ou réſoudre dans les
» Conſeils? je m'offre de ſatisfaire à

» ces devoirs, ſinon avec autant d'é-
» loquence & de ſavoir, du moins
» avec autant de bon ſens, que per-
» ſonne ? Faut-il aller pour le ſer-
» vice de la République, à la tête
» d'une armée, j'irai avec joie, &
» je proteſte que la ſeule eſpérance
» de cette ſatisfaction me fait ſou-
» haiter la couronne de Pologne, &
» que, ſi l'on vouloit me la donner,
» à condition de n'y pas aller, je
» ne l'accepterois jamais : j'ai toute
» ma vie ſouhaité paſſionnément
» cette occaſion ; & ſi la raiſon d'E-
» tat ne m'eût rendu ce deſir impoſ-
» ſible, je n'aurois jamais ſouffert
» que d'autres que moi euſſent com-
» mandé mes armées. Si l'on ſe donne
» la peine d'examiner tout le cours
» de ma vie, mon humeur & mon
» tempérament, il me ſemble qu'on
» pourra me faire la grace de comp-

» ter mon ſexe pour rien. »

» Pour le ſecond point, celui du » mariage, j'avoue qu'il m'embar- » raſſe furieuſement; car conſidérant » mon humeur & mon âge, je crois » qu'il n'y a point de remede. Pour » mon humeur, elle eſt ennemie » mortelle de cet horrible joug au- » quel je ne conſentirai pas pour » l'empire du monde; Dieu m'ayant » fait naître libre, je ne ſaurois me » réſoudre à me donner un maître... » Mais le Royaume de Pologne, » étant électif, il me ſemble qu'on » pourroit diſpoſer les Polonois à » penſer moins à l'avenir & plus au » préſent.

» Une troiſieme difficulté, que je » m'oppoſe à moi-même, c'eſt l'i- » gnorance de la Langue Polonoiſe... » mais ni le Prince de Condé, ni le » Duc de Neubourg, ni le Prince

» de Lorraine n'en ſavent pas plus
» que moi ; & je ferai ce qu'ils ne
» peuvent point faire, c'eſt que je
» tâcherai de l'apprendre en peu de
» tems. »

Le Pape Clément IX appuya Chriſtine de tout ſon crédit ; & fit tenir à ſon Nonce, en Pologne, un Bref, dans lequel il exalte beaucoup les vertus, les qualités & les droits de cette Reine. Cette affaire fut négociée avec tous les ménagemens de la politique la plus éclairée : mais la fille de Guſtave n'avoit point d'argent à répandre, & elle étoit bien éloignée, par ſes ſentimens, d'employer ce moyen, pour acheter des ſuffrages qu'elle ne vouloit devoir qu'à ſon nom. Les Polonois, délivrés nouvellement du joug d'une Reine Régente impérieuſe, ne voulurent pas s'expoſer à un pareil gouvernement ;

ils inſiſterent ſur les obſtacles de ſon ſexe, ſur l'héréſie de ſa maiſon ; ils lui rappellerent le meurtre de Monaldeſchi, ils craignirent enfin ſon inconſtance, ſon caractere altier, & lui donnerent l'excluſion. Ils élurent pour leur Roi, le 19 Juin 1669, Michel Coributh Wieſnowiski, du ſang de Jagellon. Ce Seigneur, peu connu, ſans fortune & ſans intrigue, étoit bien éloigné de prétendre au trône ; il fut étonné, avec toute la Pologne & toute l'Europe, de ſa nomination ; il voulut même renoncer à une dignité pour laquelle il ne ſe ſentoit pas les qualités néceſſaires : mais les Polonois, déſirant de faire ceſſer les troubles cauſés par les factions des Prétendans & par l'anarchie, ratifierent ſon élection.

Chriſtine reçut cette nouvelle ſans témoigner de ſurpriſe ni de chagrin.

Elle parut ſeulement curieuſe de conſulter l'Aſtrologie judiciaire ſur la fortune de ce Souverain. *Marquez-moi*, dit-elle à ſon Agent, *le lieu de la naiſſance du nouveau Roi de Pologne, avec l'élévation du Pole.*

Il parut en Hollande pluſieurs libelles, que la liberté de la Preſſe n'y rend que trop fréquens & trop hardis. La Reine vit avec indignation que pluſieurs familles de Rome y étoient inſultées; elle fit ſolliciter le grand Penſionnaire de Witt de mettre un frein à une telle licence. » C'eſt, » lui dit-elle, une véritable douleur » pour moi de voir que la Hollande, » que j'aime, & qui devroit être l'a- » ſyle de la vertu & du mérite, ſouf- » fre que l'impoſture, l'envie & la » calomnie ſe mettent à couvert chez » elle, pour y noircir tout ce qui » mérite d'être honoré & reſpecté ».

On regretta bientôt le Pontificat 1670.
de Clément IX. Le Cardinal Emile Altieri occupa le Saint Siege, ſous le nom de Clément X, & choiſit pour Adjudent, à cauſe de ſon grand âge, le Cardinal Paulucci Alberoni. Chriſtine voyoit, à ces différentes mutations, ſon crédit & ſa faveur augmenter ou diminuer. Elle eut, ſous ce nouveau Pontificat, des démêlés avec pluſieurs grandes familles de Rome, & ne trouva point auprès du Pape & de ſon Adjudent, la protection qu'elle deſiroit. Il falloit que cette Reine s'humiliât, ſuivant les circonſtances. Elle cherchoit à ſe conſoler dans les charmes de l'étude & dans la converſation des Savans; mais c'eſt ſouvent un foible ſoulagement pour l'amour-propre offenſé. Cette Princeſſe étoit la correſpondante de preſque tous les hommes célebres de

l'Europe ; ils ambitionnoient de l'avoir pour juge de leurs Ouvrages, regardant ſon approbation comme le dernier ſceau de leur gloire. Chriſtine devint la Fondatrice de l'Académie des Arcades, par les aſſemblées que les perſonnes les plus diſtinguées formoient régulierement dans ſon palais. Elle étoit une protectrice généreuſe ; elle ménageoit ſur les dépenſes de ſa maiſon, afin d'avoir plus de libéralités à répandre. L'Archevêque Angelo della Noce, recommandable par ſon goût pour les Belles-Lettres, avoit une penſion de la Reine. Un jour que Chriſtine apprit que ce Prélat étoit dans un beſoin preſſant d'argent, elle lui écrivit : » Je vous en-
» voie deux cents ducats, qui ne
» répondent ni à votre mérite, ni à
» mon deſir ; mais ſachez que vous
» êtes vengé en me faiſant rougir.

» N'en dites mot à perſonne, ſi vous » ne voulez pas offenſer mortelle- » ment la Reine ». Sa maniere d'obliger étoit au-deſſus de ſes bienfaits; elle avoit toujours l'attention louable de cacher les ſecours qu'elle donnoit au mérite indigent. Pluſieurs de ſes ſecrets en ce genre inconnus, tant que Chriſtine vécut, parcequ'elle l'ordonnoit ainſi, ne furent publiés qu'après ſa mort, par la reconnoiſſance de ſes illuſtres penſionnaires.

Le Marquis de Bourbon *del Monte*, premier Gentilhomme de la Chambre de Sa Majeſté, vint en Suede, avec la qualité d'Envoyé Extraordinaire, pour engager Charles XI à défendre la Pologne & pluſieurs autres Pays Chrétiens, contre les entrepriſes des Coſaques & des Turcs. Chriſtine ſaiſiſſoit avec ardeur les occaſions où elle pouvoit faire paroître ſa recomman- 1672. & ſuiv.

dation dans les grands intérêts des Etats. Elle avoit renoncé à la Royauté, mais elle vouloit encore repréſenter comme Reine; & au défaut d'une Couronne & de Sujets, elle croyoit être en droit de ſe prévaloir de ſon nom, de ſon mérite, de ſes lumieres. Elle envioit ſur-tout de ſe rendre utile à la Cour de Rome, & de marquer en même-tems ſon zele pour la Religion & pour le Souverain Pontife. L'affaire préſente n'eut pas tout le ſuccès qu'elle en attendoit, par les énormes ſubſides que le Roi de Suede exigeoit du Pape, & par la guerre dans laquelle les Suédois ſe trouverent eux-mêmes, peu de tems après, entraînés pour leur propre défenſe. Cette guerre, fatale à la Suede, par les pertes qu'y fit cette Nation, fut malheureuſe pour Chriſtine, qui ſe vit en danger de perdre la plus grande partie

partie de ſes revenus, les Provinces ſur leſquelles ils étoient fondés ayant été conquiſes par les ennemis, & ſes penſions ayant été appliquées aux beſoins preſſans du Royaume. De-là des plaintes nouvelles ſur ſon *état néceſſiteux*, ſuivant ſes expreſſions. On ne voit qu'avec douleur la fille de Guſtave obligée d'écrire aux Régiſſeurs de ſes Domaines, au Roi, aux Sénateurs de Suede : » Je ſouffre » plus qu'on ne ſauroit croire, non » ſeulement par rapport au néceſſaire » pour mon entretien, mais encore » en mon crédit & en ma réputation, » puiſqu'on me juge hors d'état de » tenir ma parole royale, & de » remplir mes promeſſes, ſur les » avances que d'autres, touchés d'une » affection, ou, pour mieux dire, » d'une compaſſion plus louable, » m'ont faites dans la ſituation fâ-

» cheuſe où j'ai été ces années-ci,
» par rapport aux eſpeces. »

La Reine, qui avoit aſpiré à la Couronne de Jean Caſimir, Roi de Pologne, prétendit encore à ſa ſucceſſion, lorſqu'il mourut, comme ſa plus proche parente. Elle écrivit au Roi de France, à ſes Miniſtres, à l'Ambaſſadeur de Suede, pour réclamer ſes droits, & chargea le Nonce qui étoit à Paris, de ſa procuration, & de la pourſuite de ſes affaires. Cette Princeſſe fit également ſes diligences en Pologne, à Dantzic, à Naples, en Eſpagne : elle engagea en même tems le Pape de s'intéreſſer à ſes demandes. Mais le feu Roi de Pologne avoit diſpoſé de tous ſes biens par teſtament en faveur de la Princeſſe Palatine. D'ailleurs les Souverains avoient auſſi des droits à exercer ſur les biens de cette ſucceſſion, ſitués

dans leurs Etats, & ils n'eurent point de peine à ſe les approprier. Ainſi Chriſtine ne put rien obtenir de cet héritage. Elle devoit être accoutumée à voir ſes demandes rejettées, & tous ſes projets s'évanouir avec ſon crédit & ſa conſidération.

Il y avoit de grandes négociations 1679.
pour la Paix, dans laquelle la France, l'Allemagne & la Suede étoient principalement intéreſſées. Les conférences des Miniſtres Plénipotentaires ſe tenoient à Nimegue. Chriſtine crut pouvoir paroître en Souveraine dans ces Traités de paix. Elle conçut le projet de ſe faire céder la poſſeſſion ou le ſéqueſtre des Provinces d'Allemagne qu'elle avoit conquiſes durant ſon regne, & dont les ennemis s'étoient rendu maîtres. Elle chargea de ſes intérêts Cerdeerantz, jeune Suédois, dont elle avoit, comme

elle le disoit elle-même, fait la fortune & formé l'esprit. Elle l'envoya en France, à Nimegue, à la Haye, en Suede.

Le Ministre de Christine sollicita une somme ou une pension viagere sur des subsides dont la France restoit encore redevable envers la Suede. Il demanda ensuite une lettre de recommandation du Roi Louis XIV, pour appuyer les prétentions de cette Princesse à la cour de Stockolm & auprès des autres Puissances intéressées. Ces négociations traînerent en longueur. Cerdeerantz, ne pouvant rien obtenir, reçut l'ordre de quitter Paris & de se rendre au congrès de Nimegue. Jamais Souverain ne fut plus attentif & plus délicat que Christine sur ses titres & sur les moindres parties du cérémonial. Elle écrivit elle-même, à ce sujet, une

ample inſtruction à ſon Envoyé. » La
» Suede, dit cette Reine, n'eſt pas
» ſeulement ma Patrie. Le Royaume
» de Suede eſt à moi & au Roi ; je
» ne lui diſpute pas ſon droit, & je
» ne révoquerai jamais ce que je lui
» ai une fois donné ; mais la diffé-
» rence qu'il y a entre moi & lui,
» eſt que je dois tout ce que ſuis à
» Dieu ſeul, & que le Roi doit à
» Dieu & à moi tout ce qu'il eſt.
» Ne ſouffrez pas que je ſois nom-
» mée après un autre Prince, ſauf
» le Pape & l'Empereur, auxquels
» ſeuls je cede. Quand on parlera de
» la Reine & du Roi de Suede, la
» Reine doit être miſe au premier
» rang. Donnez aux Rois & aux Rei-
» nes le titre de *Séréniſſime* ; mais
» gardez-vous bien de me le don-
» ner. Reine ou Chriſtine, voilà mes
» titres »

Elle exigeoit auſſi que le Gouverneur de ſes domaines eût la préſéance immédiatement après les Sénateurs, ſur les Grands Officiers de Suede, & qu'il fût traité d'*Excellence*.

Malgré la fierté de ſes prétentions, & le rang que Chriſtine ſe préparoit à tenir dans le Traité de Nimegue, elle vit bientôt évanouir l'eſpoir de ſe faire céder la jouiſſance & la garde des Pays que la Suede avoit perdus en Allemagne. Pluſieurs victoires remportées de ſuite par Charles XI, ſur les Danois, & les loix impoſées par la France à l'Electeur de Brandebourg, de ſe déſiſter de la plus grande partie de ſes prétentions, firent rentrer les Suédois dans la poſſeſſion de leurs Provinces. La paix fut rétablie entre les Nations belligérentes, ſans le concours de Chriſtine. Elle fut encore réduite à ſolliciter le paiement de ſes

revenus ; elle obtint des secours suffisans pour rétablir l'éclat de sa Cour.

Cependant Christine étoit entrée dans les intrigues du Conclave, après la mort de Clément X, pour élever sur le Saint Siege le Cardinal Conti, dont elle connoissoit le zele & l'attachement. Son frere étoit le premier Gentilhomme de la Chambre de Sa Majesté, & la Ducheſſe Muti, sœur du Cardinal, tenoit auprès d'elle le rang de premiere Dame d'honneur.

Cette Reine eut encore le chagrin de voir ses desirs trompés : les suffrages se réunirent en faveur de Benoît Odeschalchi, qui fut Pape sous le nom d'Innocent XI. Les mutations fréquentes des Pontifes Romains exposoient Christine à des viciſſitudes singulieres. Elle eut peu de crédit sous Innocent XI. Ce Pape étoit d'un caractere simple, économe, mais ferme

& peu propre à ſe laiſſer gouverner.

L'affaire du Quiétiſme faiſoit alors grand bruit à Rome. Molinos, qui avoit répandu cette doctrine, fut enfermé dans les priſons de l'Inquiſition. L'on ſoupçonna Chriſtine d'entrer dans les nouveaux ſentimens; elle parut du moins eſtimer beaucoup la perſonne de celui qui en étoit le fauteur. Elle prit un ſoin particulier d'adoucir ſa captivité, & de le défendre contre la perſécution. Le Pape lui-même diſoit: *Molinos peut errer; mais au fonds, c'eſt très certainement un homme de bien.*

Mademoiſelle Le Febvre, depuis Madame Dacier, étonnoit le monde littéraire par ſon érudition Grecque & Latine, & par ſes connoiſſances de la docte Antiquité. A l'âge de ſeize ans, avec une figure aimable, elle préféroit le travail du cabinet à tout

autre amuſement. Chriſtine prévint la jeune Françoiſe, en lui faiſant faire des complimens par le Comte de Konigsmark, Ambaſſadeur de Suede en France. La reconnoiſſance dicta à cette Demoiſelle une lettre latine pour la Reine; elle lui préſenta l'Hiſtoire de Florus, dont elle étoit l'Editeur & Commentateur. Chriſtine lui écrivit: » Vous, de qui on m'aſ-» ſure que vous êtes une belle & » agréable fille, n'avez-vous pas de » honte d'être ſi ſavante? En vérité, » c'eſt trop; & par quel charme ſe-» cret avez-vous ſu accorder les Mu-» ſes avec les Graces? Si vous pou-» viez attirer à cette alliance la for-» tune, ce ſeroit un accroiſſement » preſque ſans exemple, auquel on » ne ſauroit rien ſouhaiter de plus, » ſi ce n'eſt la connoiſſance de la vé-» rité, qui ne peut être longtems ca-

» chée à une fille qui peut s'entre-
» nir avec les Saints Auteurs, dans
» leurs Langues naturelles. »

Mademoiſelle Le Febvre étoit née dans la Religion proteſtante. La Reine voulut l'attirer auprès d'elle, pour la convertir à la Religion Romaine, & jouir de ſa converſation. Cette aimable Savante ne ſe laiſſa point ſéduire par des offres conſidérables; elle refuſa d'abandonner ſon pays: mais elle eut le bonheur de connoître la vérité après un examen ſérieux, & de perſuader M. Dacier, ſon mari, de faire une abjuration publique. Elle eut part aux bienfaits de Louis XIV, ayant travaillé pour l'inſtruction du Dauphin, & pour la gloire de la France.

Chriſtine répandoit de tous côtés ſes louanges, ſes conſeils, ſes inſtructions. Elle compoſa une longue lettre

morale, pour porter à l'Etat Monaſtique le Comte de Waſanan, fils naturel d'Uladiſlas VII, Roi de Pologne, & parent de cette Reine. Ce Seigneur avoit une figure agréable, un eſprit orné, de la nobleſſe dans ſon air & dans ſes ſentimens; mais il étoit ſans fortune, & il avoit erré dans pluſieurs Cours de l'Europe; ſans pouvoir réparer la diſgrace de ſon ſort.

Le Roi Caſimir, qui s'étoit retiré en France, après ſon abdication, vouloit le reconnoître pour ſon neveu au Parlement de Paris; mais il fut détourné de ce deſſein qui auroit donné un état au Comte de Waſanan, & mourut. Chriſtine l'accueillit dans ſon infortune, elle l'avoua pour ſon parent, lui donna un rang dans ſa Cour, & l'employa pour ſes affaires; mais trop bornée par ſa for-

tune, pour lui faire un grand état, elle l'excita à renoncer au monde. » Ne vous flattez point de vaines chi- » meres, lui dit-elle, croyez de bonne » foi qu'il n'y a rien à eſpérer pour » moi ni pour vous dans le monde, » & qu'il eſt fait de maniere que l'on » eſt trop heureux, quand l'on n'y » prétend & n'y eſpere rien... Quand » vous pourriez devenir le ſeul Mo- » narque de toute la terre, quand » vous ſeriez environné de tout l'é- » clat, de toute la gloire, de toutes » les grandeurs, de toutes les for- » tunes & de tous les plaiſirs du » monde, vous n'en ſeriez pas plus » content que vous êtes à préſent. Je » vous parle d'expérience; vous n'en » ſeriez pas plus heureux; au con- » traire, vous auriez des chagrins, » des dégoûts qui vous ſont encore » inconnus, & qui ſont pires que

» tout ce que vous avez eſſuyé juſ-
» qu'ici...Fiez-vous à Dieu, & ſi vous
» êtes convaincu de ſa vocation, ſortez
» du monde au plutôt, mais ſortez-en
» comme d'une maiſon qui brûle, &
» dont il faut ſe ſauver au plus vîte, ſi
» l'on n'aime à y périr »... Ce Seigneur ne ſe rendit point à ces pieuſes invitations ; la Reine lui aſſura une penſion viagere, & il devint un des Chevaliers d'honneur des Papes Alexandre VIII, & Innocent XII.

Charles XI, Roi de Suede, étoit tombé de cheval, & s'étoit fracaſſé la jambe. Cet accident fit craindre pour ſa vie. La Renommée, qui va toujours en s'accroiſſant, avoit répandu à Rome la nouvelle de ſa mort. Ce bruit réveilla les inquiétudes & les deſirs de Chriſtine ; on fit même courir alors un teſtament attribué au Souverain, dans lequel les intérêts 1682. & ſuiv.

de la Reine étoient oubliés. La fille de Guſtave s'en allarma ; elle fit ſentir qu'elle regardoit encore le trône comme ſon patrimoine, dont on ne pouvoit diſpoſer à ſon préjudice : elle ſe préparoit à faire un nouveau voyage en Suede, pour ſoutenir ſes prétentions ; mais ſes eſpérances & ſes craintes ſe diſſiperent, le Roi ayant recouvré la ſanté.

Chriſtine ſe fit inſtruire de l'Aſtrologie, comme elle s'étoit occupée de l'Alchymie. *Sa curioſité*, ſuivant ſes expreſſions, *vouloit ſavoir tout*, & la folie de l'eſprit humain n'eſt pas ſans doute la moindre des ſciences à connoître & à étudier.

Cette Princeſſe, malgré ſes proteſtations de déſintéreſſement, ſouffroit d'être Reine ſans ſouveraineté. L'ambition étoit toujours dans ſon cœur, & cette paſſion ſe réveilloit

au moindre ſignal. Benoît Oxenſtiern venoit d'être nommé Grand Chancelier du Royaume, il avoit les talens & les qualités propres à cette importante dignité. Chriſtine le félicita ſur ſon élévation, lui rappella les bienfaits dont elle avoit comblé ſa famille, & l'engagea de ne point oublier les intérêts de ſon ancienne Souveraine. Le Grand Chancelier étoit informé que la Reine deſiroit d'avoir la pleine poſſeſſion du Duché de Brême, en échange de tous les domaines & revenus qu'elle poſſédoit en Poméranie, en Gothlande, à Oeſel & ailleurs. Il crut avoir occaſion de ſervir ſa bienfaictrice, en faiſant dans le même tems un arrangement utile à la Suede. En effet, Brême paroiſſoit difficile à conſerver, d'autant que ce pays étoit éloigné & expoſé à l'inſulte des ennemis. Chriſ-

tine preſſa vivement la concluſion de cette affaire, qui devoit lui rendre une portion & une image de ſon premier état ; mais afin de rendre ſa fortune ſolide, elle demandoit l'entiere ſouveraineté de cette Province, & elle vouloit en faire garantir la neutralité par tous les Princes voiſins de la Suede, en cas de guerre. Elle ne put obtenir aucune de ces deux conditions. L'échange n'eut point lieu, & la Reine fut encore réduite à dépendre de la Cour de Stockholm, pour la perception de ſes revenus & pour la diſpoſition de ſes domaines.

Les ſujets de mécontentement que Chriſtine avoit ſouvent contre ſa Patrie, ne l'empêcherent jamais de marquer le plus vif attachement pour la gloire & les intérêts de la Suede. Elle paroiſſoit dans tous les événe-

mens heureux & malheureux, qui arrivoient à ce Royaume. Elle félicitoit les Miniſtres du ſuccès de leur adminiſtration, elle donnoit les avis qu'elle croyoit néceſſaires au bien du Gouvernement.

Le fameux Jean Sobieski, Roi de 1683.
Pologne, remporta une victoire éclatante contre une armée de deux cens mille Turcs qui aſſiégeoient Vienne. Le Héros qui commandoit les Chrétiens força les Infideles, malgré la ſupériorité du nombre, de ſe retirer avec précipitation au-delà du Danube, & d'abandonner leurs étendarts, leurs tentes, leurs munitions de guerre & de bouche, & toute leur artillerie. Cette action mémorable délivra la ville Impériale, & arrêta dans ſa ſource ce torrent qui menaçoit d'inonder tout l'Empire. Jean Sobieski fut comblé de gloire. Chriſ-

tine écrivit au vainqueur une lettre en Italien, pour lui payer ſon tribut de louange. » Je dois à Votre Ma-
» jeſté, dit cette Reine, la ſûreté de
» mon indépendance royale & de
» mon repos, que je préfere à toutes
» les ſouverainetés de la terre. Il faut
» néanmoins que j'avoue mon in-
» gratitude envers un ſi grand Roi,
» puiſque je lui porte une envie qui
» m'eſt d'autant plus inſupportable,
» qu'il ne m'eſt plus facile de me
» ſoumettre à cette paſſion. Il n'y a
» aucune créature qui l'ait pu exciter
» dans mon cœur. Votre Majeſté
» ſeule me l'a fait éprouver.... Je
» dois pourtant dire pour ma juſti-
» fication, que les mouvemens dont
» je ſuis agitée ne proviennent pas
» d'une baſſe jalouſie, puiſqu'au lieu
» de refuſer la juſtice qui eſt dûe à
» Votre Majeſté, je me ſens tou-

» chée vivement de la ſouveraine
» eſtime & de l'admiration qui lui
» appartiennent ſi légitimement. »

Chriſtine louoit avec un égal enthouſiaſme les talens éminens d'un Poëte Italien nommé Vincenzo Filicaïa. » Vos Sonnets, s'écrie cette Rei-
» ne, égalent, à mon avis, tout ce
» que j'ai jamais vu de beau dans la
» Poéſie lyrique, tant des Moder-
» nes que des Anciens... Si de bel-
» les actions pouvoient s'attendre à
» des récompenſes hors de Dieu &
» de ſoi-même, certes il y en au-
» roit peu de ces récompenſes plus
» dignes que celles de votre plume,
» qui ne ſait que donner des louanges
» ſublimes & véritables. Le Grand
» Alexandre même, s'il vivoit de nos
» jours, vous envieroit plus, & avec
» raiſon, aux Princes de notre ſiecle,
» qu'il n'envioit Homere à Achille

» dans le ſien... J'ai lu & relu plus
» d'une fois tous vos Sonnets avec
» le plus grand plaiſir, & j'avoue, en
» dépit de ma malignité naturelle,
» qui me rend mal intentionnée,
» n'avoir trouvé dans vos Poéſies
» que matiere d'applaudiſſement. Je
» ne puis vous exprimer combien
» elles m'ont charmée! L'incompa-
» rable Pétrarque me paroît reſſuſ-
» cité en votre perſonne, mais reſ-
» ſuſcité avec un corps glorieux,
» ſans aucun de ſes défauts. Vous
» avez de l'art, du génie, du juge-
» ment & du ſavoir, & vous maniez
» en maître le ſacré & le profane. »

Le Poète ne fut pas ingrat, il paya les éloges de Chriſtine par un Poëme à ſa gloire; ce qui excita encore la reconnoiſſance de cette Princeſſe, qui lui écrivit pluſieurs lettres avec les expreſſions les plus vives. » Puiſ-

» qu'il ne vous déplaît pas d'être en-
» couragé de moi, faites-moi ce plai-
» ſir de continuer de plus en plus à
» enrichir notre ſiecle de vos ou-
» vrages. Vous devez cela à Dieu,
» à l'Italie, à vous-même & à moi
» auſſi, puiſque vous le voulez. Pour
» moi, je tiendrai à honneur qu'il
» ſoit dit un jour que Chriſtine,
» quoiqu'étrangere, a lu & goûté les
» ouvrages du grand Filicaïa ».

Ce Poete tant vanté, eſt pourtant peu connu, & ne tient pas un rang parmi les Pétrarques & les Taſſes, au-deſſus deſquels Chriſtine veut l'élever. Ses Poéſies ne tirent leur éclat que des *concetti* Italiens & du brillant du faux bel eſprit. Filicaïa étoit de Florence, d'une famille noble : il fut décoré par le Grand Duc de la qualité de Sénateur ; il eut une grande part aux bienfaits de Chriſtine, qui

prit ſoin de l'éducation de ſes deux fils. Les libéralités de cette Reine étoient la principale cauſe du dérangement de ſes finances, elle étoit continuellement occupée à ſolliciter en Suede le retour de ſes revenus ; & ſouvent elle étoit obligée de mettre ſes bijoux les plus précieux en gage. Les Juifs de Hambourg lui avançoient à gros intérêts de l'argent qu'elle employoit à encourager les talens, & à ſoulager le mérite indigent.

1686. Les perſécutions, qui s'éleverent alors en France contre les Proteſtans, & les moyens violens dont on ſe ſervoit pour les convertir à la Religion Romaine, exciterent les plaintes des bons Chrétiens. Chriſtine écrivit, à cette occaſion, au Chevalier de Terlon, Ambaſſadeur de France, qui l'avoit ſuivie, en 1660, dans ſon voyage en Suede. La lettre par

laquelle cette Reine marque ſes ſentimens, mérite d'être rapportée; elle eſt l'ouvrage d'une raiſon ferme & éclairée, & fait autant d'honneur à ſon cœur qu'à ſon eſprit. » Puiſque » vous voulez ſavoir mon ſentiment » ſur la prétendue extirpation de l'hé- » réſie en France, je ſuis ravie de » vous le dire ſur un ſujet de cette » importance. Comme je fais profeſ- » ſion de ne craindre & de ne flat- » ter perſonne, je vous avouerai fran- » chement, que je ne ſuis point per- » ſuadée du ſuccès de ce grand deſ- » ſein, & que je ne ſaurois m'en ré- » jouir comme d'une choſe fort avan- » tageuſe à notre ſainte Religion: » au contraire, je prévois bien des » préjudices qu'un procédé ſi nouveau » fera naître par-tout. En bonne-foi, » êtes-vous bien perſuadé de la ſin- » cérité de ces Convertis? Je ſouhaite

» qu'ils obéiſſent ſincerement à Dieu,
» & à leur Roi : mais je crains leur
» opiniâtreté ; & je ne voudrois pas
» avoir ſur mon compte tous les ſa-
» crileges que commettront ces Ca-
» tholiques forcés par des Miſſion-
» naires qui traitent trop cavaliere-
» ment nos ſaints Myſteres. Les gens
» de guerre ſont d'étranges Apôtres ;
» je les crois plus propres à tuer, à
» violer & voler, qu'à perſuader :
» auſſi des relations dont on ne peut
» douter, nous apprennent-elles qu'ils
» s'acquittent de leur miſſion fort à
» leur mode. J'ai pitié des gens qu'on
» abandonne à leur diſcrétion ; je
» plains tant de familles ruinées,
» tant d'honnêtes gens réduits à la
» mendicité, & je ne puis regarder
» ce qui ſe paſſe aujourd'hui en Fran-
» ce, ſans en avoir compaſſion. Je
» plains ces malheureux d'être nés
» dans

» dans l'erreur, mais il me ſemble
» qu'ils ſont plus dignes de pitié que
» de haine ; & comme je ne voudrois
» pour l'empire du monde avoir
» part à leurs erreurs, je ne voudrois
» pas auſſi être cauſe de leurs mal-
» heurs. Je conſidere la France comme
» un malade à qui l'on coupe bras &
» jambe pour le guérir d'un mal qu'un
» peu de patience & la douceur au-
» roient entierement guéri, & je crains
» qu'il ne devienne enfin incurable,
» que ce feu caché ſous la cendre ne
» ſe rallume un jour plus fort que
» jamais, & que l'héréſie maſquée
» ne devienne plus dangereuſe. Rien
» n'eſt plus louable que le deſſein de
» convertir les Hérétiques & les Infi-
» déles ; mais la maniere dont on s'y
» prend eſt fort nouvelle, & puiſque
» Notre Seigneur ne s'eſt pas ſervi
» de cette méthode pour convertir

» le monde, elle ne doit pas être la
» meilleure. J'admire & je ne com-
» prends pas ce zele & cette poli-
» tique qui me paſſent, & je ſuis de
» plus ravie de ne les pas compren-
» dre....

Cette lettre devint publique, & ſi elle ne put arrêter l'ardeur d'un zele indiſcret, elle rappella du moins les droits de l'humanité, & le véritable eſprit de la Religion.

Bayle, en rapportant cette lettre dans ſes Nouvelles, ajoute que *c'etoit un reſte de Proteſtantiſme.* Le Journaliſte imprudent reçut bientôt un avis anonyme, pour l'avertir du danger qui le menaçoit, s'il ne rendoit point juſtice à une Reine Catholique, dont il avoit voulu, ſans raiſon, faire ſuſpecter la bonne-foi & la converſion. C'étoit la Reine elle-même qui avoit donné ordre à Gal-

denblad, ſon Secrétaire, de relever cette reflexion offenſante. Bayle menacé ſe retracta, il tâcha de juſtifier ſes expreſſions, ou du moins de les excuſer. Il écrivit à la Reine, & trouva ſans peine, auprès de Sa Majeſté, la protection & la bienveillance qu'elle accordoit aux Hommes de Lettres. Ce Savant entra dans une correſpondance intime avec Chriſtine, qui lui répondit : » Mon bien, mon ſang & » ma vie même ſont dévoués au ſer- » vice de l'Egliſe ; mais je ne flatte » perſonne, & ne dirai jamais que la » vérité. Je ſuis obligée à ceux qui » ont voulu publier ma lettre ; car » je ne déguiſe pas mes ſentimens, » ils ſont, graces à Dieu, trop no- » bles & trop dignes pour être déſa- » voués.... Je veux, continue cette » Princeſſe, vous impoſer une péni- » tence, c'eſt qu'à l'avenir, vous

» preniez ſoin de m'envoyer tout ce
» qu'il y aura de curieux en Latin,
» en François, en Eſpagnol, en Ita-
» lien & en quelque matiere & ſcien-
» ce que ce ſoit, pourvu qu'ils ſoient
» dignes d'être vus. Je n'excepte pas
» même les Romans ni les Satyres,
» & ſur-tout s'il y a des Ouvrages
» de Chymie, je vous prie de m'en
» faire part au plutôt. N'oubliez pas
» auſſi de m'envoyer votre Journal.
» Je fournirai à la dépenſe que vous
» ferez. »

Bayle donna dans ſon Journal une entiere ſatisfaction à la Reine, & mérita ſes bienfaits. Il entreprit l'Hiſtoire de Guſtave, de laquelle on a le commencement; il avoit auſſi deſſein d'écrire la vie de Chriſtine, mais la mort de cette Princeſſe, qui ſurvint peu d'années après, l'arrêta dans des projets qui lui étoient apparem-

ment inſpirés par la flatterie & par quelques vues d'intérêt, puiſqu'il abandonna auſſi-tôt ces ouvrages.

Chriſtine parcourut l'Italie qui offre un ſpectacle continuel & varié aux yeux de l'Amateur & du Savant. Elle goûtoit à ce double titre un plaiſir infini. On voit encore en pluſieurs endroits des inſcriptions qui marquent l'attention de cette Reine à viſiter les monumens les plus curieux de l'induſtrie & du ſavoir.

L'affaire de la *Franchiſe des quartiers* à Rome excitoit alors beaucoup de rumeur. Ceux d'une même Nation ſe mettent ordinairement, dans cette Ville, ſous la protection de leur Ambaſſadeur; & faiſant partie de ſon cortege dans les cérémonies publiques, ils logent près de ſon palais, ils ſe diſent attachés à ſa perſonne; ſous ce prétexte, ils jouiſſent de beau-

coup de privileges. Pluſieurs maiſons, & même des rues entieres étoient regardées comme la ſuite du Palais de l'Ambaſſadeur, & avoient le nom & le droit de *Franchiſe*. Les Romains s'y refugioient, ainſi que les Etrangers; ces quartiers de Rome étoient les plus peuplés, ils étoient affranchis des pourſuites de la Juſtice; ils devenoient ſouvent l'aſyle du crime qui ſe montroit plus audacieux par l'impunité.

C'étoit un abus que le Pape Innocent XI voulut abolir, ou du moins diminuer. Il borna la franchiſe au Palais même des Ambaſſadeurs, & ne l'accorda qu'aux perſonnes attachées à leur ſuite & à leur ſervice. Les Ambaſſadeurs de l'Empereur & du Roi d'Eſpagne conſentirent à ſe conformer aux intentions de ſa Sainteté, pourvu que la France voulût pareil-

lement ſuivre ce nouveau reglement. La Reine Chriſtine, qui jouiſſoit auſſi de ces franchiſes dans toute leur étendue, fut la premiere à donner l'exemple. Elle écrivit au Pape : » Très » Saint Pere, pour ſeconder les très » juſtes deſſeins de votre Sainteté » dans le deſir qu'elle a d'abolir les » *quartiers*, je viens vous offrir & » vous remettre pour toujours le » mien, duquel, par la juſtice & par » l'honnêteté de vos prédéceſſeurs, » auſſi-bien que de votre Sainteté, » j'ai joui juſqu'à cette heure ſans » aucun trouble, me réſervant les » égards dûs aux demeures des gens » qui ſont à mon ſervice. J'avoue » que je n'offre à votre Sainteté que » ce qui lui appartient ; mais nous » ne pouvons non plus offrir à Dieu » que ce qui vient de lui ; & néan- » moins une telle offrande eſt non

» ſeulement bien reçue, mais elle
» eſt récompenſée par cette infinie
» bonté des biens ineſtimables &
» éternels. Pour moi, je ne prétends
» ni ne deſire rien de Votre Sain-
» teté; je la prie ſeulement qu'elle
» veuille agréer, dans cette action,
» l'exemple que je donne, & qui ne
» lui ſera peut-être pas inutile, ſi
» elle veut s'en prévaloir dans la
» conjoncture préſente. »

1687. Cependant la Cour de France réſolut de maintenir ſes Ambaſſadeurs à Rome dans l'entiere poſſeſſion des anciennes franchiſes. Le Pape alléguoit que ſes Nonces & ſes Légats à Paris n'avoient point de privileges hors l'enceinte de leur hôtel, & qu'ils n'en pouvoient faire jouir que leurs domeſtiques. Mais Louis XIV étoit bien éloigné de vouloir faire comparaiſon de ſes Ambaſſadeurs

avec les Nonces du Souverain Pontife. Il n'étoit point d'ailleurs fâché de trouver l'occaſion d'humilier encore ce Pape dont il avoit eu ſujet de ſe plaindre. Le Duc d'Eſtrée, Ambaſſadeur, étant mort, le Roi envoya, pour le remplacer, le Marquis de Lavardin, qui ſe rendit à Rome, avec un cortege nombreux. Sa Sainteté déclara qu'elle ne donneroit point d'audience au Marquis de Lavardin, & qu'elle ne le reconnoîtroit pas même pour Ambaſſadeur, s'il ne renonçoit auparavant aux franchiſes des quartiers, comme les Ambaſſadeurs de l'Empire & de l'Eſpagne l'avoient fait. Louis XIV répondit qu'il n'étoit pas accoutumé à ſuivre l'exemple, mais à le donner, & que la France, ayant rendu les ſervices les plus ſignalés au Saint Siege, elle pouvoit ſans doute prétendre quelques privileges

particuliers. L'Ambaſſadeur entra dans Rome bien eſcorté, & déterminé à ſoutenir ſes droits. Il ſe tint pluſieurs mois de ſuite, renfermé dans ſon hôtel ; ce qui fit dire à Paſquin que les François étoient devenus *Quiétiſtes*. Enfin le Marquis de Lavardin ſortit un Dimanche, & ſe rendit à l'Egliſe de Saint Louis. On vit le ſurlendemain une Bulle d'excommunication contre l'Ambaſſadeur & contre l'Egliſe de Saint Louis. Vers ce même tems Chriſtine ſe trouva offenſée que les Sbirres fuſſent venus juſque dans ſon Palais, ſaiſir un malheureux qui s'y étoit réfugié. Elle entra en colere à la vue de cette action, & s'écria : » Je pourrois diſſi-
» mulet une affaire comme celle-là ;
» mais le Pape me traite avec trop
» d'indignité : Je ſuis déterminée à
» lui faire connoître combien on ſe

» trompe d'agir envers moi de cette
» maniere. »

Elle fit venir auſſi-tôt un de ſes Officiers, elle parut vouloir faire armer ſes gens, elle menacea les Sbirres, & les obligea de reconduire le priſonnier dans le lieu même où ils l'avoient enlevé. Le Tribunal du Tréſorier inſtruiſit cette affaire par ordre du Pape, & répandit un Monitoire contre l'Officier de la Reine : mais peu effrayée de ces pourſuites, Chriſtine écrivit au Tréſorier ce billet hardi. » Vous deshonorer, vous
» & votre Maître, cela s'appelle au-
» jourd'hui faire juſtice dans votre
» Tribunal : vous me faites aſſez de
» pitié ; mais vous m'en ferez encore
» davantage, quand vous ſerez Car-
» dinal. Cependant je vous donne
» ma parole que ceux que vous avez
» condamnés à mort, vivront, s'il

» plaît à Dieu, encore quelque tems,
» & que, ſi par haſard ils venoient
» à mourir d'une autre mort que de
» la naturelle, il ne mourront pas
» ſeuls. »

Cette Princeſſe, d'autant plus fiere que l'on prétendoit l'abaiſſer, demandoit raiſon de l'affront qui lui étoit fait. Elle aſſembla les Officiers & les gens de ſa maiſon, & leur dit que, n'ayant point aſſez de force pour les protéger contre la rigueur d'un gouvernement injuſte & tyrannique, elle leur rendoit la liberté, afin de ne les point envelopper dans le danger de ſa cauſe; mais tous fondans en larmes, proteſterent qu'ils étoient prêts de répandre juſqu'à la derniere goutte de leur ſang à ſon ſervice. Chiſtine accepta leur offre, & promit de les protéger & de les récompenſer.

La réſolution de la Reine & le parti violent auquel ſon caractere aſſuroit aſſez qu'elle pouvoit ſe porter, engagerent pluſieurs Cardinaux & le Pape lui-même à entrer dans quelques négociations ; mais les eſprits s'aigrirent de plus en plus. Innocent XI vouloit venger ſon autorité offenſée dans les Officiers de la Juſtice, & Chriſtine demandoit réparation de l'inſulte faite à ſon rang. La Reine ſe rendit, avec tout ſon monde bien armé & bien déterminé, à l'Egliſe des Jéſuites ; c'étoit une eſpece de bravade à laquelle on crut ne devoir point faire attention. Le Pape lui envoya le jour même des fruits très rares à cauſe de la ſaiſon : Chriſtine, en les recevant, dit, » qu'il ne penſe » point m'endormir par ſon préſent ; » je ſerai toujours ſur mes gardes. » Innocent XI ſe contenta de répondre,

è *Donna: c'eſt une femme!* Ce mot piqua vivement la Reine. Elle ſe répandit en plaintes & en reproches. Le Pape lui ôta la penſion de douze mille écus, que la Chambre Apoſtolique lui payoit depuis pluſieurs années. Il comptoit par-là réduire cette Princeſſe; mais ce fut pour elle le ſujet d'un nouveau triomphe. Le Cardinal Azzolino l'ayant avertie de cette réſolution, Chriſtine lui fit cette réponſe ſinguliere: » Je puis vous aſ-
» ſurer que vous m'avez donné la
» plus agréable nouvelle du monde;
» je vous conjure de me rendre
» cette juſtice; Dieu qui connoît le
» fonds de mon cœur, ſait que je ne
» vous ments pas. Les douze mille
» écus que le Pape me donnoit,
» étoient l'unique tache de ma vie,
» & je la ſouffrois de la main de
» Dieu, comme la plus grande mor-

» tification qui pût humilier mon or-
» gueil. »

Chriſtine s'unit au Marquis de Lavardin, ayant la même cauſe à défendre. Ils convinrent de ſe ſoutenir mutuellement contre les entrepriſes de la Cour de Rome. Louis XIV écrivit à ce ſujet une lettre obligeante à Chriſtine. Cette Reine lui répondit, & eut la ſatisfaction de voir revivre, ſans la moindre avance de ſa part, la bonne intelligence, qui étoit, depuis pluſieurs années, réfroidie & même interrompue entre elle & le Roi. Cependant les François ſe tenoient prêts à défendre à main armée leurs prétentions; la Reine, de ſon côté, ſe fortifioit dans ſon palais, & comme on lui repréſentoit qu'Innocent XI pourroit enfin lui faire ſentir ſon autorité. *S'il eſt Pape*, répondit-elle, *je le ferai ſou-*

venir que je ſuis Reine. Dans le même tems vinrent des Ambaſſadeurs de Siam à Rome, qui eurent audience du Pape, & qui en reçurent de riches préſens. Chriſtine dit à cette occaſion : *Que le Pape faſſe des honneurs aux Rois des Indes & à leurs Ambaſſadeurs, puiſqu'il ſe comporte ſi mal envers ceux de l'Europe.*

L'Ambaſſadeur d'Eſpagne s'étoit déſiſté du droit de Franchiſes, ſous condition que tout ſeroit égal pour les autres Puiſſances ; mais il voulut rentrer dans ſes anciens privileges, lorſqu'il vit la France & Chriſtine décidés à ne rien céder. Cette conteſtation faiſoit beaucoup de rumeur dans toutes les Cours de l'Europe ; on avoit les yeux ouverts ſur la Reine, & elle ne l'ignoroit pas. Auſſi diſoit-elle : *Je ſuis ici, comme autrefois Ceſar, entre les mains des Pirates, &,*

à ſon exemple, je les menace, & ils me craignent.

Les eſprits s'animoient au point que le Pape diſoit: *Je me ſens aſſez de courage pour ſouffrir le martyre, plutôt que de me relâcher ſur le droit des franchiſes des quartiers, que je veux abſolument voir aboli.* Louis XIV & Chriſtine étoient bien éloignés de vouloir fléchir devant le ſouverain Pontife, dont ils avoient lieu de ſe plaindre perſonnellement, quoique d'ailleurs ils ne puſſent ſe diſſimuler la juſtice & la néceſſité de cette réforme. Il étoit difficile de prévoir le dénouement de cette grande affaire. Cependant la Cour de Rome négocioit, & attendoit du tems ce qu'elle ne devoit eſpérer de l'autorité, ni de la violence. La France eut une guerre à ſoutenir contre les principales puiſſances de l'Europe, & commença à

s'occuper moins de la conteſtation des franchiſes. La Reine diſparut bientôt de deſſus la ſcêne. Le Marquis de Lavardin, après la mort de Chriſtine, ne voulut point être ſeul expoſé à l'orage; il ſe retira de Rome, ſans prendre congé du Pape; il craignoit que le Peuple & l'Inquiſition ne le pourſuiviſſent comme un excommunié, & ne violaſſent en ſa perſonne le droit des gens. Innocent XI mourut; le Pape Alexandre VIII, ſon ſucceſſeur, n'eut point de peine à obtenir de Louis XIV l'abolition des franchiſes. Ce Roi n'avoit plus le même intérêt, ni les mêmes raiſons pour s'oppoſer aux juſtes demandes du nouveau Pontife.

Chriſtine étoit toujours la protectrice la plus zélée du ſavoir & des talens. Elle encourageoit le mérite chez toutes les Nations; elle faiſoit

compoſer des Ouvrages, elle en avançoit les frais, elle en récompenſoit les Auteurs. Ses libéralités donnerent naiſſance au Traité de Waſtmuth ſur l'Aſtronomie & la Chronologie, ainſi qu'à l'Hiſtoire de la guerre triennale de l'Empire, par Puffendorf. Cette Reine étoit en correſpondance avec les Savans de l'Allemagne & avec les Beaux-Eſprits de France. Mademoiſelle Scuderi lui ayant envoyé ſes écrits, & lui recommandant un de ſes amis, dans le tems que les François étoient ſuſpects à Rome, à cauſe de la diſpute des franchiſes, Chriſtine lui répondit : » Je ne com-
» prends pas Mademoiſelle Scuderi,
» comment une perſonne qui a écrit,
» comme vous, ſur la tyrannie de
» l'uſage, ignore celui qu'on a éta-
» bli à Rome. Vous avez mal adreſſé
» votre ami. Ne ſavez-vous pas qu'il

» ſeroit plus facile à vos François de
» voir la Grande Sultane, que moi,
» quoique perſonne ne ſoit amou-
» reux, ni jaloux de moi, & que je
» ſois, Dieu merci, en mon entiere
» liberté. Il y a ici une eſpece de
» paſſion qui n'a pas de nom, qu'on
» ſubſtitue à l'amour & à la jalouſie
» qui regnent à Conſtantinople; &
» l'on s'y venge ſur votre Nation des
» chagrins bien ou mal fondés, qu'on
» prétend avoir reçus de moi. Je ſup-
» poſe toutefois que cet uſage finira;
» & ſi jamais cela arrive, je ferai
» voir à votre ami que tous les hon-
» nêtes gens ſont bien reçus chez
» moi, mais ſur-tout ceux qui ſont
» de votre connoiſſance. Je ſuis pour-
» tant réſolue de ne contribuer en
» rien à ce changement, & la con-
» duite de ma vie paſſée doit per-
» ſuader aux gens, que je fais ſans

» peine me priver de tout.... J'ai
» naturellement une grande averſion
» pour la vieilleſſe, & je ne ſais com-
» ment je pourrai m'y accoutumer.
» Si l'on m'eût donné le choix d'elle
» & de la mort, je crois que j'au-
» rois choiſi, ſans héſiter, la der-
» niere. Mais puiſqu'on ne nous
» conſulte pas, je me ſuis accoutu-
» mée à vivre avec plaiſir. Auſſi la
» mort qui s'approche, & qui ne
» manque jamais à ſon moment, ne
» m'inquiete pas: je l'attends ſans la
» deſirer & ſans la craindre..... Il
» eſt tems de vous parler de vos Ou-
» vrages, qui ſont agréables, utiles
» & ſavans. Vous mettez ſi bien en
» œuvre les belles choſes, que vous
» me charmez.... Que je vous dois
» d'agréables momens! & comment
» vous les payer! Cependant vous,
» qui écrivez ſi bien, pourquoi avez-

» vous laiſſé mourir Monſieur Le
» Prince, ſans faire quelque choſe
» pour lui en vers ou en proſe ?
» Quelle perte pour la France ! &
» quelle perte pour le ſiecle dont ce
» grand homme étoit un des plus di-
» gnes ornemens ! Pour moi, je l'ai
» regretté autant qu'aucun des ſiens ;
» & je vous condamne à faire quel-
» que choſe digne d'un Héros d'un
» mérite ſi diſtingué & ſi extraor-
» dinaire. Il me ſemble que c'eſt un
» des plus grands plaiſirs de la vie
» que de bien louer ce qui mérite
» de l'être. Vous, qui avez des talens
» faits exprès, ne refuſez pas cet en-
» cens à ce Prince qui l'a ſi bien mé-
» rité. »

On voit que le Grand Condé étoit toujours le Héros de Chriſtine, elle l'élevoit au-deſſus de tous les plus fameux Guerriers anciens & moder-

nes ; elle le regardoit, ſuivant ſon expreſſion, comme l'honneur de l'humanité.

Le Prince Royal de Suede, qui 1688.
devint dans la ſuite ſi fameux ſous le nom de Charles XII, écrivit à Chriſtine à l'âge d'environ ſix ans. Cette Reine préſagea bien la gloire que ce Prince devoit un jour apporter à la Suede, par ſes vertus & ſa valeur ; mais elle ſe trompa ſans doute, en annonçant aux Suédois un regne heureux, fondé ſur la ſageſſe du Gouvernement de ce Monarque. Charles ne ſut que combattre, & jamais régner.

Chriſtine envoya en Suede le Marquis del Monte, fils de celui qu'elle avoit déja employé pour ſolliciter ſes revenus, & négocier ſes intérêts à la Cour de Stockholm. La Reine avoit obligé ce jeune Italien d'épouſer la Niece de Monaldeſchi, riche héri-

tiere, malgré la répugnance qu'il avoit de s'allier à un nom trop connu par la vengeance de Chriſtine : mais c'étoit un nouveau motif pour cette Princeſſe de preſſer le mariage ; elle vouloit réparer en quelque ſorte la honte qu'elle avoit faite à cette famille, en montrant pour elle de l'eſtime & de la conſidération malgré le crime du coupable puni par ſon ordre.

Le Pere du Marquis del Monte mourut ſubitement. La Reine le regretta beaucoup, ayant tiré de grands ſervices de ſon zele, de ſon attachement & de ſes talens. Elle prit elle-même la peine d'apprendre cette triſte nouvelle au fils, & de le conſoler. » Tout ce que je puis, dit-elle, faire » dans cette occaſion, c'eſt de vous » aſſurer que toute la tendreſſe qu'il » a eue pour vous, il me l'a léguée, » &

» & que dorénavant vous ſerez mon
» fils, au moins d'affection... Que
» ſommes-nous ! de la cendre, de la
» pouſſiere, rien.... Souvenez-vous
» que nous allons tous diſparoître
» comme des ombres. La vie n'eſt
» qu'un ſonge, elle s'évanouit & s'en-
» fuit comme un éclair : nous cou-
» rons tous à l'éternité... Je vous en-
» voie la patente de Capitaine de
» mes Gardes, que je vous ai déja
» promiſe.... Priez Dieu qu'il me
» conſerve la vie, & vous verrez ce
» que je ferai pour vous.. »

La Cour de Stockholm ſe rendoit de plus en plus difficile ſur les affaires de Chriſtine ; il falloit ſolliciter long-tems avant que de pouvoir obtenir la délivrance de ſes revenus. Cependant la Reine, privée de la penſion de la Chambre Apoſtolique, & étendant de jour en jour ſes dépenſes &

ſes libéralités, avoit beſoin plus que jamais de jouir de toute ſa fortune. Le Marquis *del Monte* déſeſpéroit de pouvoir réuſſir dans ſes négociations. Il marquoit ſes inquiétudes & ſes défiances à la Reine, qui le raſſuroit & l'encourageoit. » Aidez-le, di-» ſoit Chriſtine au Gouverneur de » ſes domaines en Suede, témoignez-» lui de la confiance. Je vous ré-» ponds de ſa fidélité, & le reſte » viendra. Il ſe formera dans votre » école : le Marquis ne s'étoit pas » formé ſous un ſi bon maître ; il étoit » mon ouvrage ſeul. . . . Les hommes » font les affaires, mais auſſi les af-» faires font les hommes ». Les Lettres que l'on a de cette Princeſſe, ſont remplies de ces détails domeſtiques & économiques : elle donnoit elle-même à ſes Miniſtres & à ſes Officiers les inſtructions néceſſaires ;

elle régloit le plan de leur conduite, elle traçoit toutes leurs démarches. On a pu remarquer quels ſoins & quelle attention elle apportoit aux moindres objets. Perſonne ne montra jamais tant de ſenſibilité & de ſcrupule ſur les plus petites formalités.

Les intérêts des Têtes Couronnées ne l'occupoient pas moins que ſes affaires perſonnelles. Elle ſe plaiſoit à exercer ſa politique ſur les projets des Souverains. Elle avoit une vue très étendue & très perçante ; &, comme elle le diſoit, *l'Aſtrologie terreſtre vaut mieux que la céleſte, pour préſager l'avenir.* Les principales Puiſſances étoient alors diviſées : preſque toute l'Europe étoit ébranlée ; la France, dont tant de Nations ſe montroient jalouſes, reprenoit les armes pour faire reſpecter ſes forces & ſa grandeur. Chriſtine, enviſageant ces

événemens, écrivoit au mois d'Octobre 1688. » Voilà l'Allemagne pour » la seconde fois en feu & en flamme. Le Roi de France a fait un » coup de maître ; s'il s'y fût pris ainsi » il y a quinze ou vingt ans, il seroit allé bien loin. Ma grande curiosité est d'observer la contenance » de la Suede, & de voir le grand » dessein du Prince d'Orange découvert. Pour moi, je crains fort pour » le Roi d'Angleterre. Je prie Dieu » que je me trompe. Le Prince d'Orange est habile & brave. Je ne » crois pas qu'il se soit légérement » engagé, sans être presqu'assuré de » son coup. Le Pape, qui n'avoit » jamais voulu accepter la médiation du Roi d'Angleterre, l'a enfin » acceptée. Nous verrons ce que cela » produira. L'événement du siege de » Philisbourg réglera tout ici. Pour

» moi, je ne doute preſque pas de
» ſa priſe; mais il faut attendre l'é-
» vénement. Je tiens que Cologne
» ſe prendra auſſi comme Straſbourg.
» Il faut voir ſi les miracles dont la
» Maiſon d'Autriche abonde, feront
» leur effet contre la France, comme
» ils ont prévalu contre les Turcs.
» Cependant voici un grand ſpecta-
» cle ouvert, qui va faire rire &
» pleurer bien des gens.

» *P. S.* Nous avons ici la nouvelle
» certaine que Philiſbourg eſt aſſiégé
» par une armée commandée par M.
» le Dauphin. Ainſi la France a rom-
» pu la treve, en attaquant l'Empire
» la premiere. Que dites-vous de ce
» coup? Voilà une grande cataſtro-
» phe dans notre Europe. Je crois
» que dans peu vous aurez le plai-
» ſir de voir Rome attaquée auſſi.
» C'eſt une affaire de vingt-quatre

» heures. Vous verrez arriver d'é-
» tranges choſes bientôt.... Tout
» tremble ici, excepté moi ſeule. »

1689. Tout s'accompliſſoit ſuivant les prédictions de Chriſtine. Louis XIV faiſoit reſpecter ſes armes dans l'Empire. Son Ambaſſadeur, malgré les foudres de l'excommunication, ſoutenoit avec dignité les droits de ſon rang à Rome. Le Roi Jacques avoit été obligé de fuir avec ſa famille de l'Angleterre, & d'abandonner ſon trône au Prince d'Orange ſon gendre. Chriſtine, intéreſſée elle-même dans une partie de ces troubles, les obſervoit avec tranquillité, & annonçoit les malheurs qui menaçoient l'Europe.

L'Electeur de Brandebourg offroit à la Reine une retraite digne d'elle, & des ſecours contre les perſécutions de Rome & l'oubli de la Suede. La

fille de Guſtave avoit encore des amis & des défenſeurs. Elle ſongeoit à quitter un ſéjour devenu déſagréable par les diviſions qui y régnoient alors : peut-être même méditoit-elle de céder tous ſes droits à la Maiſon Electorale de Brandebourg, à condition qu'elle ſeroit miſe en poſſeſſion & en pleine ſouveraineté du Duché de Brême. Du moins eſt-il certain qu'elle entretenoit une négociation ſecrette avec l'Electeur ; & c'eſt-là ſans doute la ſource des reproches & des menaces mêmes que l'on trouve contre le Gouvernement de Suede, dans ſes dernieres lettres. » Aſſurez-vous-» écrit-elle au Gouverneur de ſes do-» maines, que, quand même tout » ne réuſſira pas, comme vous & moi » le ſouhaitons, je vous rendrai la » juſtice de croire que vous n'en » êtes pas la cauſe. Il ne m'importe.

» Auſſi ai-je envie d'avoir toujours
» quelque querelle ouverte avec la
» Suede. J'eſpere de faire un jour
» repentir le Roi de ſon ingratitude
» & de ſon injuſtice : & ſachez que
» je ne vous le dis pas en l'air. »

La Reine avoit entamé une autre affaire avec l'Electeur : c'étoit celle qui la flattoit davantage, & dont elle attendoit, ſuivant ſes propres termes, le repos & la félicité. Elle avoit deſſein de ſe fixer en Allemagne ; elle avoit fait propoſer à l'Electeur de Brandebourg, que, s'il vouloit la faire jouir des revenus des pays de Magdebourg & de Halberſtadt, elle le feroit ſon héritier univerſel après ſa mort.

Tous ces projets approchoient, comme elle, de leur fin. Une maladie dangereuſe l'avoit déja conduite juſqu'aux portes du tombeau : une

fauſſe lueur de ſanté l'abuſoit, lorſqu'elle diſoit : » Je ſuis encore pleine » de vie, par le miracle de la Grace, » de la nature & de l'art, qui ont » conſpiré à me rendre la vie & la » ſanté. La force de mon tempéra- » ment eſt venue à bout d'une ma- » ladie capable de tuer vingt Her- » cules. » Chriſtine fut, peu de tems après ſa premiere maladie, attaquée pour la ſeconde fois d'une fievre maligne. Elle ne douta plus que ſon heure ne fût arrivée ; elle enviſagea la mort avec la même fermeté d'ame qu'elle avoit toujours fait paroître. Ses derniers ſentimens furent ceux d'une bonne Chrétienne & d'une Catholique Romaine. Elle demanda, pour ſes domeſtiques, la protection du Pape ; elle pria le Saint Pere de pardonner les actions & les expreſſions peu meſurées dont elle ſe re-

connoiſſoit coupable envers lui. Le Souverain Pontife accorda un Bref d'abſolution à cette Reine. Le Cardinal Azzolini, qui avoit pris un aſcendant ſur l'eſprit de Chriſtine, ne s'oublia point dans cet inſtant fatal. Il dreſſa un teſtament où il s'étoit fait nommer légataire univerſel, après avoir établi beaucoup d'autres legs particuliers, ſoit pour fonder des Chapelles & des Meſſes, ſoit pour récompenſer les Officiers & domeſtiques de ſa Maiſon.

La ſtatue du Sauveur, par Bernini, Sculpteur célebre, fut léguée au Pape régnant comme une marque, dit le Teſtament, de vénération & d'eſtime pour le Vicaire de Jeſus-Chriſt ſur la terre.

Chriſtine ſigna l'écrit qui lui fut préſenté, ſans y apporter beaucoup d'attention. Elle étoit à cette heure

où l'ame, toute occupée de l'éternité, ne demande qu'à ſe débarraſſer des ſoins temporels. Chriſtine mourut le 19 Avril 1689, à ſix heures du matin. Ses obſeques furent magnifiques, quoiqu'elle eût recommandé beaucoup de ſimplicité ; & le Pape fit compoſer à ſon honneur une épitaphe faſtueuſe, malgré la diſpoſition par laquelle cette Reine ne vouloit ſur ſon tombeau que ces mots : *Vixit Chriſtina annos LXIII.* Chriſtine a vécu 63 ans. Elle fut inhumée dans l'Egliſe de Saint Pierre, avec l'habit qu'elle s'étoit fait faire à ce deſſein. On voit encore le buſte doré de cette Reine au-deſſus de ſa ſépulture.

Auſſi-tôt que Charles XII, Roi de Suede, eut été informé de la mort de Chriſtine, il prit poſſeſſion & fit la réunion au fiſc de tous les domaines & de tous les fonds affectés à

l'entretien de cette Princeſſe. Le Cardinal Azzolini ne jouit pas longtems de ſon legs, ou plutôt il n'en eut que l'embarras, par la réſiſtance qu'il trouva dans le Roi de Suede & l'Electeur de Brandebourg. Il mourut deux mois après ſa bienfaictrice; ſon neveu recueillit cette riche ſucceſſion. Ainſi un petit Gentilhomme de la Marche d'Ancône devint, par un caprice ſingulier de la fortune, héritier d'une Reine, fille du Grand Guſtave.

Le Pape Alexandre VIII, de la famille d'Ottoboni, acheta la Bibliotheque de Chriſtine, qui étoit ſi riche en manuſcrits, & l'unit, pour la plus grande partie, à celle du Vatican, où elle eſt diſtinguée ſous le nom de *Bibliotheque Alexandrine*.

Don Livio Odeſchalchi, neveu d'Innocent XI, acquit la ſuperbe col-

lection des Médailles. Les ſtatues & les tableaux qui étoient en très grand nombre & du plus beau choix, paſſererent entre les mains de divers Amateurs. M. le Duc d'Orleans, Régent, a orné ſon magnifique cabinet du Palais Royal, à Paris, de plus de deux cens cinquante morceaux des meilleurs Maîtres de l'Italie. Les tréſors de Chriſtine en ce genre ont fait les délices de pluſieurs Princes & Potentats.

Chriſtine étoit née avec l'enthouſiaſme d'un Héros, & avec le génie d'un grand homme; elle avoit la tête d'un Miniſtre d'Etat, & le cœur d'un bon Roi. Lorſqu'elle prit les rênes du Gouvernement, elle étonna, malgré ſa jeuneſſe, tous ces Sénateurs qui avoient vieilli dans la ſcience des Loix & dans l'étude de la Politique. Jamais Souverain ne s'occupa avec

plus de ſagacité & de conſtance de tous les détails de l'adminiſtration. Elle vouloit tout voir & tout entendre : elle conſultoit toujours ; mais elle ne ſe laiſſoit point entraîner par l'autorité, ni par le crédit. Elle jugeoit elle-même des divers ſentimens; elle ouvroit ſouvent une nouvelle opinion, & ſa déciſion étoit reſpectée & regardée comme l'oracle de la raiſon. Elle étoit parvenue à ce grand art de régner, par les diſpoſitions d'une ame forte & active, par une éducation laborieuſe & toute virile. Sa parure l'arrêtoit très peu ; elle ne pouvoit ſouffrir les miroirs ; elle vouloit paroître aimable, mais à ſa maniere. Elle mépriſoit les jeux & les occupations qui ont un caractere efféminé. Apprendre les Langues anciennes & modernes, approfondir les Sciences, cultiver les Lettres,

s'inſtruire des Arts utiles & agréables, ſe livrer à tous les ſoins du Gouvernement, remplir toutes les fonctions de la Royauté, c'étoit ſes occupations : entreprendre de longues traites, ſoit à pied, ſoit à cheval, courir à de grandes chaſſes, faire des armes, coucher au ſerein, ſur la dure, veiller, c'étoit ſes exercices. Elle étoit infatigable & continuellement en action : elle paſſa, dans ſon enfance, pluſieurs jours ſans boire, parcequ'on ne lui permettoit point de faire uſage de l'eau pure, & qu'elle avoit une averſion inſurmontable pour le vin & les liqueurs ſpiritueuſes. Elle ſe faiſoit un jeu de ſouffrir la faim, le froid, le chaud. Chriſtine s'eſt jugée elle-même, & c'eſt d'après elle que nous dirons qu'*elle étoit méfiante, ſoupçonneuſe, ambitieuſe juſqu'à l'excès, emportée, ſuperbe & impatiente,*

mépriſante & railleuſe : elle étoit peu dévote, incrédule, d'un tempérament ardent & impétueux, qui ſe portoit à l'amour; mais, ſi on l'en croit, elle ne ſuccomba point à ſon penchant, par fierté, & parcequ'elle étoit incapable de ſe ſoumettre à perſonne. Elle négligeoit toutes les bienſéances de ſon ſexe ; elle ne s'en mettoit pas en peine. *J'aurois mieux fait*, diſoit-elle, *de m'en émanciper tout-à-fait, n'étant pas née pour m'aſſujettir.* Elle vouloit s'illuſtrer par de grandes actions, & s'inquiétoit peu de ſe ſingulariſer par de petites fantaiſies. Elle mettoit dans ſon langage beaucoup de juremens ; elle rioit fort haut ; elle marchoit avec précipitation. Elle n'avoit enfin ni les vertus, ni les defauts, ni les graces, ni les foibleſſes ordinaires de ſon ſexe. La fille du Grand Guſtave étoit d'une nature

en quelque ſorte différente des autres femmes ; & comme Guſtave le ſouhaitoit, cette fille valut bien un garçon. Le deſir de la gloire étoit ſa paſſion dominante ; mais ſouvent elle ſe laiſſa ſéduire par l'apparence, & elle ſe porta toujours à l'extrême. Le reproche le plus fondé que l'on puiſſe faire à Chriſtine, c'eſt d'avoir quitté le trône où ſa naiſſance, ſes talens & ſon inclination devoient la fixer. Son adminiſtration fut glorieuſe à la Suede. Chriſtine eût été comptée au nombre des plus illuſtres Rois, ſi elle eût continué à gouverner. Les ſingularités de ſes mœurs & de ſon caractere n'euſſent donné que plus d'éclat à ſa perſonne. Un génie tranſcendant a des traits de force qui le rendent original, & qui l'élevent au-deſſus du Vulgaire ; mais il faut qu'il ſoit placé : hors de ſon point

de vue favorable, il contraſte trop durement avec les eſprits ordinaires, & il en eſt mal jugé. Ce fut ce que Chriſtine éprouva après ſon abdication. Elle étoit capable des plus grandes choſes, mais un amour mal conçu pour la liberté & pour l'étude des Lettres, l'ayant emportée hors de ſa ſphere, cette Princeſſe vint jouer dans la ſociété un perſonnage ridicule. Elle voulut en vain conſerver le ſentiment de ſon ancienne grandeur, agir & figurer en Souveraine: ſes défauts, ſes qualités, ſes vertus mêmes ne convenoient plus à l'état où ſon caprice l'avoit engagée (1).

(1) Un Poete moderne a tracé heureuſement le portrait de Chriſtine par les principaux traits de ſa figure & de ſon caractere, que ſes vers raſſemblent, & auxquels on ne peut la méconnoître.

Chriſtine a compoſé dans le loiſir de ſa retraite des ouvrages qui ſont bien penſés, d'un ſtyle aſſez pur & très fleuri ; outre un nombre prodigieux de Lettres en différentes Langues, qu'elle adreſſoit dans preſque toutes les parties de l Europe, étant en correſpondance avec beaucoup de

---

A ſa jupe courte & légere,
A ſon pourpoint, à ſon collet,
Au chapeau chargé d'une plume,
Au ruban ponceau qui pendoit
Et par-devant, & par-derriere,
A ſa mine galante & fiere
D'Amazone & d'Aventuriere,
A ce nez de Conſul Romain,
A cette fierté d'Héroïne,
A ce grand œil tendre & hautain,
Soudain je reconnus Chriſtine;
Chriſtine des Arts le maintien,
Chriſtine, qui céda pour rien,
Et ſon Royaume & ſon Egliſe,
Qui connut tout, & ne crut rien,
Que le Saint Pere canoniſe,
Que damne le Luthérien,
Mais que la gloire immortaliſe.

Souverains & de Savans. Cette Reine a mis elle-même en François, vers l'an 1681, l'Hiſtoire de ſa vie, & l'a dédiée à Dieu. On n'a pu recouvrer qu'un fragment de cette Hiſtoire, qui ſe termine aux premieres années de ſon regne; & l'on ignore ſi cette Princeſſe avoit porté plus loin ſon travail.

Elle a fait auſſi des notes ſur deux Abrégés qui avoient été rédigés ſous ſes yeux en forme d'Annales de ſon regne, juſqu'à ſon abdication.

On a encore de Chriſtine un grand nombre de penſées détachées & diviſées par Centuries. Elle a tracé le plan de ſon Hiſtoire Métallique; elle a fait une Diſſertation ſur l'origine & les armes de la Maiſon Royale de Waſa, ainſi que des Réflexions ſur la vie & les actions de Céſar, & ſur Alexandre le Grand. Elle s'amuſoit,

mais rarement, à composer des vers en différentes Langues. Ce fut d'après ses idées, que le Poete Alexandre Guidi fit sa Pastorale d'Endymion, & cette Reine a enrichi ce Poeme de plusieurs Strophes de sa composition.

Je ne porterai point de jugement sur ces différentes productions; c'est au Lecteur impartial à les apprécier, ayant égard aux tems & aux circonstances où ils ont été composés: mais quelques défauts que la Critique puisse y trouver, elle ne doit point disconvenir qu'ils décelent une imagination vive, avec un esprit éclairé, & qu'ils suffiroient seuls pour immortaliser Christine.

FIN.

FAUTES A CORRIGER.

Page 88, *ligne* 2, de se retirer, *lisez* de se sauver.
Page 96, *ligne* 19, présence, *lisez* préséance.
Page 315, *ligne* 21, Ceerderantz, *lisez* Cederecrantz.
Page 323, *ligne* 2 & 17, Walanan, *lisez* Walanam

TABLE DES MATIERES.

A.

ABDICATION du Trône de Suede. 110 & *ſuiv.* 281.
Abjuration que fait Chriſtine. 184.
Abo (l'Evêque d'). 259. 260.
Académie Françoiſe. 172. 237. Académie des Arcades. 310.
Adami, Officier de Chriſtine. 275.
Albert, Duc de Saxe Lawenbourg. 71.
Alchymie. 265.
Alexandre VII, Pape. 190. 288.
Alexandre VIII. 372.
Alliés de la Suede. 46.
Alſace, Province cédée à la France. 52.
Amaranthe, Ordre de Chevalerie. 138.
Ambaſſade de la Ruſſie. 35.
Angleterre. 136.
Anvers. 179.
Appelman, Suédois. 294.
Armée de Weimar. 59. 60.
Aſtrologie. 308. 326. 363.
Avignon. Priſe de cette Ville. 271.
Aunoy (la Comteſſe d'). 222.
Axel Oxenſtiern, Grand Chancelier de Suede, 19. 20. Chef de la Direction des Affaires Etrangeres. 37. & *ſuiv.* nommé *Comte.* 82. Ses repréſentations, pour détourner Chriſtine du deſſein d'abdiquer. 151. Sa

mort. 189.
Azzolini, Cardinal. 244. 350. 370. 372.
B.
Baat, Sénateur Suédois. 261.
Banier (Axel); Gouverneur de Chriſtine. 42. Général Suédois. 55. 58. Sa mort. 68. 69.
Bataille de Lutzen. 25. de Nordlingen. 51. de Breitinfeld. 72.
Bayle, célebre Critique. 338. 340.
Benoît Oxenſtiern, Chancelier. 327.
Bernard, Duc de Franconie. 46. 57. Sa mort & ſes ſuites. 58. 59.
Borry, Alchimiſte. 264.
Bourdelot. 125. & *ſuiv.* 291.
Brahé, Seigneur Suédois. 89. 187.
Brandebourg (Electeur de). 366.
Brême (Duché de). 327. 367.
Bruxelles. 179. 184. 188.
C.
Canutſon, Roi de Suede. 4.
Caſimir, Roi de Pologne. 299. 314.
Cedercrants, Suédois. 315. & *ſuiv.*
Ceri (Ducheſſe de). 246.
Chanut, Ambaſſadeur de France. 110. 143. 175. 182.
Chapelain, 213.
Charles II, Roi d'Angleterre. 137.
Charles IX, Roi de Suede. 6. 7. Charles Guſtave, Duc des deux Ponts. 98. 101. Nommé Succeſſeur à la Couronne de Suede. 103. Couronné & proclamé Roi. 166.
Charles XI, Roi de Suede. 294. 325.
Charles XII. 359.
Chriſtiern, Roi de Suede. 4. 5.
Chriſtine, Reine de Suede. Sa naiſſance. 12.

Son enfance. 14. 15. elle eſt reconnue Reine de Suede. 18. Son goût pour l'étude. 31. Son éducation. 41. 42. Son application aux affaires. 66. Elle eſt demandée en mariage par pluſieurs Souverains. 74. 75. danger qu'elle court d'être aſſaſſinée. 88. 89. Son couronnement. 104. Elle eſt proclamée *Roi*. 105. Ses négociations pour rétablir la tranquillité en France. 106. *& ſuiv.* Elle manifeſte ſon projet d'abdication. 110. *& ſuiv.* Sa chûte dans la mer. 115. Sa paſſion pour l'étude des Lettres. 118. Raiſons qu'elle donne pour juſtifier ſon abdication. 143. *& ſuiv.* Diſcours qu'elle fait à la Diete d'Upſal. 154. Elle ſigne l'acte de ſa démiſſion. 158. Cérémonies de ſon abdication. 160. *& ſuiv.* Elle ſort de Suede. 168. Son paſſage en Danemarck, où la Reine de ce Royaume ſe déguiſe pour la venir voir. 170. Elle donne nouvelle de ſon abdication au Prince de Condé. 171. Son portrait, par M. Chanut. 175. Son abjuration. 188. Son voyage en Italie. 193. Sa réception à Rome. 194. *& ſuiv.* Elle aſſemble des Savans dans ſon Palais. 197. Son voyage en France. 202. *& ſuiv.* Son départ. 221. *& ſuiv.* Son retour en France. 225. Elle fait aſſaſſiner Monaldeſchi. 226. Elle retourne en Italie. 239. Elle ſe rapproche de la Suede. 254. *& ſuiv.* Sa négociation au ſujet de la Religion Catholique Romaine. 263. Cette Reine fait une Académie de ſon palais. 269. Elle reçoit viſite du Pape 273. Elle ſe tranſporte à Hambourg. 279. Emotion

tion du peuple contre Chriſtine. 290. Cette Reine fait une entrée éclatante à Rome. 298. Ses prétentions au Trône de Pologne. 299. Etat d'abandonnement où cette Reine ſe trouve. 313. Attention de cette Reine au cérémonial. 316. Ses lettres à Mademoiſelle Lefebvre, & au Comte de Waſanau. 321. & 324. Ses éloges à Sobieski, Roi de Pologne & à Filicaïa, Poëte Italien. 329. & 331. Ses ſentimens ſur la perſécution contre les Proteſtans. 335. Elle prend une grande part à l'affaire des franchiſes des quartiers. 343. *& ſuiv.* Sa maladie. 369. Son teſtament. 370. Sa mort. 371. Son portrait. 373.

Clément IX. 289. 306. 309.

E.

Eric, Roi de Suede. 4. 5.

Eſpagnols. 241. 247.

Etats de Suede. 288. Leur délibération en faveur de Chriſtine. 296.

F.

Ferdinand II, Empereur. 22. 23. Roi de Hongrie. 50.

Feria (le Duc), Général Italien. 47. 48.

Filicaïa, Poete Italien. 331. *& ſuiv.*

Flemming, Amiral Suédois. 115.

Fontainebleau. 208. 228.

France. 52. 105. 202.

Franchiſe des *quartiers*. 341. *& ſuiv.*

Frédéric, Comte Palatin. 39.

G.

Galdenblad, Suédois. 268. 338.

Galeazo Gualdo, Officier de Chriſtine. 269.

Gallas, Général de l'Empire. 57.
Gaſſendi, célebre Philoſophe. 173.
Grotius. Son éloge. 83.
Guerre de la Suéde contre l'Allemagne. 17. & *ſuiv.*
Guiſe (Duc de). 204.
Guſtaf-ſon, fils naturel de Guſtave Adolphe. 31. & *ſuiv.*
Guſtave-Waſa, Roi de Suede. 5. Adolphe. 7. & *ſ.* Sa mort. 25. Son portrait. 25. & *ſ.*
Gyldener, Suédoiſe aventuriere. 249.

H.

Hambourg. 178. 281. 289.
Hollande. 308.
Holſtein. Les Suédois font une irruption ſubite dans ce Duché. 79.
Holſtenius. 191. 195.
Horn (Guſtave), Sous-gouverneur de Chriſtine. 43. Général Suédois. 45. 55.

I.

Jean, Duc de Finlande, Roi de Suede. 6.
Jéſuites. 183. 184. 186.
Innocent XI, Pape. 319. 342.

L.

Lambecius, ſavant Profeſſeur. 268.
Larſſon, de l'Ordre des Payſans. 33.
Lavardin (Marquis de), Ambaſſadeur de France. 345. & *ſuiv.*
Leopold, Archiduc. 178.

M.

Macedo, Jéſuite. 183.
Magnus de la Gardie. 91. 102. 134.
Makelos, terme Suédois. 278.
Mancini, Niece du Cardinal Mazarin. 218.
Marguerite de Waldemar. 3. 4.

Marie Eléonore de Brandebourg, Reine de Suede. 9. & *ſuiv.* 29. 62.
Matthiæ, Précepteur de Chriſtine. 43.
Mazarin, Cardinal & premier Miniſtre de France. 105. & *ſuiv.* 214. 216.
Médaille. 277.
Meibom, ſavant Critique. 126.
Ménage, ſavant François. 188.
Molinos. 320.
Monaldeſchi. 226 & *ſuiv.*
Monté (le Marquis del). 359.
Montécuculi, Ambaſſadeur de l'Empire. 137.
Montpenſier (Madame de). Récit de ſon entrevue avec Chriſtine. 204. & *ſuiv.*
Munſter. 178.
Muti (Ducheſſe). 319.

N.

Naudé, ſavant Critique. 126.
Nimegue (Congrès tenu à). 315.
Ninon, Courtiſane célebre, 221.

O.

Orange (le Prince d'). 364.

P.

Paix de Munſter. 98.
Paſcal. Il écrit à la Reine Chriſtine. 116. 117.
Peſaro, Ville d'Italie. 224.
Philisbourg, ville cédée à la France. 52. 364.
Pimentelli, Ambaſſadeur d'Eſpagne 137.
Pologne. 135. 300.
Proteſtans pourſuivis en France. 334.

Q.

Quiétiſme. 320.

R.

Radziejowski, Seigneur Polonois, 133. & *ſ.*
Religion Catholique. 263. & *ſuiv.*

Rivani, Muſicien. 286.
Rome. 190.

S.

Salvius, célebre Suédois. 92. *& ſuiv.*
Saumaiſe, fameux critique. 123.
Scudery, Poete François. 133.
Sentinelli (le Comte), Officier de Chriſtine. 243. 246.
Sigiſmond, Roi de Suede. 6.
Sobieski, Roi de Pologne. 329.
Sparre (la Comteſſe de). 124 185.
Steen-Sture, Adminiſtrateur de Suede. 4.
Suede. Sa deſcription. 1. *& ſuiv.* Accroiſſement de ſa puiſſance. 135.
Suze (la Comteſſe de la). 240. 241.

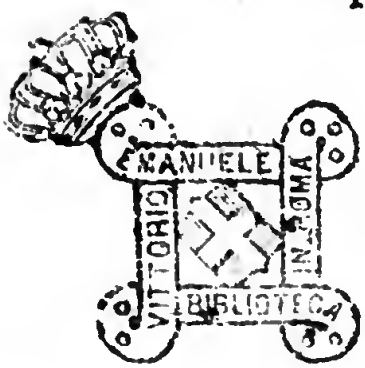
T.

Terlon, Ambaſſadeur de France. 282.
Texeira, Juif négociant. 178. 264. 278.
Tilly, Général de l'Empire. 22.
Torſtenſon, Général Suédois. 70. 71. *& ſuiv.* Il ſe retire du ſervice. 85.
Tott (le Comte de), Suédois, 152. 181.
Turenne, Général François. 87. 97.

V.

Vienne en Autriche. 329.
Ulfed, Seigneur Danois. 133. *& ſ.* 265. *& ſ.*
Univerſités d'Upſal & d'Abo. 130.
Voſſius, ſavant Critique. 287.
Walenſtein, Général de l'Empire. 23. 24. 49. Sa diſgrace. 50.
Waſanau (le Comte de) 323.
Waſtmuth, ſavant Aſtronome. 355.
Wert (Jean de), Officier Allemand. 48. 53.
Wrangel, Général Suédois. 86. *& ſuiv.*

FIN.



MAG 20 M5 1